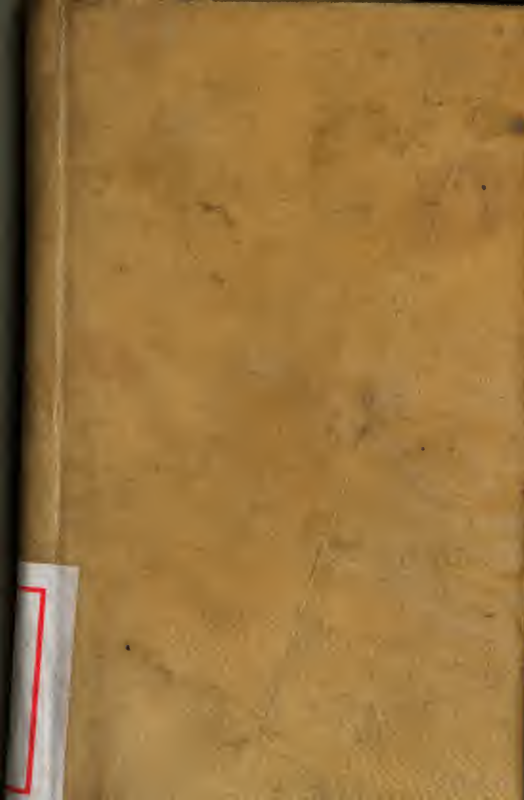




BIBL. NAZ.  
VITT. EMANUELE III

149  
A  
46  
NAPOLI







**ESSAIS**  
**SUR LA LITTÉRATURE**  
**DES HÉBREUX.**

**III.**

121  
111

12

# ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE DES HÉBREUX.

---

RACHEL. — LE MEURTRIER. —  
LES NOCES FUNÈBRES. — NÉHÉMIE,

NARRATIONS IMITÉES DE L'HÉBREU ;

PRÉCEDÉES D'UNE INTRODUCTION,  
ET DU VOYAGE DE BENJAMIN DE TUDÈLE  
A L'OASIS LOINTAINE ;

SUIVIES DE NOTES ET DE DISSERTATIONS QUI PEUVENT  
SERVIR A L'INTELLIGENCE DE LA BIBLE.

PAR J. CH. DE MONTBRON.

TOME TROISIÈME.

1<sup>re</sup> PARTIE.



PARIS,  
CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,  
RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

1819.



---

## LES NOCES FUNÈBRES.

---

QUE tes flèches sont aiguës, ô Seigneur, et que tu sais bien mesurer le châtimént au crime ! Tremblez, ô vous qui recueillez en paix les fruits de l'iniquité : n'entendez-vous pas retentir le carquois de Jéhovah ? Superbes comme Léviathan, vous marchez dans une orgueilleuse impunité ; vous dites : Est-il un Dieu ? tandis que le trait appuyé sur l'arc du Seigneur se dirige contre vous, et fait reculer au loin le nerf impatient. Cèdres altiers, il n'est pas besoin d'un orage pour vous renverser. « Grand Dieu ! tu brises les vaisseaux de Tharsis avec le faible souffle de l'orient (1). » Et quelquefois

(1) Ps. 48.

2      **LES NOCES FUNEBRES.**

c'est à travers les tempêtes que tu conduis  
au port désiré le nautonnier surpris.

Revenez à mon esprit, souvenirs de  
douleur ! Que mon âme souffre encore,  
mais que mon récit soit fidèle.

Aux jours de Joas, roi d'Israël, et d'A-  
masias, roi de Jérusalem, un homme  
vivait, dont le cœur était pur, et dont  
toutes les voies avaient été droites devant  
le Seigneur ; il se nommait Achitob, il  
était fils d'Omraï, fils de Samma : le lieu  
de sa demeure était Ramatha, au pied  
des monts d'Ephraïm. Ramatha se glori-  
fiai de la fertile et riante vallée qui s'é-  
tendait vers Joppé comme une ceinture  
phrygienne brodée de fleurs ; cette vallée  
semblait une table couronnée de fruits et  
de pampres pour un festin nuptial. Mais  
Ramatha s'honorait surtout de la nais-  
sance de Samuel. Achitob, qui comptait  
le père du prophète au nombre de ses  
aïeux, était bien digne d'une si noble  
origine ; il avait combattu comme un fort  
d'Israël dans la guerre malheureuse que

Joachaz, père de Joas, soutint contre le roi d'Aram, le redoutable Hazaël. Dans la bataille, Achitob se précipitait comme le vent du désert qui consume l'herbe des prairies ; pendant la paix, il était doux comme le souffle du soir qui ne fait pas même fléchir les faisceaux d'une pluie fécondante. « Lorsqu'il sortait des portes, sous les murs de la ville, et qu'il établissait son siège sur la place publique, les jeunes hommes se cachaient ; les vieillards se levaient et demeuraient immobiles ; les princes enchaînaient leur parole et mettaient la main sur leur bouche : leur langue demeurait attachée à leur palais. La bénédiction du pauvre descendait sur lui, et la veuve secourue élevait de son cœur des chants d'allégresse. Dans Achitob, l'aveugle avait retrouvé ses yeux, et le boiteux ses pieds ; l'équité de ses jugemens était pour lui comme une thiare et comme un manteau magnifique (1). »

(1) L. Il était les yeux du pauvre et les pieds du

#### 4 LES NOCES FUNEBRES.

Sa fille Esther était bonne aussi, et le peuple, qui connaissait sa bonté, la regardait comme l'ange du Seigneur; mais ce que le peuple ignorait comme elle-même, c'était sa touchante beauté. Autour d'elle, nulle vierge n'eût attiré les regards et l'amour des jeunes fils de Jacob : cependant elle était toujours couverte d'un voile, et personne ne savait pour quel motif. Seulement, on se rappelait que plusieurs années auparavant le roi Joachaz avait demandé cent guerriers, les plus braves entre tous les hommes des tribus. Il fallait, à la faveur des ténèbres, introduire des secours dans Rohob, assiégée par toute l'armée du roi d'Aram : Achitob partit, en disant : — Vive le Seigneur ! je vais offrir mon sang avec joie pour la défense de mes frères ; et si l'on me refuse, je ne me réjouirai pas moins, en voyant les tribus compter cent hommes plus valeureux que moi. —

boiteux.... Son jugement était comme un manteau et une thière. (Job.)



Choisi pour commander le convoi , le fort d'Ephraïm parvint à l'introduire dans les murs de la ville ; mais le roi Joachaz n'ayant pu forcer le roi d'Aram à lever le siège de cette place , elle fut prise enfin. Tous ceux qui pouvaient porter les armes furent envoyés captifs à Damas , pour être immolés sur l'autel de la grande déesse ; mais Achitob , trompant la vigilance des satellites , parvint à s'échapper , et regagna paisiblement ses foyers inespérés.

Depuis ce moment , Esther ne parut jamais sans voile : son père en était affligé. Cette fille lui restait seule ; et il chérissait son Esther comme les autres hommes chérissent la lumière du jour. Il lui disait quelquefois : — Ma fille , une vierge fait bien de ne se pas montrer souvent : comme l'étoile que l'œil aperçoit de bien loin , et ne retrouve plus dès que le jour paraît , elle doit briller d'un éclat modeste ; mais pourquoi ne pas laisser voir cette beauté , doux présent du Seigneur , qui doit com-

bler la félicité d'un époux? — Elle répondait : — Ne suis-je pas assez heureuse d'être avec vous, ô mon père! Ce bonheur me suffit ; il remplit mon âme : laissez-moi vivre et mourir près de vous, sans qu'un autre partage ma tendresse. Comme je ne veux aimer que vous, je veux être seule à vous aimer. — Cependant plusieurs jeunes hommes de la tribu l'avaient demandée pour épouse; mais son père, qui n'osait la contraindre, avait confirmé ses refus.

La ville est assise sur le penchant de la montagne. De la maison d'Achitob, située près de la porte du Nord, on découvrait la fontaine dont l'eau, toujours abondante et limpide, arrosait l'extrémité de la vallée. Esther s'y rendait quelquefois dès l'aube du jour, avec sa nourrice et ses servantes, pour abreuver les nombreux troupeaux de son père. De ce lieu, les chamelles étaient conduites par des bergers ismaélites dans la haute plaine, les brebis sur les flancs de la montagne,

et les génisses dans les prairies qui entrecoupaient les jardins de la vallée. D'autres fois, Esther allait faire laver devant elle les tuniques de couleur hyacinthe, les tuniques de passim (1), les ceintures, les linceuls, les mantes et les bandelettes égyptiennes qui se croisent sur le sein. Le lin et le coton léger, la laine et le précieux byssus retrouvaient là leur blancheur ou leurs teintures éclatantes. Au mois de sivan, c'était pour tondre les brebis, lavées aussitôt dans le ruisseau, selon la coutume des bergers.

Ces tranquilles travaux étaient les uniques loisirs de la fille d'Achitob; son âme était sereine comme le soir d'un beau jour, et bienfaisante comme la douce pluie qui descend du ciel pour étancher la soif de la terre; et son âme se montrait toute entière dans ses yeux de colombe, sur ses lèvres épanouies de grâce

(1) On devrait dire les tuniques passim; mais nous nous conformons à l'usage. On croit qu'elles étaient rayées. Voyez les notes.

et de bonté ; son âme se montrait jusque dans ses moindres paroles. A travers son voile , elle entrevoyait les hommes ainsi que des ombres légères , et le spectacle du monde était pour elle comme une vision des anges , lorsqu'à travers la brillante poussière de l'éther , et les campagnes célestes , ils abaissent leurs regards sur les campagnes de la terre , et sur les pauvres créatures qu'elles vont ensevelir.

Bien que ses traits fussent cachés , un charme secret attirait les jeunes hommes sur ses pas , mais de loin ; car la vierge et son père leur inspiraient un grand respect. Parmi ces jeunes hommes , brillait surtout l'intrépide et fougueux Néhustan , si fort devant le Seigneur , si terrible aux ennemis de son peuple.

Il l'avait demandée à son père Achitob , et son père l'avait refusée. — Serait-ce par mépris ? — Je t'honore , et toute la tribu comme moi. — Quelque autre.... peut-être..... — Je ne sais : chaque fois qu'un époux s'est offert , elle a dit : Je ne veux

point d'époux ; et moi , je ne veux point la contraindre. Quelque gloire peut-être s'est attachée à mon nom , lorsque mon sang a coulé pour Israël : faut-il donc que mon sang et mon nom soient abolis parmi les hommes ?.... Ton serviteur s'afflige plus encore de n'avoir point de fils , en voyant qu'il aurait pu t'appeler de ce doux nom.... —

C'est avec cette modération que , lent à s'irriter , le fort d'Ephraïm repoussait un jeune insensé. Celui-ci , dominé par son amour , ou plutôt par sa fureur , ne cherchait qu'un obstacle à combattre , et du sang à verser : il fallait à ce jeune lion ou la main d'une amante pour l'enchaîner , ou le cœur d'un rival à déchirer : mais tout son courroux se brisa devant la douceur d'Achitob , comme l'effort du bélier destructeur des murailles , devant la laine flexible que l'industriel assiégué se hâte d'offrir à ses coups.

L'amour de Néhustan ne se ralentit point comme sa colère : chaque matin ,

assis sur une pierre , et caché par les tiges confuses d'un sycomore , il attendait , souvent sans espoir , la venue de celle que son cœur chérissait , et de qui son œil ne connaissait pas les traits. Il est vrai que sa taille noble , haute et flexible ressemblait à la tige d'un jeune palmier enivré des faveurs de la terre , et portant jusques aux nues sa verte chevelure.

Que de fois il fut près de s'élancer , de déchirer un voile jaloux , puis de tomber aux pieds d'Esther , et d'offrir tout son sang pour expier une insolente témérité ! Car ce voile qui , si près d'elle , et lorsqu'il entendait sa voix plus douce que les sons du nebel et du gracieux kinnor , semblait la séparer de lui par un immense intervalle ; ce voile irritait son amour.

Esther étoit belle comme l'Ange de l'espérance ;..... il la voyait plus belle encore.

La fille d'Achitob , le rencontrant ainsi fort souvent , n'avait pu se défendre

de remarquer ce jeune Hébreu si fier, que pourtant le respect tenait toujours éloigné d'elle. Un jour qu'il l'attendait sous le sycomore : — Inconcevable mystère ! se disait-il en son cœur ; nul Israélite ne l'a vue depuis son enfance. On dit qu'elle est belle.... Ah, sans doute ! il est trop vrai ! La puissance de son père ne la sauverait point de mes mains : on peut tout braver pour elle ; mais devenir à ses yeux un objet de haine et d'effroi, déplaire à jamais à celle qui ne doit jamais sortir de mon cœur ! Souffrons ! ah ! souffrons plutôt ; et puissions-nous souffrir assez pour descendre aux lieux où cesse la vie ; où l'amour cessera peut-être ! —

Esther, ce jour-là, s'en retourna plutôt que de coutume, avec la plupart des filles de Sidon qui la servaient : la nourrice était restée, pour commander aux autres. Cette femme, enlevée en Padan-Aram par un soldat, abandonnée bientôt après, et recueillie enfin par Achitob, adorait secrètement Astarté, la

divinité d'Aram. Néhustan, qui savait toutes ces choses, pensa qu'il serait facile de gagner cette étrangère. Il lui fit quelques signes : la Syrienne y répondit ; et , lorsque les autres servantes s'éloignèrent, elle demeura. Le fils d'Asaph, l'ayant conduite à l'écart, on n'a pu savoir avec certitude l'objet de leur coupable entretien : l'héritage de cette esclave, si pauvre jusqu'alors, a fait présumer seulement qu'elle avait reçu du jeune fils d'Asaph beaucoup d'or, prix du secret de sa maîtresse ; sans doute aussi cette femme perverse crut servir son impure déesse, en donnant au corrupteur quelques conseils pour le succès de son amour. Dépositaire des pensées de la fille de son sein, elle put dire aussi que Néhustan était le seul Hébreu dont Esther lui parlât quelquefois.

Comme la lumière des cieux réjouit le cœur du captif qui languissait dans les ténèbres, ainsi les promesses de la perfide Araméenne réjouirent les os de Né-



hustan , et se glissèrent dans ses veines , comme un ruisseau de miel : car c'est l'arbre de vie que l'espérance découvrant un sentier pour arriver à son but (1).

A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés, que dès le matin, la nourrice envoya presque toutes les servantes à la maison , pour y rapporter des toiles nouvelles étendues dans la prairie du foulon depuis le commencement de la lune , et que la rosée avait rendues blanches comme l'écume du lait jaillissant des trayons. — Pour nous , dit-elle à sa maîtresse , allons attendre tes esclaves sous l'ombrage de ce vieux sycomore : voilà le soleil qui déjà s'élève au-dessus du Thabor. — Faisons ce que tu dis , répondit Esther. — Comme elles étaient assises , et que la fille d'Achitob s'amusaît à compter les agneaux bondissant près de leurs mères, une femme, à demi-couverte d'habits étrangers qui tombaient

(1) Prov. 13.

en lambeaux, s'approchait à pas lents et marchant avec peine. Quand elle fut devant Esther, elle se mit à genoux; et, d'une voix entrecoupée de longs soupirs: — Ange d'Ephraïm, que le Dieu vivant te comble des bénédiction du Ciel et des bénédictions de la terre; puisse mon dernier cri, du moins, s'élever jusqu'à lui, car je sens que je vais mourir!

Dan est ma terre, et Thamnatha mon lieu. Orpheline et pauvre, je gardais au loin les troupeaux: les Philistins m'ont enlevée, et m'ont vendue à des marchands de l'île de Caphtor, qui étaient venus trafiquer en Accaron. Je fus ensuite achetée par des hommes de Javan (1), maîtres avarés et sans pitié, qui me condamnèrent aux travaux de la meule. Après bien des jours, il vint une famine, et l'on aima mieux me renvoyer que de me nourrir. J'ai souffert bien des maux,

(1) Les Ioniens, ou même les Grecs, en général.

et j'ai traversé bien des pays où l'on ne connaît ni le nom sacré de Jéhova, ni la miséricorde, fille de son cœur. » Le passereau trouve une demeure, et l'hirondelle un nid : l'hirondelle qui offre en festin à ses petits des parcelles de tes sacrifices, ô Seigneur ! « mais moi, je n'ai point d'asile » (1). C'est en vain que je touche à la terre de ma famille ; je n'irai pas plus loin : je meurs.... — Et l'esclave tomba sur sa face. — Va chercher de l'eau, dit Esther à sa nourrice. — Et, rejetant son voile, elle relève la pauvre femme, l'assied près d'elle, et lui fait respirer quelques aromates qui devaient parfumer les tuniques et les mantes. — Il est d'autres malheureux ! s'écrie Néhustan, caché d'abord, et s'élançant aux pieds d'Esther ; des malheureux à qui le jour est en horreur, à qui la plus innocente ruse a pu sembler un crime... Mais je t'ai vue, je me suis enivré de ton aspect si

(1) Ps. 84.

long-temps désiré (1) : mon âme avait soif de ta présence. Commande; pour t'obtenir, nulle vertu, nul exploit ne m'est impossible; mais tremble! pour t'obtenir aussi, nul forfait ne coûterait à mon bras. Que cet affreux langage n'excite point ta haine: c'est le cri furieux d'un infortuné qui voulait te plaire; à qui tout espoir fut interdit; qui, s'il ne trouve grâce à tes yeux, expire, et peut, comme Samson, tout sacrifier en expirant. — Esther encore saisie d'effroi: — Que parles-tu d'amour? lui dit-elle; mes destins sont remplis: c'est moi qui n'ai plus qu'à mourir. Un jour plutôt, j'eusse emporté la bénédiction de mon père; j'en suis indigne à présent, et le suis d'autant plus qu'un lâche regret va peut-être se mêler à mon repentir. Auteur de mes maux, je ne ferai pourtant point de vœux contre toi. Puisses-tu vivre heureux! puisses-tu m'oublier!... Epouse du tombeau, la fille

(1) Ps. 63.

d'Achitob ne doit jamais former d'autres liens. — Loin de moi tout autre bonheur ! s'écria Néhustan. Guerrier, je lève la main vers le Dieu des armées ; je l'atteste... — Arrête. — « Que mon ennemi poursuive mon âme errante ; qu'il foule aux pieds ma vie ; qu'il ensevelisse ma gloire dans la poussière, » ou que la bouche de l'abîme s'ouvre , m'engloutisse et se ferme sur moi , si jamais une autre qu'Esther m'appelle son époux ! — Arrête ! s'écrie Esther éperdue. — Tu peux maintenant me haïr ; tu peux m'accabler de mépris : mon sort est entre tes mains ; je suis à toi : tu n'auras perdu que le plus soumis de tes esclaves ! — Qu'as-tu dit ? ô malheureux ! quel serment viens-tu de prononcer ? Je puis t'aimer , et voir mes jours se consumer dans la douleur ; mais je ne puis être à toi ! — A ces mots , elle entraîne la nourrice , et s'éloigne à pas précipités.

Elle en avait dit assez sans doute pour que Néhustan pût connaître qu'il était

aimé ; mais depuis ce jour elle ne sortit plus de la maison de son père. Toujours attentive, toujours tendre pour lui, elle s'efforçait de lui cacher sa tristesse. Lorsqu'elle était seule, tantôt ses pleurs coulaient comme les fontaines du Liban, et tantôt, consumée d'une aride et morne douleur, elle séchait comme la plante née d'une graine que l'oiseau fugitif a laissée tomber dans le désert ; ses feuilles livides et languissantes implorent la rosée du ciel ; ses racines altérées mendient l'humidité de la terre...

Ils sont les favoris du Seigneur, ceux dont les peines se dissipent au milieu des loisirs ; mais les chagrins d'Esther se confondirent bientôt en de plus grands chagrins.

Le roi Joas voulut reprendre sur Benadad, roi d'Aram, les trois villes prises par Hazaël pendant les jours de Joachaz. Joas appelle tous les braves à venger l'honneur de son père, l'honneur d'Israël. Achitob et Néhustan ne furent pas les

derniers à se résoudre ; ils brûlaient de partager cette noble entreprise dont la seule nouvelle fut un ordre pour eux. Ils rassemblent ceux de Ramatha, envoient des hérauts dans les campagnes, et fixent le départ à la seconde aurore ; car le lendemain était le sabbat de Jéhova.

Israël lève son carquois ; les coursiers sont attelés au char du guerrier (1), et la muraille est dépouillée des boucliers appendus aux jours de la paix (2).

Quelle fut ta douleur ! ô fille d'Achitob ! Elle brûlait de retenir son père ; mais la prière expirait sur ses lèvres : elle se jette à ses pieds, les inonde de pleurs. Achitob la relève, la rassure : affligé lui-même, il s'efforce de la consoler. — C'est pour le nom du Seigneur et pour toi, que je veux cotronner de quelque gloire encore mes cheveux blancs. Unique objet de toute ma tendresse, cette

(1) Isaïe 22.

(2) L. De l'homme.

gloire est aussi ton héritage : n'es-tu pas la fille de mon âme , comme la fille de mon sang ? — Que j'en serais glorieuse , si j'en étais digne ! « Cette nuit , à l'heure où le sommeil descend sur les mortels (1), » l'Ange cruel m'est apparu , et trois fois ( ce n'était point un songe ) trois fois il m'a appelée par mon nom : j'ai répondu *me voici !* Il a montré son glaive étincelant. Je suis prête à la mort : frappez ! si ce n'est par justice , que ce soit par pitié. — *Je viens pour t'avertir , non pour te frapper : l'heure n'est pas venue.* — Enfant chéri , reprend Achitob , est-il sous le ciel une créature dont la vie soit plus innocente que la tienne ? Mais je ne sais quelle tristesse te consume , et je ne vois dans ce songe effrayant que l'effet de tes chagrins. Chaque jour cependant j'ai dit au Seigneur : Près de sortir de la vie , je ne forme aucuns souhaits pour moi ; mais si mon sang , versé pour votre

(1) Job 51.



gloire, est de quelque prix à vos yeux, si j'ai marché dans le sentier des justes, grand Dieu! que ma fille soit heureuse! Hélas! il ne m'a point encore exaucé. Je ne murmure point, je vais combattre; je vais offrir aux coups des ennemis de Jéhova le cœur qu'il a brisé. Embrasse-moi! — Bénissez - moi, mon père; et, si vous aimez votre fille, prenez soin de vos jours! — Achitob étend sa droite sur la tête de sa fille qui tombe à genoux devant lui, les mains croisées sur son sein, et les regards élevés au Ciel, comme son cœur. — Sois bénie entre toutes les vierges, colombe innocente qui n'es entrée dans la vie que pour y gémir. Charme de mes jours, appui de ma vieillesse: moi, je n'ai pu seulement consoler ta peine; mais que le Dieu tout puissant récompense ta piété. — A ces douces paroles d'un père, la beauté d'Ephraïm fondait en larmes; mais elle sentait son cœur soulagé comme l'air qui devient calme après une pluie d'orage.

Le fils d'Asaph ne put jouir ainsi du triste charme des adieux ; mais il passa tant de fois devant la maison d'Esther , qu'il l'aperçut enfin. Les regards de la vierge s'arrêtent long-temps sur lui. Il balance ; il veut différer son départ , pénétrer dans l'asile de celle qu'il aime , tenter un dernier effort pour la fléchir... Tout à coup la trompette retentit à l'oreille de son cheval impatient , et le coursier , qui voit déjà la troupe s'éloigner , méconnaît le frein et s'emporte.

Toute l'armée d'Israël se rassembla sous les murs de Samarie , et partit aussitôt pour aller à la rencontre de l'armée d'Aram , et l'armée d'Aram rencontra la force d'Israël près de Cédar. Chacun dressa ses tentes à la face de son ennemi , front contre front , comme deux taureaux prêts de combattre pour une génisse.

Le roi Joas était d'une haute stature , et le Seigneur avait imprimé sur sa face , avec le sceau de la bénédiction , cet air majestueux qui inspire au peuple le res-

pect et la confiance. Il monte sur une petite colline : c'est là qu'environné de ses capitaines et des forts d'Israël, et des officiers de sa maison, enfin de tous ses soldats, sans qu'il en manquât un seul; c'est là que, fléchissant les genoux, il prononce à haute voix cette prière :

Dieu de nos pères, Dieu qui les as délivrés du joug de Mesraïm (1); « toi qui m'as donné les pieds du cerf, et qui m'as établi sur ma hauteur; qui instruisis ma main aux batailles; toi qui conduisis mon bras comme un arc d'airain, Dieu juste, tu vois pour quelle cause nous sommes tous ici sous les armes! » Ce n'est point pour humilier nos frères de Juda, ni pour étendre l'empire que tu m'as donné: c'est pour venger la gloire de ton nom; c'est pour délivrer nos villes opprimées. « Les taureaux du Liban m'entourent; ils ouvrent leur bouche menaçante, comme un lion qui poursuit sa proie en

(1) Du 15<sup>e</sup> au 26<sup>e</sup> p. aum.

rugissant; mais le Seigneur est ma lumière et mon secours : qui redouterai-je ? Le Seigneur est l'asile de ma vie : qui m'épouvantera ? Il est mon pasteur , il va me défendre. Quand la bataille se levra contre moi , je serai plein de confiance. Ceux-là se fient en leurs chars , et ceux-là en leurs coursiers ; mais nous , c'est du nom de Jéhova , notre Dieu , que nous nous rappelons. Oui , tu nous sauveras du réseau qu'ils ont caché sous nos pas ; tu releveras ton peuple humilié ; tu abaisseras les yeux des superbes. Vive Jéhova ! qui a béni le tranchant de mon épée , qui m'a donné les vengeances , et rangera les peuples sous ma loi : marchons ! —

Benadad , roi d'Aram , avait dix mille chars et deux mille cavaliers : le reste de ses troupes égalait en nombre les grains de sable du rivage ; mais le Seigneur étant avec Joas , en ce jour-là , Israël frappa rudement les serviteurs de la statue ; ils s'enfuirent comme une vision de la

nuît (1). Toutes les campagnes étaient arrosées de sang, et jonchées de soldats syriens renversés sur leur face. Aigles du Liban, vautours affamés, hâtez votre vol ! Accourez aussi, lions ; accourez du fond des forêts hyènes et chacals ! Et vous, filles d'Ephraïm, préparez vos cithares, que la voix du chant triomphal s'élève jusqu'aux cieux ! Dites combien d'ennemis sont tombés sous le glaive d'Achitob ; combien sous la lance de Néhustan ! Tous deux, au front de l'armée, combattaient sous les yeux l'un de l'autre.

Par les soins d'Achitob, cette nouvelle arriva promptement en Ephraïm. Esther ressentit une grande joie, ou du moins toute celle que pouvait éprouver son cœur. Elle disait à sa nourrice : — Oh ! si le Seigneur me pardonnait ma faute ! si mes regrets avaient pu le fléchir ! — Mais elle ne sentait point cette joie intérieure que le Ciel inspire à ceux

(1) Job 21 et suivans.

qu'il favorise ; et , lorsque ses regards se tournaient vers les jours à venir , tous les chemins du bonheur lui semblaient fermés.

Un soir , qu'elle était assise dans la chambre d'été , au milieu de toutes ses esclaves , et qu'un soldat , revenu en Ephraïm , lui racontait les exploits d'Architob et de Néhustan , un autre soldat vint frapper à la porte de la maison. La nourrice l'amène devant Esther : ses cheveux étaient couverts de cendre , et son visage abattu. Il garda le silence pendant quelque temps , et nul n'osait l'interroger. Il retrouve enfin la voix , et sa bouche laisse échapper à regret ces tristes paroles : — Ephraïm a perdu son plus ferme appui. Le roi Joas , vainqueur pour la seconde fois , m'envoie près de vous , moins pour vous apprendre sa victoire , que pour vous annoncer son malheur et le vôtre. — Mon sort est accompli ! s'écrie Esther ; je n'ai plus qu'à mourir : achève ! — Joas , mon seigneur , a perdu le plus

vaillant de ses capitaines, et vous, noble fille d'Achitob, vous n'avez plus de père ! — Toutes les femmes poussent un grand cri : la Syrienne reçoit dans ses bras Esther éperdue. — Cette parole de douleur a retenti dans nos camps : Comment le fort d'Ephraïm est-il tombé (1) ? Il n'a point péri de la mort des faibles : longtemps on l'a vu combattre aux premiers rangs, avec une main puissante et un bras tendu ; sa lance a porté des coups dignes de lui. Un guerrier a paru, contre lequel il a semblé se défendre à regret ; on dit même qu'il n'a point opposé son bouclier au dard qui l'a frappé. Vierges de Damesek, faites retentir vos temples d'un chant triomphal ! Vierges d'Éphraïm, couvrez de cendre vos cheveux, et que l'écho de vos montagnes ne se lasse point de répéter votre plainte. Pour vous, fille du premier entre les braves, Joas, mon seigneur, vous fait dire qu'il vous plaint autant qu'il vous révère. —

(1) Rois, l. 2, ch. 1.

Esther était déjà tombée sans mouvement, et comme si son âme plaintive se fût échappée de son sein ; mais le soldat n'eut pas cessé de parler, que la maison fut remplie de gémissemens. Ceux qui demeuraient à la porte, de l'Orient, accoururent en foule, disant : — Que vous est-il donc advenu ? le feu consume-t-il votre demeure, ou le Seigneur a-t-il rappelé près de lui cet ange, cette bonne Esther que les affligés nomment leur mère, que toute la tribu nomme sa fille ? — Les femmes répondirent : — Esther va succomber à sa peine ; mais Achitob est mort ! il est mort en combattant pour vous ! — Cette nouvelle à peine fut répandue, qu'il s'éleva dans la ville une clameur comme celle d'un seul homme qui aurait perdu son père.

Esther, que les femmes avaient portée sur un lit de repos, demeurait immobile et sans couleurs, comme la vierge étendue sur le lit de mort, et près de recevoir, au lieu de la robe nuptiale, les



bandelettes, langes de la tombe, et le linceul, dernier vêtement qu'elle doit emporter chez les mânes.

Elle ne revint à la vie que pour souffrir de mortelles douleurs. — Mon père ! s'écrie-t-elle ; mon père ! Il n'est plus, et c'est moi qui le tue ! Voilà le châtimement qui m'était réservé ! Ah, que n'est-il tombé sur moi seule ! C'est sans doute sur moi qu'il se doit achever : je l'attends, je l'implore. Grand Dieu ! vous avez pris la victime innocente : ne tardez point à prendre celle que vous avez jugée si coupable. Votre justice, il est vrai, me semble rigoureuse ; mais qui suis-je, pour pénétrer vos immortels décrets ? Recevez-moi, comme vous avez reçu la fille de Jephté, comme vous recevez les petits de la colombe immolée sur votre autel. —

Elle tombait ensuite dans un déplorable égarement ; elle disait : — Si tu n'es plus cruel que le dieu d'Ammon, que Moloch aux brûlantes mains, rends-

moi , rends-moi mon père ! J'ai faussé ma foi , j'ai mérité la mort ; mais je n'ai point mérité cette punition terrible. Dieu des vengeances , implacable Jéhovah , il te faut donc aussi le sang innocent , pour mieux punir le coupable , et pour assouvir ta fureur ? —

Telles étaient les paroles rebelles que le désespoir arrachait à cette fille infortunée. Si malheureuse dans le séjour de la vie , comment ne songeait-elle pas que , le Seigneur , quelquefois , donne la mort dans sa clémence. Lui seul voit tout ensemble ce qui est en deçà de la tombe , et ce qui est au-delà ; et , quand il nous paraît le plus rigoureux , il ne fait souvent qu'apaiser les tourmens de la vie dans le souverain repos de la mort.

Il se passa des jours et des jours ; l'hiver s'enfuit devant le printemps ; le palmier laissa couler de sa blessure le shekar enivrant ; la moisson fut battue sous les pieds du bœuf , et la vendange écrasée sous l'effort du pressoir ; l'année enfin renouvela

son cours, et la douleur d'Esther était toujours la même. Sa tendresse pour son père avait rempli sa vie : en le perdant, elle était comme la vigne-champêtre, lorsque le vieux platane qui la soutenait vient à tomber, vaincu par les assauts de la tempête. Froissée dans sa chute, elle s'attache encore aux rameaux desséchés de l'arbre tutélaire, et la mort même ne peut les séparer.

Cependant le souvenir de Néhustan revenait quelquefois s'offrir à son esprit, et c'est en vain qu'elle écartait l'image du jeune guerrier, comme elle l'avait écarté lui-même. Comment le cœur de la jeune fille aurait-il pu s'endurcir tout-à-fait contre l'amour du fils d'Asaph, l'honneur de la tribu ? Entre les jeunes hommes, il était le seul qui connût la beauté d'Esther ; il était aussi le seul sur la face de qui elle eût levé les yeux. Jusque-là, les regards de son père étaient les seuls regards que les siens eussent rencontrés ; d'ailleurs elle eut aussi quelque sujet de se

rappeler Néhustan. On avait passé bien des jours sans recevoir des nouvelles de l'armée, lorsqu'un soir Esther entendit un chœur de jeunes filles; non loin de sa maison, elles chantaient ce cantique, au son du kinnor: —

Que tous ceux qui défendent ta cause,  
ô Seigneur! brillent comme le soleil à  
son aurore! Et vous, filles d'Ephraïm,  
prenez vos cithares; vous, battez avec  
agilité le sistre de Mesraïm; vous, éle-  
vez vos mains armées de cymbales: ô  
mes compagnes! chantons en chœur, et  
que la voix du chant triomphal honore  
Néhustan!

Au pied de la montagne couronnée de  
créneaux, les forts d'Israël baissaient les  
yeux; leur cœur amolli palpitait, et leurs  
pieds infidèles étaient prêts à la fuite. —  
N'hésitez point! leur criait le roi d'Israël;  
montez, et délivrez vos frères! Votre  
Dieu vous regarde: c'est lui qui vous ap-  
pelle par ma voix: montez! — Que le  
Seigneur abaisse donc un peu ce rocher

élevé jusques aux cieux, ou bien qu'il nous donne des ailes. —

Ces ailes qu'ils demandaient lâchement au Seigneur, Néhustan les a trouvées dans son courage ! Le premier, il a gravi le rocher, le premier il a franchi les remparts ; et, si la forteresse est tombée au pouvoir d'Israël, c'est parce qu'Israël a suivi Néhustan !

Heureuse la vierge d'Ephraïm de qui le taled aux ailes dorées doit ombrager le front, en même temps que le front glorieux du fils d'Asaph ! Comme les rejetons du palmier se couvrent bientôt de fruits savoureux, puissent les fils de Néhustan égaler leur père, et l'épouse du brave entendre un jour à son passage le peuple s'écrier : la voilà, la mère des braves ! —

Ce fut encore pour Esther un nouveau sujet de regrets. — Mon père, sans doute, aurait partagé cette gloire, disait-elle : on l'aurait vu marcher avec Néhustan, ou plutôt il l'eût devancé. Hélas ! il n'exposait que trop sa vie ! Et, sans ce cou-

rage téméraire, eussé-je versé tant de larmes? — Bientôt elle vit arriver, sans Achitob, tous ces soldats qu'elle avait vu partir sur ses pas. Ils dirent que « le roi d'Israël, après avoir repris les trois villes enlevées à son père, avait dit à Bénadad: — Nous avons chacun ce qui nous appartient, et voilà déjà bien du sang que nous faisons répandre: si nous en versons encore, c'est vous seul qui en répondrez devant le Dieu de la terre et des cieux; car, bien que mon cœur ne connaisse d'autre crainte que la sienne, je vous offre la paix; recevez-la, je vous prie, mon seigneur: une guerre plus longue ne saurait ajouter à l'estime que je fais de votre courage. — Bénadad avait répondu: — Vous êtes plus valeureux que moi, puisque vous avez repris vos trois forteresses. Votre franchise me plaît; et, si j'aime la guerre, j'aime encore plus votre alliance; que Bénadad soit l'ami de Joas! — Il y eut donc paix, cette fois, entre Aram et Israël.

Mais le roi Joas ne s'arrêta guères à Samarie. Un jour, Esther entendit une grande rumeur auprès des portes : elle regarde ; elle voit une foule d'hommes richement vêtus qui couraient dans les rues, en criant : — Vive le Seigneur ! Habitans de Ramathaïm, voilà son Messie ! voilà le roi Joas qui vient visiter vos murs ! O murs de Ramathaïm ! c'est de vous que sont sortis les plus vaillans capitaines ! ceux qui viennent de fouler aux pieds la force d'Aram ! — En effet, les portes tremblent et retentissent, et la fille d'Achitob voit paraître un char précédé des Céréthéens : c'était Joas, c'était Néhustan assis à côté du roi. Ils s'arrêtent devant la demeure d'Esther, et s'élancent de leur char. La vierge d'Ephraïm était descendue ; elle se prosterne devant le roi ; et, portant la main à ses lèvres, elle l'adore. Cependant elle ne pouvait retenir ses pleurs, en songeant que le roi venait d'être le témoin des exploits et de la mort de son père. Joas

s'empresse de la relever : — Je viens honorer en toi la mémoire du valeureux Achitob , lui dit-il. — Elle ne pouvait répondre que par des sanglots. — Qui suis-je , dit-elle enfin , pour que mon seigneur daigne me visiter ? La maison de votre servante est-elle digne d'une semblable gloire ? —

Joas avait déjà franchi le seuil de la porte (1).. « Comme le chevreuil brame après le lit des eaux , » ainsi l'âme de Né-hustan soupire après l'aspect de la vierge d'Ephraïm ; cependant il balançait à suivre son maître ; mais , par un signe , le roi l'invite à marcher sur ses pas. Son écuyer et quelques autres officiers de sa maison demeurent , par respect , entre les portes. La nourrice fit asseoir Joas sur un tapis magnifique , présent du Tyrien Itobal. Le roi prit la main d'Esther entre les siennes , et lui dit : — Ma fille , écoute-moi d'une oreille attentive , et que la

(1) Ps. 41.



sagesse même dicte ta réponse ; car le sage couronné disait : « Cherche la prudence comme un trésor : ce sont des pommes d'or ciselées d'argent , que des paroles dites à propos (1). »

Le courage de Néhustan me fut toujours utile ; mais c'est à son bras , à son bras seul que je dois la conquête d'Aphek. Il revenait couvert du sang des ennemis et du sien ; je l'embrasse et lui dis : — Noble fils d'Asaph , est-il au pouvoir d'un roi de récompenser dignement ta vaillance ? Je ne m'en flatte point ; mais ma libéralité pour toi ne connaîtra de bornes que ma puissance. Quels souhaits formes-tu dans ton cœur ? l'arche de mes trésors va s'ouvrir à ta voix. Il m'a répondu : — « La vie est dans la lumière de la face du roi , et sa bienveillance est comme un nuage qui répand la pluie de la récolte au printemps (2). » Une parole gracieuse de la bouche de mon seigneur vaut plus que mes

(1) Prov. 25, 11.

(2) Proverbes.

faibles services; mais ce n'est point à l'or, ce n'est point aux présents à payer le sang des braves : la faveur du prince l'acquitte plus noblement.

Oserai-je l'avouer à mon roi ? Un amour semblable au feu du ciel embrase et dévore mon sein. J'ignore si je suis aimé. Un obstacle inconnu, mais insurmontable, me sépare de la fille d'Achitob. Si jamais vous portez vos pas vers les lieux qu'elle habite, ce que je vous demande, ô mon maître, c'est de lui parler en ma faveur, de lui parler, non pas en roi, mais en père.... Eh ! n'êtes-vous pas en effet le père de tout Israël ! — Ainsi, ma fille, c'est moi qui demande ta main pour ce jeune guerrier, que je ne puis trop ni mieux récompenser.

— Les rois n'ont pas toujours besoin de commander, leurs moindres paroles sont des flèches qui tombent de bien haut et pénètrent jusqu'au fond du cœur. Esther répondit : — Résisterai-je à la volonté de mon seigneur ; et lorsqu'il me

l'annonce avec tant de bonté? Qu'il me juge cependant : un cœur abreuvé d'amertume pourra-t-il écouter les paroles de l'amour? Le deuil qui m'environne, et le deuil plus sombre de mon âme, se pourront-ils changer en allégresse, en apprêts d'hyménée? — Renonce aux fêtes, dit Néhustan, mais ne renonce pas aux consolations d'un fidèle ami ! Il veut épouser tes larmes et ta douleur, il le doit.... daigne l'associer à ta peine. Ah ! que toutes les pompes de Someron et de Jérusalem sont loin de valoir à mes yeux les pleurs répandus près de toi ! Qu'il ne cesse pas ce deuil cher à ton cœur, et nécessaire au mien ! Point de fleurs, ni de flambeaux, point de festins, ni de chants d'hyménée : ne me suffit-il pas de recevoir ta foi ! Mon bonheur se renfermera tout entier dans mon âme ; et quel est-il, ce bonheur, si ce n'est de te plaindre, de te protéger. Songe que rien ne va changer autour de toi : seulement nous serons deux à gémir. — Non ! s'écrie Joas, non,

ma fille, tu ne refuseras point un ami si tendre ; tu ne démentiras point ton roi , qui , succédant aux droits ainsi qu'à l'amour d'un père , accorde ta main à Néhustan. Tu ne me réponds rien : que dois-je augurer de ton silence ? — Que je vous obéis , mon seigneur.... et que je l'aimais. — Le roi voulut que leur mariage fût célébré dans ce jour même.

Quelques heures après cet entretien , Néhustan se rendit en la maison d'Esther , il était suivi de l'ami qui devait présider à ses noces et de plusieurs jeunes hommes ; il portait , selon notre coutume , une couronne d'or , mais elle était entourée d'un voile noir. Lorsque la fiancée parut avec ses compagnes , qui la ramenaient du bain , il lui présenta pour sa dot deux cents zuzims ; et tous deux s'étant approchés du prince , l'ami de l'époux et l'ami de l'épouse étendirent au-dessus de leur tête un taled de couleur noire , en signe du deuil d'Esther ; car , bien que le terme en fût écoulé depuis long-temps , elle sou-

haita de le prolonger, ainsi que Néhustan l'avait dit.

Le roi prit leurs mains, les mit l'une dans l'autre; puis il leur dit: — Que le Dieu d'Isaac et de Jacob soit avec vous, qu'il vous unisse par des nœuds sacrés, et vous comble de bénédictions! Qu'il répande sur vous une joie ineffable comme celle de nos premiers pères sous les ombrages d'Eden! Soyez béni, Seigneur, qui réjouissez Israël dans la multitude de ses enfans; soyez béni, Dieu de bonté, qui avez créé pour les époux et les tressaillemens, et la paix et la tendresse conjugale! —

Aussitôt le fils d'Asaph présente à la vierge un simple anneau d'or, et lui dit: — Par cet anneau, vous êtes mon épouse selon la loi de Jacob. — A ces mots, les amis de l'époux jetèrent des grains de froment, et dirent: — Croissez et multipliez! Qu'il naisse de vous une postérité plus abondante que la rosée sortie du sein de l'aurore. —

Esther, qui, peu d'heures auparavant, était bien loin de prévoir ce grand événement, se demandait si ce n'était point un songe.... Eh ! ma fille, toute apparence de félicité n'est qu'un songe fugitif, une vaine illusion : le malheur est le fond de la vie ; le malheur est l'héritage de l'homme.

Quand le scribe eut achevé l'écrit accoutumé, Néhustan, suivi de ses amis, se rendit à sa demeure. Quoique son amour fût grand et qu'il fût satisfait, son air était sombre, et sa démarche n'était point celle d'un jeune époux près de goûter les ravissemens d'un mutuel amour. Ainsi l'astre du printemps qui ranime et les pâturages des montagnes, et les forêts ternies par le hâle de l'hiver, et toutes les créatures, brille en vain sur les ondes pesantes de l'Asphaltite, et sur ses rives désolées. Qui n'est point aimé du Seigneur, peut, ainsi qu'un autre mortel, posséder tout ce qui promet la félicité sur la terre : il n'y a que la féli-

cité même qui lui échappe. Ces jeunes hommes qui marchent en silence, et portent les couleurs du deuil, quel cortège pour l'époux de la beauté d'Ephraïm !

Lorsqu'elle approcha de sa nouvelle demeure, Néhustan vint à sa rencontre avec ses amis, et la conduisit auprès de la veuve d'Asaph. Cette mère d'Israël ne se lassait point de regarder la jeune épouse : elle essuyait ses larmes et la comblait de caresses. Selon notre coutume, elle lui fit présent d'un voile teint du safran de Cilicie. Ils mangèrent et ils burent : Joas daigna prendre part au repas nuptial. Le roi du festin avait fait apporter pour ce prince, à l'extrémité de la table et dans le fond du palais, un trône plus élevé que les autres sièges. Nul des convives ne s'enivra de vin parfumé, ni des vins de Chelbon et de Sorec, bien que tous ces vins leur fussent présentés avec profusion, ainsi que les plus grasses victimes. En ce jour solennel, ni l'orgue

ni la cithare ne retentirent à l'oreille des époux; les jeunes filles ne chantèrent point d'épithalames, et leurs pieds légers ne pressèrent point la terre, en s'exerçant aux danses gracieuses; mais l'une d'elles fit entendre la voix du chant plaintif, semblable au cri de l'oiseau de la liberté, du passereau solitaire qui déplore sur l'angle du toit la perte de sa compagne ravie par le cruel épervier.

Le roi bénit une seconde fois la vierge et celui qu'elle aime : aussitôt la mère de Néhustan se lève et les conduit dans leur asile. Là s'élevait la couche somptueuse qui, bien des années auparavant, avait vu le noble Asaph et son épouse (1), « enivrés de délices, s'ébattre parmi les amours. » Cette couche était parée d'une mante dont les découpures laissaient voir du lin de Mesraïm; la mère de Néhustan venait d'y répandre de la myrrhe, de l'aloès et du cinnamome.

(1) Proverbes.



La vierge tremblante , à peine est remise au jeune guerrier , qu'elle s'agenouille à l'extrémité de la chambre , et dit en son cœur : — Grand Dieu , j'ai porté la peine de ma faute ; souffrez que j'en reçoive le gage , avant que votre main ne me retire le dernier souffle d'une vie qui vous fut consacrée. Je vous demande aussi , mon Dieu , que cet époux à qui je viens d'unir mon sort , ne partage pourtant pas la malédiction que votre ange est venu m'annoncer. Votre victime ne cherchera point à vous échapper : elle est soumise , et prête à recevoir vos coups. Mais , ô Dieu de justice , seule coupable , que votre châtiment ne tombe que sur moi seule ! —

Les éclats du tonnerre et les rugissemens de la tempête ne font pas seulement vaciller la paupière de Jéhova ; mais il entend une fleur s'ouvrir , il distingue le dernier souffle de l'oiseau du ciel mourant sous le feuillage. La prière d'Esther monta jusqu'à lui dans sa haute demeure ;

il dit en sa miséricorde : — Cette pauvre créature ne sera-t-elle donc visitée que par l'ange de la mort ? Ses jours sont comptés , mais puisque son âme est douce et tendre , que du moins le songe rapide des félicités de la terre brille à ses yeux ! il vaut mieux regretter la vie que d'avoir été sans relâche en proie à ses douleurs. — Il dit : un ange dont la parole des fils de l'homme ne saurait exprimer la beauté , comprit cet ordre : il abaissa ses ailes de flamme , et vint remplir le cœur d'Esther des célestes douceurs d'un amour innocent et pur.

Le roi Joas songe enfin à goûter quelque repos ; il avait rendu des grâces solennelles au Seigneur ; il venait de récompenser le plus illustre de ses braves. Dès le lendemain de la noce , au lever du soleil , il sortit des murs de Ramathaïm pour retourner dans son palais , à Someron. Il avait ajouté de magnifiques présens à la faveur signalée dont il venait d'honorer Néhustan.

Mais le guerrier, dont tout Israël enviait le bonheur et célébrait la gloire, semblait insensible à son triomphe. La coupe des délices était empoisonnée par la secrète amertume de son cœur. « Pour qui s'est écarté des sentiers de la justice, il y a, dans tous les biens, une lie qui les trouble (1). »

Son épouse était si soumise et si tendre, qu'elle parvenait à calmer son chagrin, et les regards d'Esther étaient pour lui comme les doux rayons de l'aurore qui chassent devant eux les songes funestes, et dévoilent les campagnes du ciel. Il s'abandonnait sans peine à celle qui savait si bien soulager son âme. Elle le conduisait sous les rians ombrages qui dominent au loin la vallée de Saharon : à leurs pieds, tous les troupeaux, tous les bergers, avec leurs familles, réunis par leurs ordres, animaient l'étendue des pâturages. Les sons du cor champêtre, et les sons

(1) Proverbes.

plus doux de la flûte, faisaient oublier au guerrier les trompettes et le bruit des armes.

L'Ismaélite exerçait à ployer les genoux ses dociles chameaux, ou bien montant le léger dromadaire, il le lançait à la course à travers les prairies. Ensuite ce fils du désert apportait dans une petite coupe le lait exquis de ses chamelles. Comme il avait voyagé dans la terre de Kousch (1), de Mesraïm, et dans plusieurs autres régions de Phul (2), Esther l'interrogeait sur les merveilles de ces terres lointaines.

Il lui disait : — C'est chez les habitants de Kousch que j'ai vu cet indocile coursier (3) que la main du seigneur a revêtu de zones variées, le zemer (4) dont la tête se trouve si élevée qu'il se repaît de

(1) L'Abyssinie.

(2) L'Afrique.

(3) Peut-être le zèbre.

(4) Caméléopard des anciens, giraffe.

jeunes rameaux à la cime des arbres. Dans les mêmes forêts, l'indomtable reem fend de sa corne aiguë le bois gonflé de sève, et s'en nourrit ainsi que la brebis de l'herbe des champs. Habitante du désert, l'autruche confie ses œufs au sable dont la seule chaleur les fait éclore. —

L'Ismaélite leur fit connaître surtout Béhémot et Léviathan ; puis il leur raconta différentes merveilles, et leur parla de terres bien éloignées, qu'il avait parcourues à la suite de ses chameaux, avec les Thémanites et les Sabéens.

D'autres fois Esther et son époux dirigeaient leurs pas vers les coteaux tapissés de pampres et parsemés de figuiers, de grenadiers, de térébintes et de hauts palmiers. Sous leurs yeux, des serviteurs agiles allaient cueillir la datte plus douce que le miel, et les autres fruits dont les arbres étaient couverts, chacun selon son espèce. Quelquefois aussi les deux époux allaient chercher l'ombre solitaire des forêts. Néhustan disait à sa bien-aimée :

— Les jours les plus sombres deviennent près de toi des jours sereins. La douce lumière de tes regards va porter la consolation jusque dans l'abîme de mon cœur ; j'ai désiré ton amour comme une terre altérée désire la rosée du ciel ; mais quel fils de l'homme aurait pu deviner tout le prix d'un tel bien ? il fallait se voir aimé de toi. Je me hais, je dois me haïr ; mais il semble que ton âme ait pris la place de la mienne et veille également sur nous deux. Astre de mes jours, c'est toi qui me protèges contre ma propre fureur. Toi, grand Dieu !... Ah ! dis-moi si tu trouves, dans l'excès de mon amour insensé, quelque faible récompense de tant de soins si tendres et du bienfait de ta pitié. — Je suis l'épouse de mon bien-aimé, tous ses vœux, toutes ses pensées, tous les battemens de son cœur sont pour moi : que puis-je désirer de plus ? O mon ami, je n'ai que toi sur la terre, tu le sais ; mais avec ton amour, que me fait tout le reste ! Si je ne puis oublier ma

peine , c'est que le ciel ne me pardonne pas la faute que j'ai commise envers lui : tout le bonheur que je pouvais attendre sur la terre , je le reçois de ton amour. Tu dis vrai , quand tu dis que mon âme échauffe ton sein : elle n'est plus en moi ; c'est sur tes lèvres qu'elle respire ; heureuse de m'oublier moi-même ! Tristes et languissans hors de notre amour , que sa flamme nous consume et nous survive ! Que la mort même nous unisse , et que ma cendre aussi se confonde avec la tienne ! car , je le sens , je ne serai qu'un instant sur la terre de la vie. J'aurai compté peu de jours ; mais ils seront assez pleins : je suis aimée de toi ! O mon ami ! détourne un peu tes regards ; ils sont pénétrants comme les rayons de l'astre du printemps , ces rayons qui font épanouir le sein de toutes les fleurs. —

La beauté d'Ephraïm parvenait à ramener le calme et le bonheur dans l'âme de son époux ; la douce voix d'Esther charma sa tristesse , comme la cithare

de David apaisait les transports de Saül. Néhustan n'était abandonné à lui-même qu'à l'heure de son sommeil, et bien souvent il ne trouvait dans le sommeil ni calme ni repos; agité par d'effrayantes visions, son haleine précipitée s'échappait avec effort de son sein palpitant, une sueur glacée ruisselait sur son visage, et quelquefois des cris sourds et plaintifs éveillaient en sursaut sa jeune épouse, ce qu'elle n'osa jamais lui rappeler, évitant avec soin tout ce qui pouvait apporter le moindre trouble en son âme. Mais, soit que lui-même s'en fût aperçu, soit qu'un de ses serviteurs l'eût averti, dès que le sommeil appesantissait sa paupière, il se retirait dans un réduit obscur où sa couche était préparée. Esther ne put voir dans cette précaution d'un époux qui l'aimait d'une si vive tendresse, que la crainte d'interrompre son repos. Quelquefois, inquiète, elle demeurait assise sur sa couche, elle ne pouvait dormir, et croyant toujours distinguer les



plaintes de son mari, son oreille scrutait le silence de la nuit.

Une nuit, en effet, à l'heure de la garde matinale, Esther entendit un cri perçant. — Il souffre, se dit-elle, et nul n'est là pour le secourir ! — Elle se lève à ces mots, et vêtue seulement de sa mante, se rend vers l'asile de son époux. Comme elle n'est point étrangère en ce lieu (1), elle passe une main dans l'ouverture de la porte, lève sans bruit le lien de la barre, et va se placer doucement sur la couche de son mari. Elle y reste quelque temps, immobile et retenant jusqu'à son haleine, dans la crainte de l'éveiller. Mais tout à coup il s'écrie, il appelle un serviteur couché non loin de lui. — Joël, Joël, hâte-toi ! — Le serviteur accourt. — Me voici. — Il appelait encore d'une voix pleine d'effroi : — Que mon Seigneur commande à son esclave, me voici. — Emporte ce corps percé de

(1) Cantique des Cantiques.

coups que je vois toujours, que je vois partout auprès de moi ! — Quel corps ?\* — Il montre Esther. — Le corps d'Achitob : il me glace. — Grand Dieu ! s'écrie Esther. — Mais et la force et la voix lui manquent. — Ah ! trop cher ennemi, de quelle profonde blessure ma lance a percé ton sein !.... Joël, Joël, hâte-toi d'étancher ce sang.... O mon père ! tu m'avais reconnu dans la bataille, parmi nos ennemis ; tu m'avais reconnu sous l'armure syrienne ; tu balançais à te défendre : mais, moi, je n'ai point hésité, mon premier crime fut un parricide, et ma main ne tremblait pas ! Tu es tombé dans ton sang, et tu ne m'as point maudit ! en fuyant éperdu devant mon adversaire assassiné, j'ai cru entendre le mot de pardon.... et c'est ce souvenir qui me tue, qui me rend plus criminel encore. Caïn fut moins dénaturé que moi. — Esther pousse un cri de douleur, Néhustan s'éveille, il la reconnaît. — Tout est consommé, s'écrie-t-il ; la malédiction s'appesantit

sur moi. — Et jetant son manteau sur son épaule, il se précipite vers la porte; le serviteur osait le retenir, il le repousse et le renverse : Esther même se fût-elle opposée à sa fuite, il l'eût foulée aux pieds. Il la laisse frappée de cette affreuse lumière et fuit. Comment soutiendrait-il ses regards, maintenant qu'elle le voit souillé du meurtre de son père, lui son unique protecteur, lui qu'elle aimait de toute la puissance de son âme, lui qui, pour la posséder, avait pu mettre en oubli tout ce qu'il devait à ses frères, à son prince, au Seigneur, au sang du juste qui brûlait de le nommer son fils !

Quelles terres lointaines vont le recevoir ? Quelles solitudes désolées, quels sables brûlans vont l'ensevelir ? Quels antres le couvriront d'une ombre assez épaisse ? Il fuit à travers les ténèbres, il fuit tout ce qu'il aime, et pourtant sa course est plus rapide que le vol de l'aigle qui, depuis long-temps embusqué sur la dent du rocher, et dardant au loin ses

regards perçans , aperçoit enfin la colombe fugitive. Le soleil montait encore vers les hauteurs des cieux , que Néhustan avait déjà franchi le torrent de Sorec , dans la vallée riante habitée jadis par Dalila ; il marchait devant lui , sans se détourner ni à droite ni à gauche , et sans savoir où ses pas le conduisaient. Il semblait que le Seigneur l'eût frappé d'aveuglement. Il avait un souvenir confus , mais terrible , du crime qu'il avait commis , et d'une séparation aussi douloureuse pour lui que ses remords. A mesure qu'il s'éloignait d'Esther , il croyait rouler dans un abîme ténébreux ; mais , malgré sa douleur , une force irrésistible le poussait : car , lorsqu'un coupable subit les châtimens du Très-Haut , souvent sa main furieuse accomplit l'arrêt prononcé contre lui.

Néhustan marcha pendant plusieurs jours ; il laissa derrière lui l'antique Hébron et les monts de Juda , et les campagnes désolées où s'éleva l'odieuse Sodôme ;

il laissa le fertile Karmel et le Scïr, noble héritage d'Edom ; il s'avança bien au-delà de la mer salée (1) et de la terre dont le Seigneur dépouilla Madian en faveur d'Israël. Il traversa le désert qui borne de tous côtés les arides pâturages des Cinéens ; il n'avait pris d'autre nourriture que des fruits sauvages , et d'autre boisson qu'un peu d'eau conservée çà et là dans le creux des rochers ; et , lorsqu'il s'était arrêté , son unique pavillon avait été le firmament , que nul coupable ne regarde sans frémir.

Pour faire tant de chemin , il n'avait pu trouver de forces que dans son désespoir. Epuisé enfin , hors d'haleine , respirant avec effort un air embrasé qui tarit en son sein les dernières sources de la vie , il ne peut plus arracher du sable ses pieds défaillans , il tombe sur ses genoux ; un voile sanglant lui dérobe et l'étendue du désert et l'étendue des cieux

(1) Nom que les Hébreux donnaient au lac Asphaltite ou mer Morte.

toute remplie d'une vapeur enflammée. La fatigue a détendu les ressorts de ses membres. Renversé dans la poussière, il y demeure engagé comme le caillou lancé par la fronde du berger. Les étreintes de la mort allaient le saisir : encore un peu de temps, et c'en est fait de lui. (1)

Il touchait sans regrets au terme de sa vie; mais il aurait voulu que son dernier regard se fût tourné sur les yeux de celle qu'il avait tant aimée, et qu'Esther, voyant ainsi son âme succomber à la douleur de l'avoir mortellement offensée, eût laissé tomber du moins une larme sur lui.

Voilà que cette pensée même lui échappait et restait la dernière, lorsque sa tête fut relevée par une main secourable, et qu'un peu d'eau de la fontaine, trésor du désert, rafraîchit ses lèvres desséchées. Bientôt une coupe, inclinée lentement, a versé dans son sein et l'onde et la vie. Il

(1) L. et plus de lui.

ouvre enfin les yeux : — Grand Dieu ! s'écrie-t-il , Achitob ! Achitob ! que ma main cruelle.... — Oui , tu m'as abattu , et le Seigneur a conservé mes jours , sans doute pour sauver les tiens aujourd'hui. Mais , dis : qu'as-tu fait de ma fille ? Pourquoi l'abandonner ? Veux-tu donc aussi la conduire au tombeau ? — J'ai révélé mon crime , et j'ai fui. Objet d'horreur et de courroux , comment rester près d'elle ! — Achitob le relève et lui dit : — Viens , mes bras te soutiendront , viens ; tâchons de gagner ces tentes que tu vois devant les palmiers : j'habite parmi les fils de Réchab , et c'est à leur piété que je dois le jour ; ils m'aideront à te secourir aussi. — Me secourir ?.... Achitob , je suis ton assassin. — Tu es mon fils , et tu périssais ! — Tu dois prendre ma vie , tu dois punir un traître. — « Malheur à celui qui dit : Je rendrai le mal que l'on m'a fait (1). » Attendons tout de Jého-

(1) Prov., ch. 20.

vah : c'est à lui de nous venger. N'ai-je donc pas accompli ma vengeance ? Tu voulais m'ôter la vie , et tu la reçois de mes mains. Avançons... Mais tu pâlis... — Ce fut avec beaucoup de peine qu'Achitob parvint à conduire le coupable époux de sa fille aux tentes des Cinéens.

Quelques-uns des anciens étaient assis à l'ombre de leurs pavillons : — Réjouissez-vous , mes frères , leur dit-il , voilà que nous allons sauver un malheureux. — Leurs secours en effet rappelèrent bientôt les forces de Néhustan. Lorsqu'il fut seul avec le vieux guerrier : — Quel prodige a pu te sauver ? lui dit-il. Pourquoi n'es-tu pas retourné sous nos étendards , pourquoi n'es-tu pas venu m'accuser , me dévouer au supplice des traîtres et des parricides ? Comment cet amour si tendre que tu portes à ta fille ne te rappelle-t-il point vers elle , qui chaque jour te pleure (1) , et rien ne peut la consoler ?

(1) Hébraïsme.



— Achitob lui répondit : — J'ai vu que tu étais aimé d'Esther ; et pourtant elle refusait de s'unir à toi. Toutes mes prières pour l'engager à choisir un époux, ont été sans effet sur l'esprit d'une fille si soumise en tout le reste. Son amour, ses refus et sa peine secrète semblaient couvrir quelque mystère ; mais j'interrogeai vainement sa nourrice et toutes ses femmes. J'allai consulter le prophète d'Endor ; il était de même race que la Pythonisse de Saül , et rempli comme elle du souffle divin. Le voyant (1) habitait aussi la même demeure ; il revêtit l'éphod, et me fit descendre en un vaste souterrain, où l'ombre menaçante apparut jadis à Saül. Un autel de pierre brute s'élevait au lieu redoutable où les mânes de Samuel avaient percé le sein de la terre.

L'homme du Seigneur traînait une brebis noire ; il l'immole, et, recevant le sang dans un vase d'airain, il en fait

(1) Nom que les Hébreux donnaient aux prophètes.

des libations sur la terre. Voilà qu'il saisit la corne de l'autel de l'une de ses mains, étend l'autre vers ma face et dit : — Tu es Achitob de Ramathaïm, et tu comptes parmi tes aïeux Elcanah père de Samuel. Près de voir éteindre ta race, tu veux savoir quel secret obstacle éloigne du mariage une fille chérie. Ces choses sont-elles vraies ou fausses? — Tu viens de lire dans mon cœur comme en un livre déroulé, lui dis-je; le souffle du Seigneur est sur toi : poursuis, et révèle-moi le secret que mon cœur brûle de découvrir. — Il répond : — Lys d'Ephraïm, gloire de Saharon, la faux peut-être va te renverser sur la terre; mais tant que tu vivras, ta blancheur et ta pureté seront inaltérables. Tendre fleur, exposée au souffle brûlant du désert, sois du moins arrosée de mes larmes!

Brave Achitob, dès que les habitans de Ramathaïm eurent appris que tu étais enfermé dans Rohob sans espoir de secours, Esther couvrit de cendre ses che-

veux , et se rendit secrètement à Jérusalem avec sa nourrice araméenne. Aménée devant le grand-prêtre , elle l'adore et lui dit : — Le Seigneur voudra-t-il accepter le sacrifice de ma vie pour sauver les jours de mon père enfermé dans Rohob , et près de tomber aux mains des ennemis ? — Le grand-prêtre a répondu : — Le Seigneur abhorre le sacrifice du sang de l'homme , et surtout du sang de son peuple. — Il a demandé le sang d'Isaac , et laissé couler le sang de la fille de Jephthé. — Il éprouvait Abraham , et n'a point reçu le sacrifice de Jephthé. Pourquoi les offrandes des nations sont-elles l'abomination de Jéhovah notre Dieu , l'abomination de son peuple ? C'est que les autels des nations dégouttent du sang innocent. — Eh bien , si je ne puis mourir sur l'autel de Jéhovah , je veux du moins lui consacrer ma vie. Oui , Pharaël , et c'est vous que j'atteste à la face du Dieu vivant ; tant que la douce clarté des cieux brillera pour Achi-

tob, sa fille ne recevra point d'époux. — Trop heureuse, mille fois, de conserver ce tendre père, de vivre pour lui seul; et pour me préserver de l'œil du désir, pour mieux oublier moi-même les jeunes hommes de qui je veux être oubliée, je ne paraîtrai point sans voile devant aucun autre que mon père, ou les femmes de notre maison; nul mortel, ni mon père lui-même, ne pourra me relever du vœu solennel que j'ai prononcé. Si je fausse la foi que je t'ai donnée devant ton prêtre, ô Dieu d'Israël! ancien des jours, que ta malédiction tombe sur moi, « que j'en sois revêtue (1) comme de la tunique appliquée sur ma chair; qu'elle soit ma ceinture; qu'elle entre comme l'eau dans mon sein, et comme l'huile dans mes os. Enfin, Seigneur, (2) que ta main me brise comme le vase du potier, et m'écrase comme la poussière livrée au souffle

(1) Ps. 109.

(2) Ps. du 1<sup>er</sup> au 15<sup>e</sup>.

des vents. » — Le pontife lui dit : — Notre loi m'a forcé de t'entendre ; mais c'est dans la peine de mon cœur que je reçois ce vœu fatal. Si jeune encore, peux-tu répondre des jours à venir ? — Que mon père vive, et que Dieu dispose de moi selon sa volonté ! Mais le sang d'Achitob, le sang du juste retomberait sur votre tête si vous rejetiez ma prière. Daignez, ah ! daignez me promettre avec serment de ne point découvrir à mon père le vœu que vous avez reçu ! — Phazaël crut reconnaître les volontés du Ciel dans la résolution si ferme d'un tendre enfant : il voyait Achitob ; le fort d'Ephraïm, près de succomber sous le glaive d'Aram ; il céda. Cinq années se sont écoulées depuis cet instant, et lors même que le vœu de ta fille n'aurait pas été suivi d'une imprécation si terrible, ce trop long intervalle ne te permettrait plus de profiter de la loi qui laisse au père d'une jeune vierge le pouvoir de l'affranchir de ses vœux. Ainsi parla le voyant, et tout ce

qu'il avait dit ne me sembla que trop véritable. Je détestai la vie, car je ne la possédais qu'au prix du bonheur de ma fille ; mais je ne savais à quoi me résoudre lorsque le roi Joas nous appela sous ses étendards. Je partis avec joie. Je pouvais trouver dans les combats une fin glorieuse ; et ma mort, en déliant Esther de son vœu, mettait un terme à toutes nos douleurs ; telle était ma pensée, lorsqu'à la faveur de l'armure syrienne tu vins m'attaquer au milieu de la bataille. Indigné d'abord de la perfidie qui venait d'armer ton bras contre tes frères, je songai bientôt que, seul entre les fils d'Israël, tu avais su te faire aimer de ma fille ; je songai qu'en lui sacrifiant ce peu de jours qui me restaient à souffrir sur la terre, elle recevrait de toi le bonheur : je ne balançai plus, et mon épée ne put défendre une vie importune à tout ce que j'aimais ; je tombai sous tes coups, et je restai sans mouvement. —

Je passai toute cette journée parmi

ceux que le fer avait précipités chez les mânes. Presque semblable à ces corps inanimés, épuisé par la perte de mon sang, consumé de soif, je n'attendais plus des hommes et de la terre que la mort et la sépulture.

Mais, sur le soir, je vis s'approcher deux hommes qui ne portaient sur eux ni le fer ni l'airain. Vêtus de longs habits blancs comme les Lévites et les fils de Réchab, ils venaient de parcourir le champ de bataille, et regardaient avec sollicitude tous ces morts dont la terre était au loin jonchée.

Je soulevai ma tête un instant, et je dis à ces deux hommes : puisque la miséricorde conduit ici vos pas, relevez quelque fer, et puis ôtez-moi le souffle de vie qui me reste. — L'un d'eux qui était « avancé dans les jours (1) » et blanchi par les ans, regarde avec soin mes blessures. Un rayon des joies célestes

(1) Genèse.

brille sur son visage : — Aucune de ses blessures n'est mortelle, dit-il à son compagnon ; fais-lui boire un peu d'eau. Le plus jeune, qui portait une outre sur son épaule, me verse de l'eau, tandis que l'autre applique sur mes blessures un appareil salulaire. — Hélas ! leur disais-je, vos soins bienfaisans ne guériront pas la plaie de mon cœur, et c'est celle-là qui m'entraîne au tombeau. — Mon frère, me disait-il, « tout homme (1) debout sur cette terre n'est rien que vanité, rien qu'un néant qui s'agite. » Mais les chagrins sont passagers aussi : que ton âme s'ouvre à l'espérance. « Le Seigneur est le médecin de ceux (2) dont le cœur est brisé : il enchaîne leurs maux, il soutiendra le blessé sur son lit de douleur, et pendant sa maladie lui-même il retournera sa couche. » — Quoique je fusse bien aïble encore, ils me conduisirent au

(1) Ps. 30.

(2) Ps.



hameau le plus proche , en me soutenant sur leurs bras.

Un jour que je me trouvais seul avec celui qui était ancien parmi les hommes , je lui dis : — Vous êtes un envoyé de Jéhovah , et voilà pourtant que votre bonté me prive du bienfait de la mort. — Si nous avons pu te guérir , me dit-il , peut-être saurons-nous aussi te consoler. — Je crus alors ne devoir pas manquer de confiance dans un homme si saint , et tout rempli d'une miséricorde divine : je lui dis pourquoi j'avais désiré la mort ; je lui dis tout. Il médita pendant un moment ; puis il me dit : — Nous ne voulons pas t'enlever le bonheur de faire un grand sacrifice à la fille de ton amour : qu'elle soit heureuse loin de toi , et que loin d'elle tes jours s'écoulent dans la paix et dans la vertu ! La nouvelle de ta mort va lui permettre de s'unir à celui qu'elle aime , et cependant tu viendras en la terre de Cin , parmi nos frères , les fils de Réchab. Tu connais ceux des Récha-

bites qui demeurent sous leurs pavillons dans la campagne de Jérusalem ; il en est d'autres qui suivent la même loi parmi leurs frères les Cinéens. De vastes provinces et des déserts nous séparent d'Ephraïm : avec nous , tu pourras vivre éloigné des tiens. Le jeune homme que j'accompagne est le fils d'un marchand d'Émath : son père , se voyant près de descendre dans la tombe , a voulu le voir à ses derniers momens , et moi je l'ai suivi pour guider et secourir mon frère en un si long voyage. — Ainsi parla le Réchabite : Dès que je fus guéri de mes blessures , je ne balançai point à suivre cet homme plein de bonté : je voulais , à l'aide de son exemple et de ses conseils , me fortifier dans l'exercice de la vertu.

Nous nous détournâmes un peu de notre chemin , de peur que je ne fusse reconnu. Des marchands kuschites nous indiquèrent le camp des fils de Réchab ; car tu le sais , à l'exemple de nos pères , ils n'habitent point en des cités ; ils ne

cultivent ni le froment ni la vigne , et ne possèdent que des troupeaux : ils s'abstiennent de l'usage du vin , par qui l'esprit de l'homme est souvent égaré.

Les Cinéens , desquels ils sont sortis , occupent les montagnes depuis la mer de Sodôme jusqu'à la mer de Souph ; ils vivent à peu près comme les Réchabites , et demeurent dans le creux des rochers. Les deux tribus semblent confondues , et les étrangers les appellent du même nom. Ils ne connaissent d'autres princes que les pères de famille ; ils ne craignent que Dieu , n'ont d'ennemis que les méchans , et ne prisent d'autres biens que la paix et la vertu. Quelques tribus d'Arabes et d'Ismaélites les attaquèrent autrefois ; ils les repoussèrent avec courage ; mais aujourd'hui les peuples regardent les Cinéens et les Réchabites comme des frères ; souvent même ils viennent leur soumettre les différens qui s'élèvent entre eux. —

Achitob achevait à peine , que l'époux d'Esther tombe à ses pieds , et dit : —

homme de paix et de bonté, combien je suis indigne du pardon généreux que tu m'as accordé ! L'aspect de ta vertu me rend mon iniquité plus odieuse. — Achitob le relève et l'écoute.

— La nourrice d'Esther, séduite par mes présens, m'a fait connaître ce vœu fatal. Désespéré, furieux, je maudissais ma destinée ; mais je ne songeais point à la détourner par un crime.

Lorsque nous étions réunis sous le même étendard, et lorsqu'au milieu de la nuit je sommeillais dans ma tente, un esprit, ( sans doute un esprit de ténèbres ) m'appelle trois fois par mon nom. — Timide Néhustan, me dit-il, tu vas donc périr de douleur ; tu vas périr par la crainte d'offenser une jeune fille, toi, dont le bras est si redoutable ; toi, qui, chaque jour, braves tous les dangers pour un autre mortel ! Que ton courage te serve toi-même, une fois ! Ose être heureux ! Jéhovah n'est que le Dieu d'Israël, je suis le Dieu de l'univers. Il faut, pour

l'honorer, des travaux, des larmes; et moi, mon culte est le bonheur des mortels. Qui cède à ses penchans, me sert, et je couvre de fleurs la route de la vie. C'est assez pour de faibles créatures qui ne respirent qu'un instant, et tombent aussitôt dans l'éternel oubli. Qu'a-t-il fait pour toi, ce prince auquel tu prodigues ton sang? et qu'ont-ils fait contre toi ces Araméens que tu combats au péril de tes jours? Tu vois cette armure syrienne, trophée que ton bras a remporté dans ton dernier combat; oses t'en revêtir; sors, enveloppé de ton manteau: tu te mêleras parmi les guerriers de Bénadad; et, dans quelques heures, lorsque la bataille se levera comme une tempête, toi, tu chercheras Achitob, et tu l'attaqueras... en généreux ennemi. Si tu triomphes, c'est Esther, c'est le souverain bonheur; si tu succombes, c'est la mort, c'est le souverain repos! — Non, m'écriai-je, je ne verserai point le sang du juste, le sang de mon père! Comment paraîtrais-

je devant Esther? — Achitob est mort ! tu te couvriras de gloire ; et , lorsque tout Israël admirera tes exploits , tu oublieras sans peine un peu de sang versé. — Cependant une lumière semblable à celle de la foudre éblouissait mes yeux ; je sentais la terre trembler sous mes pieds. Une invisible main me couvrit de l'armure fatale , et m'entraîna....

Celui devant qui l'enfer est à nu , sait si mon cœur a pu goûter en paix le fruit de mon forfait , et combien il m'en a coûté « pour cacher en mon sein mon iniquité (1) » Tristes jours, nuits effrayantes , où mon crime se levait contre moi , comme un monstre prêt à me dévorer ! Je me voyais couvert de ton sang ; et ce sang , pénétrant ma chair , l'embrasait comme un bitume ardent : j'aurais voulu me plonger dans les eaux de l'abîme , ou me cacher dans les dernières profondeurs de la terre. Sans l'amour, que des remords

{1} Job 31.

si cruels ne pouvaient bannir de mon âme , j'aurais trouvé du plaisir à déchirer mes flancs , à poursuivre de tourmens mon âme fugitive ; heureux d'expié , en des supplices volontaires , un crime plus douloureux que tous les supplices. —

Il est expié sans doute , lui dit Achitob : le Tout-Puissant sait pardonner ; il recueille en son urne les larmes du criminel (1).

Néhustan demeura parmi les Réchabites , pour offrir un sacrifice d'expiation. Chaque jour il s'entretenait avec ces hommes justes , et purifiait son âme dans leur parole. Il espérait trouver grâce devant le Très-Haut : il brûlait aussi de retourner auprès d'Esther , et de revenir digne d'elle.

Les Réchabites menaient une vie pleine d'innocence ; tous leurs travaux avaient pour but de se rendre utiles aux hommes ;

(1) Ps. 36.

leur plaisir était de chanter les louanges du Seigneur, et d'acquérir la connaissance des choses. La plupart observaient les étoiles et les mouvemens du ciel; d'autres étudiaient les animaux, les simples, enfin toutes les productions de la terre. Ils cultivaient les fruits de la science, ainsi que l'avaient fait Job et Moïse. Dans chaque tribu, celui qui était le plus avancé en jours prononçait tous les soirs une prière suivie de cette exhortation touchante : — Aimez-vous, mes enfans ! (1) — Au jour marqué pour l'expiation de Néhustan, le pontife, qui était en même temps le chef, car ils n'avaient point d'affaires ni de guerres à soutenir, le pontife dit au jeune guerrier d'Ephraïm : — Détestez-vous votre crime ? — Oui, seigneur. — Promettez-vous de ne répandre jamais le sang de vos frères, et de supporter patiemment les injures pendant le cours de votre vie ? —

(1) Saint Jean.



Je le promets. — Que le Dieu du ciel et de la terre daigne recevoir cette promesse, et qu'il exauce nos vœux pour le coupable qui s'humilie; mais aussi que ses traits inévitables le frappent, et (1) « qu'il se dissipe ainsi que la fumée; comme la cire se dissout à la face du feu, qu'il périsse devant la face du Très-Haut, s'il vient à fouler aux pieds son serment! » Grand Dieu, qui pardonnas tant de fois à ton peuple, détourné sur cette victime et l'iniquité de Néhustan, et la peine qu'il a méritée! — A ces mots, il frappe la victime, et, versant l'eau lustrale, parfumée d'hyssope (2), sur les cheveux du guerrier: — Que cette onde lave son opprobre! — Il fait passer la main du coupable au-dessus de l'autel fumant. — Que la flamme de ton sacrifice le purifie, ô Seigneur! Qu'elle pénètre dans son âme et l'épure, comme

(1) Ps. 64.

(2) Ps. 50.

le creuset épure l'or. « Fût-il noirci comme les pierres du foyer (1), qu'il devienne comme la colombe aux ailes d'argent. » Tu vois cette victime, ô mon fils ! mais « le sacrifice le plus digne de Jéhova c'est un esprit humble, un cœur contrit et brisé (2) : cette offrande lui semble meilleure qu'un taureau dont les cornes commencent à paraître, et les ongles à se partager (3). » Mais s'il peut se laisser fléchir par tes remords, tremble de l'offenser de nouveau : comme il est une récompense pour le juste, « il est un Dieu qui juge les méchants (4). » Tu n'as pu trouver le bonheur dans le crime : c'est dans la vertu qu'il le faut chercher désormais. » L'homme de bonté réchauffe son âme (5) comme l'oiseau qui

(1) Ps. 66.

(2) Ps. 50.

(3) Ps. 69.

(4) Ps. 58.

(5) Prov., chap. 11. ,

couve ses petits; au lieu que le cruel trouble sa chair. » Tu le sais trop bien : la route de la vie est hérissée d'obstacles; mais « si le juste tombe, il ne se froisse pas : Jéhova le soutient de sa main sacrée (1). » Maintenant, remercie le Seigneur de n'avoir pas permis que le sage Achitob expirât sous tes coups. — « Les baisers d'un ennemi sont empoisonnés, dit le père d'Esther, mais les blessures d'un ami sont fidèles (2). » — Le pardon d'Achitob fut regardé comme le sceau de l'expiation, et Néhustan fut aussitôt revêtu d'une tunique blanche, tissée avec le lin de Mesraïm.

Cependant les jeunes hommes de la tribu commencèrent un cantique de louanges, et le chœur des jeunes filles leur répondait. Leurs chants étaient soutenus par la flûte à sept roseaux, par le cor champêtre; et cette musique de ber-

(1) Ps. 37.

(2) Prov. 27, 5.

gers flattait l'oreille du Très-Haut, qui se plait à l'hommage des cœurs simples, qui reçoit avec dédain l'offrande des superbes.

Après cette cérémonie, Néhustan sentit son cœur soulagé par l'aveu même de son crime. La honte du coupable qui s'humilie est une honte salutaire : elle souille moins sa renommée qu'elle ne purifie sa conscience.

Achitob, exempt de méfiance comme de ressentiment, avait reçu Néhustan sous son pavillon ; et la nuit et le jour une même pensée les agitait tous deux : tous deux, justement inquiets, brûlaient de retourner près d'Esther. — Elle n'avait plus que toi, dit Achitob à son gendre : la voilà sans appui sur la terre ; et livrée à son désespoir ; mais si je reviens à Ramatha, ma présence n'éveillera-t-elle point le courroux du Seigneur, qui reçut dans Jérusalem les vœux d'Esther pour le salut de mes jours ? Tant que je suis mort pour elle et pour tout Israël,

ma fille n'a point transgressé son serment : mais d'aller montrer aux yeux d'Ephraïm comme aux siens, et le père qu'elle a voulu conserver en jurant de ne pas choisir un époux, et l'époux que son cœur a choisi, ne serait-ce point braver le Dieu même à qui elle s'était consacrée ? Dans une telle perplexité, je ne sais à quoi me résoudre. —

Néhustan répondit : — O mon Seigneur ! je ne puis cependant paraître sans vous, tout chargé que je suis d'un affreux parricide. — Jéthro, le vieux Réchabite, qui ne s'éloignait guère des deux affligés, dit : — Vous balancez, et le temps presse : Esther s'accuse de la mort de son père, elle qui n'hésitait point à s'immoler pour le sauver. En le revoyant, l'aveu de son époux ne lui semblera plus qu'un songe funeste, et son père peut à l'instant même courir au temple et révoquer le vœu de son enfant. S'il a trop tardé, s'il a laissé passer le terme prescrit par la loi, les services nombreux qu'il a rendus à

son pays, les regrets de sa mort, et le miracle enfin d'un retour inespéré, tout nous assure le consentement du grand-prêtre. Ah ! qu'Esther vive encore, et c'est tout ce que je veux pour vous rendre au bonheur ! Car je vais vous suivre, ou plutôt vous guider. Dès que je vous aurai vus paisibles et satisfaits dans vos demeures, je viendrai retrouver le repos et la tombe dans mon désert. — Le conseil du Réchabite était dicté par la sagesse et par son affection pour Achitob, qu'il avait sauvé de la mort. Il avait déjà fait bien des voyages ; mais une si longue expérience n'avait point tari dans son cœur la source des larmes. Elle s'était conservée dans son corps épuisé de fatigues, comme la fontaine de Sinaï, toujours pure et douce, au milieu des sables brûlans, et sous l'abri du rocher poudreux et chauve.

Le départ ne fut donc pas remis au lendemain, la nuit étant le moment le plus favorable pour traverser le désert de

Pharan. Le jeune Réchabite voulut les suivre, afin que Jéthro ne revînt pas seul de la terre d'Israël. Montés sur leurs chameaux, ils laissèrent derrière eux Elath, puis Asiongaber, où les flottes d'Hiram et de Salomon mettaient à la voile pour aller en Ophir chercher l'or le plus pur, et pour guider jusqu'à Tarsis leurs poupes hardies. L'antique cité des Nabathéens, adorateurs d'Oboda, leur premier monarque, Arcé, les reçut dans ses murs. Ils traversèrent la terre d'Edom, et, du haut de ses monts, ils aperçurent à leur gauche Bozra la superbe, Bozra, fameuse par sa pourpre (1).

Après une marche pénible, impatiens, ils touchent enfin aux limites d'Ephraïm. Tout était préparé pour la fête des tabernacles. On ne voyait sur les chemins que des cabanes de pampres et de feuillages : les montagnes retentissaient du cantique des bergers. Mais Achitob n'éprouvait

(1) Isaïe.

point ce doux sentiment de l'homme qui revoit sa terre, qui la revoit dans un beau jour, et parée de toute sa fécondité. Je ne sais quel murmure s'élevait en son cœur. Il gardait le silence; il tremblait de parler; il tremblait aussi à chaque parole qui venait à frapper son oreille. Son œil humide était comme le nuage pesant qui, descendu trop près de la terre, et ne pouvant plus se soutenir, va laisser échapper, au premier souffle, des torrens de pluie.

Cependant, à mesure que les voyageurs approchaient de Ramathaïm, ils n'entendaient plus de cantiques dans les campagnes. Le silence s'étendait sur toute cette partie de la terre d'Israël, et semblait l'avoir choisie pour retraite.

Avant que l'on ne puisse découvrir la ville, la grande voie se rapproche des rochers élevés qui servent de base à la montagne d'Ephraïm. Là s'ouvre une grotte taillée par les fils (1) d'Enac, selon

(1) Les géana.



la tradition, et devenue la tombe héréditaire de la race d'Achitob. Comme il passait en ce lieu sans y songer, voilà qu'il vient à lever les yeux : la grande pierre qui fermait l'entrée de la caverne était abattue. — Les tombeaux de mes pères auraient-ils été violés ? dit Achitob. — Mais qu'une crainte bien plus cruelle avait glacé tout à coup son cœur ! Il descend de son chameau ; Néhustan et Jéthro descendent aussi. Le premier n'avait pas la force de parler : il était pâle comme le spectre évoqué du tombeau par les enchantemens du magicien.

Tous les trois montent à la grotte : rien n'était dérangé. Toutes les tombes étaient chacune en son lieu : la paix régnait du moins en ce séjour. Les vestiges récents des pas de plusieurs hommes qui avaient laissé sur la place de longues barres de fer, annonçaient que la grande pierre avait été renversée dans ce jour même.

O mes pères ! s'écria le père infortuné, que ma poussière déjà n'est-elle ajoutée à la vôtre ! — Il dit , et rien ne succède à ses paroles que les faibles sons de l'écho du rocher , et le silence ; le silence , trop éloquent réponse du tombeau.

Ils avancent d'un pas plus rapide. Le chameau qui portait Néhustan le suivait : car ce guerrier ne le conduisait plus. Le vieux Réchabite ne trouvait point de paroles pour fortifier leur âme, et le silence de l'homme des consolations accablait Achitob.

Lorsqu'ils entrèrent dans la ville , un cri de surprise et d'effroi s'élevait partout sur leur passage , à l'aspect du père et de l'époux d'Esther. En d'autres temps, le retour inespéré des forts d'Israël eût été le signal de la publique allégresse ; mais aujourd'hui nul ne peut leur parler , et la voix expire sur les lèvres de leurs meilleurs amis. Pour eux , ils n'osaient seulement se regarder ; aucune oreille n'eût pu distinguer leur souffle.

Il y avait un grand concours de peuple devant la maison de Néhustan, et l'on ne voyait que des vêtemens de couleurs sombres. Les femmes, dont les hommes d'Israël achètent les pleurs mercenaires à la mort de leurs parens, gémissaient autour de la porte; mais le gémissement des vierges d'Ephraïm et de leurs mères laissait à peine entendre la voix de ces femmes. Achitob et Néhustan pénétrèrent dans la maison, et leurs compagnons les suivent. C'est en vain que la mère de Néhustan veut l'arrêter; il entre; il entre dans la chambre nuptiale; il se précipite vers un lit de repos, sur lequel une femme gissait étendue. Un voile couvrait son visage: il ose le soulever: c'est Esther; mais pâle, immobile et glacée sous les mains de la mort. — Voilà donc où je t'ai réduite! lui dit-il. Voilà les dignes fruits de mon hyménée! Ma main cruelle et maudite n'a pu ravir le jour à ton père; mais c'était sur toi, pauvre infortunée, que je

devais accomplir mon parricide. Lorsqu'un vœu fatal t'enchainait au Dieu impitoyable, eh! ne devais-je pas savoir que mes funestes embrassemens étaient pour toi l'étreinte de la mort! Quoi, deux fois homicide, j'ai pu toucher ton cœur! Ton innocente main s'est unie à ma main sanglante! Bien plus, tu m'as aimé, moi qui me fais horrenr, qui suis l'opprobre d'Ephraïm, qui suis ton bourreau! Ah! que n'as-tu trouvé le courage de me fuir comme un lion furieux! Et pourquoi Jéhova, puisqu'il est affamé de victimes, n'a-t-il point plutôt pris ma vie, tant de fois exposée dans les combats! J'aurais péri sans que mon nom fût chargé de cette malédiction. Hélas! ses jours s'écoulaient dans l'innocence et dans la paix: je ne serais pas venu les troubler; elle vivrait, enfin! — Il parlait: la douleur ferme le passage à sa voix; il tombe sur ses genoux; il appuie son visage sur le lit funèbre, et son front est pressé de ses mains tremblantes. Il est

- sourd à la voix de sa mère , insensible à ses larmes.

Pour Achitob , ceux qui gardaient la jeune femme expirée n'avaient point voulu le laisser entrer dans ce lieu. Assis sur les degrés auprès de la porte , et le visage couvert de son manteau , les deux Réchabites le soutenaient. Il semblait que son âme se fût affranchie des liens si douloureux qui la retenaient encore au séjour de la vie. Le vieux Réchabite gardait le silence , et gémissait avec lui : car il avait aussi le cœur brisé. Que ceux qui veulent étouffer dans le sein des malheureux le cri de la douleur , aillent porter aux insensibles leurs arides consolations ; qu'ils leur parlent de la volonté de Jéhova , qu'ils la montrent inflexible , sacrée ; mais qu'ils laissent du moins aux affligés leurs larmes !

Comme Esther ne devait être portée que le soir en sa demeure dernière , le vieux Réchabite , voyant passer la veuve d'Asaph , lui demande enfin

comment a péri la jeune épouse. Elle lui dit : —

Hélas ! j'ai gardé peu de temps celle qui faisait la joie de ma vie et la gloire de ma maison : comme la félicité de la terre , elle n'a brillé qu'un jour. Mon fils, vous le savez , partit au milieu d'un songe furieux , en s'accusant du meurtre d'Achitob. Esther, enceinte depuis le mois de Nisan, resta sans mouvement et près d'expirer, soit que le Seigneur, inexorable , l'eût frappée de ses flèches invisibles , soit que cet aveu fatal eût glacé tout son sang. Toutes ses femmes entouraient sa couche, et moi je soutenais sa tête dans mes mains, attendant un regard de ses yeux, comme le captif attend la lumière.

Elle se ranime enfin , et dit : — O mon Dieu ! voilà que votre bras s'est appesanti sur moi ! Je le sens, je ne puis plus vivre ; mais si la prière de celle que vous avez réprouvée peut encore monter jusqu'à vous, sauvez le fruit que je porte en mon sein , et ne me rendez pas coupable d'un

double homicide ! J'ai seule attiré les fléaux tombés sur mon père et sur mon époux : que seule je reste chargée de tout le mal qui s'est commis, et de tout le poids de votre colère ! Car si la victime est mon père , le meurtrier est mon époux. Je confesse mon iniquité devant toutes ces femmes, témoins du reste de ma vie. Pour vous, ô ma mère ! si votre servante a trouvé grâce à vos yeux , si ma tendresse a paru douce à votre cœur, recueillez dans votre amour et dans votre pitié cet enfant que je vais laisser seul sur la terre. Puisse-t-il jouir d'un sort plus heureux que le sort de sa mère , et ne pas mourir comme elle d'une mort prématurée ! Quel que jour, peut-être, il pourra consoler son père , si le Seigneur m'exauce et le ramène : car je sais que ma perte lui sera bien amère. — A peine elle eut parlé que toute la maison retentit de nos cris. —

Dieu cruel , interrompit Néhustan , voilà qui ton bras punit, et c'est moi que tu laisses vivre ! —

Ma bonne mère, reprit l'infortunée, ne pleurez pas : « ceux que le Seigneur a couronnés de son amour et de sa miséricorde, (1) » peuvent regretter la vie ; mais moi !... — Elle est retombée sur sa couche. Les médecins ont épuisé leur science ; tous leurs enchantemens ont été sans effet. « Défaillante, sous l'épine de la douleur (2), » ma fille ne repoussait pas nos soins ; mais elle semblait les recevoir pour notre consolation, et non pour son salut. Le Seigneur a permis que du moins elle conservât au milieu de ses souffrances, et devant l'ange de la mort, son inaltérable douceur. Hélas ! nos yeux voyaient encore son visage tout brillant de jeunesse et de beauté, tandis qu'elle respirait à peine, et que le créateur allait « lui retirer son souffle (3). » Enfin, parmi tant de douleurs, elle a ressenti les

(1) Ps. 9.

(2) Ps. 32.

(3) Job. 54.



douleurs de l'enfantement , et c'est alors qu'elle a commencé de prier, car l'infortunée n'osait prier pour elle. A cette voix si touchante , que nous entendions pour la dernière fois, notre cœur se brisait en notre sein , et quelquefois nous ne pouvions étouffer nos cris. Tremblantes devant la rigueur du Très-Haut , nous nous efforcions de mêler nos prières à celles d'Esther.

Les faibles et les indigens s'étaient rassemblés sous les murs , pour recevoir sa bénédiction. — Ne sommes-nous pas ses enfans ? disaient-ils. Pourquoi le Seigneur veut-il nous arracher celle qui nous console ? il nous l'avait donnée dans sa bonté. Nous avons beaucoup péché sans doute , puisqu'il rappelle à lui son ange. Douce colombe , lis sans tache , rayon de la beauté divine , mère des affligés , le peuple d'Ephraïm te bénit : ah ! bénis aussi le peuple d'Ephraïm. Toute la ville , toute la tribu va pousser un cri vers le Dieu des Dieux , pour lui demander ton

salut. « (1) O Seigneur, fortifiez la main débile, affermissez les genoux défaillans ! » —

La voix de ces pauvres femmes parvenait ainsi jusqu'à nous. Au milieu de ce concert de bénédictions, un éclair des célestes joies brilla sur le pâle visage de la jeune épouse, à travers toutes les douleurs de la terre. — Oui, je vous bénis, s'écriait-elle. Hélas ! je suis indigne de vivre, mais demandez à Dieu qu'il sauve mon enfant. — Le peuple répondit par un grand cri : — Qu'il vive ! — et ce cri monta jusqu'à Jéhova : car la prière de ceux qui sont déshérités des biens de la terre, est très-puissante dans le ciel.

La sage-femme reçut donc un enfant, une petite fille qui brillait de la beauté même d'Esther ; mais à l'instant qu'elle parut, nous vîmes l'œil de sa mère s'éteindre sous la paupière de son front.

« Elle joignit ses pieds et mourut (1). »

(1) Isaïe 35.

(2) Genèse.

Mes lèvres ont reçu de ses lèvres glacées le dernier soufile de son cœur. Eh ! plutôt au ciel que mon âme eût suivi la sienne ! Grand Dieu ! la connaître si bien , se voir aimée d'elle , et lui survivre ! —

Cependant les premiers de la ville s'étant présentés pour porter le cercueil , on revêtit la jeune femme de la tunique blanche qu'elle portait aux jours de l'expiation solennelle ; on y ajouta le taled et quelques bijoux précieux : le lit funèbre fut couvert d'encens et d'autres aromates qui brûlaient lentement et parfumaient les maisons voisines. Les esclaves jetèrent toute l'eau qui se trouvait dans la maison : l'ange de la mort venait d'y laver son glaive sanglant.

Lorsque le cortège qui devait accompagner Esther en sa demeure suprême , se mit en marche , les jeunes filles et les jeunes épouses élevèrent la voix du cantique funèbre ; elles élevèrent leur voix dans les larmes , et ces accens plaintifs étaient entrecoupés de sanglots. On vit

fermer aussitôt les portes et les fenêtres des maisons, les habitans montèrent sur les plateformes de leurs demeures, et tous ensemble poussèrent au ciel de lamentables clameurs. Dans les intervalles du chant funèbre, un morne silence régnait dans la ville et dans les campagnes. La plupart de ceux qui suivaient le cercueil étaient vêtus d'un cilice; ils marchaient la tête couverte de cendre et de poussière, les flancs serrés d'une corde : on voyait de pauvres femmes s'arracher les cheveux, et d'autres affliger leur chair de cruelles blessures. — Heureuses, disaient-elles, si nous pouvions racheter sa vie au prix de tout notre sang! —

Achitob et Néhustan marchaient en silence, et les regards attachés à la terre; l'un coupable et l'autre innocent, mais tous les deux égaux dans la douleur : on les eût pris pour deux ombres que l'ordre du Tout-Puissant forçait de retourner dans leurs sépulcres. Les derniers rayons du soleil virent entrer ce qui restait de la

jeune mère dans la demeure de son éternité. Un rayon défaillant, qui vint à pénétrer jusqu'au fond de la grotte, éclairait les tombes étonnées. La terre frémit sous les pas de ceux qui portaient un nouveau sépulcre, et les poudreux ossements des ancêtres tremblèrent dans leurs cercueils. Une petite fontaine coulait à l'extrémité du souterrain, et les mânes se complaisaient à sa fraîcheur comme à son doux murmure. Sur la roche humide étaient gravés ces mots : Ici l'homme retourne en sa poussière.

Achitob ordonna de laisser une place vide entre la tombe de son père et celle de sa fille, et ce fut la seule parole qui sortit de ses lèvres; mais il regarda longtemps cette étroite place; il la regardait d'un œil avide, et comme un héritage auquel aspirait toute son âme.

Les princes de Ramatha placèrent sur la tombe une pierre sans ornement, avec ce peu de mots : — Ci-gît Esther, fille d'Achitob, épouse de Nehustan. Vertu

qui n'as recueilli que des douleurs, puisses-tu trouver du moins le repos sur la terre , et le bonheur dans le ciel ! — Lorsque la grande pierre eut été remise devant l'entrée de la caverne, le monde fut pour Achitob et pour son gendre une solitude plus profonde encore ; ils regardèrent autour d'eux avec effroi, comme le mourant que la caravane abandonne au milieu du désert.

En ce moment le chœur chantait : — Elle ne verra plus la douce lumière des cieux : son père et son époux vont retourner sans elle en leur demeure désolée ; leurs regards se détourneront de la couche nuptiale, et de la cithare appendue aux murailles , de la cithare couverte de poussière et muette désormais. Ils ne pourront voir ni le foyer ni les lambris , et leurs pieds souffriront à presser le sol que leur pauvre Esther ne foulera plus. Eh ! quel séjour pourrait leur plaire ! Eden leur offrirait en vain ses fontaines , ses ombrages et ses fleurs. Esther n'est

plus : Eden est la demeure du deuil et des larmes. Echo de ces montagnes, ne te lasse point de répéter la plainte d'Ephraïm; oiseaux du ciel, ne faites entendre en ce lieu que des cris de douleur! Que la troupe orpheline des indigens y vienne répandre ses pleurs; qu'ils viennent comblés de ses dons, « car sa bonté lui survit, et le pauvre qui l'a connue est comme la prairie arrosée par un ruisseau : alors même qu'il s'est épuisé, une herbe touffue marque la trace de son passage (1). »

Cependant le fils d'Asaph ne pouvait s'arracher de ces tristes lieux, et dans son délire il lui semblait qu'une étroite prison renfermât sa bien-aimée. Lorsqu'il eut été conduit en sa maison, il s'occupait sans relâche de tout ce qui pouvait plaire à son épouse, comme si elle l'eût pu voir. Il partagea ses soins entre Achitob et sa jeune fille, à laquelle il donna le nom

(1) Poète arabe.

d'Esther. Il instruisit surtout cet enfant à révéler la mémoire de sa mère, à consoler son vieux père. Nehustan ne pensa jamais à forner de nouveaux liens. Il vécut dans la douleur et dans le repentir, n'oubliant pas que si Jéhova lui laissait la vie, c'était pour lui donner le temps d'expier son crime. Pour tous ceux de cette famille le nom de la jeune Esther ne cessa point de rappeler le souvenir de sa mère; et ce nom fut toujours prononcé dans les larmes. Digne de le porter, elle s'éleva comme le rejeton d'un jeune palmier que la foudre vient de frapper, et la vengeance du Seigneur ne s'étendit point jusqu'à cette tête innocente.

FIN DES NOCES FUNÈBRES.



# NÉHÉMIE.



---

## NÉHÉMIE.

---

Au mois de kisleu, dans la dixième année du règne d'Artaxate, ce roi donnait dans Suze un grand festin; il y avait invité les princes de sa famille, ses généraux, ses ministres, les satrapes qui gouvernaient les cent vingt-sept provinces du royaume, de l'Inde à l'Ethiopie; enfin toute la force de Pharas et de Madaï. Selon sa coutume, bien différente de celle des rois de l'Orient, il avait voulu que son épouse parût à ce festin (1) pour mieux honorer les convives. Fatigué de la chaleur du jour et des adorations de tous ses courtisans qui n'osaient pas même le flatter, il s'était retiré dans le

(1) Plutarque.

fond de son palais. C'est là qu'au milieu des nuages du parfum royal (1), au murmure des fontaines, loin des rayons du jour, il attendait le sommeil sur un lit d'or et d'ivoire ; mais le sommeil est, comme la paix, un don du Seigneur, que souvent il refuse à la demeure des grands, et que le pauvre berger trouve dans sa cabane.

Cependant que le roi fermait les yeux et ne pouvait dormir, il régnait autour du palais un silence si profond, que le prince put entendre trois jeunes chefs de sa garde qui parlaient bas, mais avec beaucoup d'action et de vivacité ; la parole de chacun était comme brisée par la parole de son frère. Le roi prête une oreille attentive ; il écoute en vain un discours trop confus : dès que l'un des jeunes hommes élevait la voix, les autres l'avertissaient par un signe, et le roi n'entendait plus qu'un faible murmure. Les

(1) Le moum.

mots qui frappèrent le plus son oreille furent le vin d'abord, et puis le roi. — **Pent-être** conspirent-ils contre mes jours, dit Artaxate; il serait facile en effet d'empoisonner le vin que je bois.... — Un entretien duquel on saisit à peine quelques paroles éveille aisément les soupçons; et les soupçons d'un prince!... — Que dites-vous du roi? s'écrie le monarque ouvrant les portes avec force. — Et les trois jeunes hommes furent saisis de frayeur comme trois faons de gazelles, en voyant sortir d'un bois touffu l'once que le chasseur envoie à leur poursuite. Cependant Néhémie, fils d'Hakalie, hébreu, Néhémie, plus hardi que ses compagnons, dit au prince : — Grand roi, que Dieu prolonge vos heureux jours! Le souffle de votre colère est comme le souffle mortel du samiel et du simoum qui renversent toutes les créatures, et elles ne se relèvent plus; mais j'atteste le Dieu vivant que nous ne vous avons point offensé : l'un de mes deux compagnons, comme

moi chef de cent hommes , a dit : Qu'y a-t-il de plus fort sous le ciel ? l'autre a répondu que c'était le vin ; le premier soutient que c'est le roi , et votre serviteur n'a point encore parlé. —

Lorsqu'une étincelle vient à passer au-dessus d'un monceau de paille , toute la famille du laboureur frémit ; mais si elle va tomber dans une piscine , nul ne se souvient plus seulement qu'une étincelle ait volé dans les airs. Ainsi passa la colère du prince : il ne songea plus qu'à son ennui. Il avait distingué ces trois jeunes chefs comme les plus attachés à sa personne. — Hé bien ! leur dit-il , appelez mon lieutenant et les sept ministres qui sont comme les yeux de mon esprit ; appelez aussi les mages et les satrapes que vous trouverez : moi je vais chercher la reine , et je récompenserai dans ma justice celui de vous qui aura le mieux parlé. —

La volonté du roi s'accomplit toujours en peu d'instans : les actes de ses ministres

suivent son regard , comme la foudre suit l'éclair ; ils savent combien l'on plaît aux princes en montrant la soumission la plus profonde dans les choses mêmes les plus frivoles. Non moins flattés de se voir appelés à partager les plaisirs du roi que de prendre place à son conseil , ils se rendent aussitôt. Apémen , son épouse , se plaça sur un trône auprès de lui. Apémen était une esclave amenée de Javan (1). Présentée au prince avec plusieurs autres jeunes filles qui s'efforçaient à l'envi de l'attirer, elle seule osa le repousser avec fierté. Tant de pudeur, unie à tant de beauté, avait décidé le monarque à lui offrir le diadème.

Chacun , dans cette assemblée , composant son visage sur celui d'Artaxate , semblait aussi vouloir penser comme son cœur. Lui , qui était doux et familier avec ses gens , leur dit : — Trop souvent nous avons à prononcer sur des choses

(1) L'Ionie , et généralement la Grèce.

graves ou fâcheuses; en ce jour de fête, il faut juger un différent qui nous réjouisse, s'il se peut. Ces trois jeunes hommes, diserts entre tous leurs compagnons, se disputaient pour savoir ce qu'il y avait de plus fort sous le ciel. Qu'ils parlent devant nous: le vainqueur éprouvera ma libéralité. Celui qui plaide pour le vin va commencer. — Et regardant un de ses officiers: — Apporte à ce jeune chef une urne de vin des campagnes de Cyrus (1), avec une large coupe de cristal. — Aussitôt Datames de Pasargades, invoquant Mithra, qui mûrit le raisin, profère ces paroles:

—Autant la lumière du soleil l'emporte sur la faible lumière des astres de la nuit, autant un vin généreux l'emporte sur tout ce qui peut étancher la soif des fils de la terre.... Vous avez vu le faible trembler aux sons de la trompette: eh bien,

(1) Très-cônnu depuis sous le nom de vin de Schiraz. Au temps des kalifes, cette ville fut bâtie sur les ruines de Cyropolis, dans un site charmant.



le shekar à peine a-t-il abreuvé ses lèvres pâlissantes, qu'il se précipite au milieu des ennemis : il est déjà couvert de leur sang lorsqu'il appelle ses compagnons.

Si le vin ranime le faible, il sait triompher du fort qui le défie. Le plus généreux chancelle : et les tentes, et les bataillons, et les étendards, tout semble tourner autour de lui. Il sent comme une tempête qui s'élève en son sein. Tantôt le ciel pâlit à ses regards, et tantôt ses yeux, couverts d'un voile sanglant, voient autant de soleils que le ciel peut contenir d'étoiles. La menace est dans sa bouche ; il a levé son bras armé du fer : mais le fer échappe à ses doigts palpitans. Lui-même, domté par une force invincible, tombe comme le haut térébinthe poussé par un vent furieux. Le shekar l'a vaincu. S'il est étendu gissant, ne vaut-il pas mieux que ce soit dans l'ivresse que dans la mort ? Versez, mes amis, versez ! Que le vin, maître de mes sens, m'anime à chanter sa puissance !

Ne fait-il pas rentrer dans le même néant la pensée du monarque et de l'orphelin, de l'esclave et du maître ? Bannissant le souvenir des dettes importunes et de la sombre tristesse, ne plonge-t-il pas tous les cœurs dans la sécurité, dans une douce joie ? Il fait oublier l'autorité des princes, l'autorité du roi lui-même, ou plutôt il est le seul prince, le seul roi. Dispensateur de toutes les richesses, l'homme abreuvé de shekar ne parle plus que par sicles et par sommes d'or. Versez, mes amis, versez ! —

Et lorsqu'il eut dit ces choses, il se tut. Et Pharnabaze, Elamite, s'inclina vers le roi comme pour lui demander la permission de rompre le silence. Elle lui fut accordée par un signe gracieux ; et voilà ce qu'il dit à l'assemblée :

— Les guérets ne se couvrent de moissons dorées, et les vergers de fruits vermeils ; les collines vêtues de pampres n'épanchent les flots d'un vin exquis, que pour envoyer leurs tributs aux pieds du

roi des rois. Son trésor est la richesse même. Qui saurait atteindre les bornes de son empire, aurait trouvé les limites du monde. Qui comptera ses sujets, pourra nombrer la milice des cieux. S'il leur dit : tuez ! ils tuent : pardonnez ! ils pardonnent : bâtissez ! ils bâtissent : détruisez ! ils détruisent. S'il s'apaise, qui poursuivra ? et s'il voile sa face, qui pourra le fléchir ? Voilà les forts dont le cœur est ravi d'orgueil : hé bien, il les écrase sans qu'il en reste de vestiges ; il en met d'autres à leur place, pour laisser venir jusqu'à lui la clameur du faible, pour écouter le cri des pauvres. Mais jusqu'à l'instant où l'on voit éclater sa puissance, le doigt du secret est sur sa demeure. Les cieux sont bien hauts, la terre n'est pas moins profonde ; mais qui sondera le cœur des rois ? —

Comme chacun applaudissait à ce discours, le troisième chef, Néhémie, fils d'Hakalie, Hébreu, se lève à son tour : une modeste rougeur colore son noble

front , et ses regards demeurent attachés à la terre. — O Pharnabaze ! dit-il à son compagnon , tu viens de nous montrer la force du roi , et la persuasion , plus douce qu'un fleuve de miel , a découlé de tes lèvres. La puissance des femmes sera donc au-dessus de tout , si elle l'emporte sur la puissance du roi. — A ces mots , qui semblaient trop hardis , on eût vu tous les yeux s'ouvrir d'étonnement. — Poursuis ! dit Artaxate avec une voix pleine de bonté. — En ce jour même , n'avez-vous pas vu la reine , assise à côté du monarque de tous les empires , ôter la thiare de ce front auguste , l'essayer sur sa tête , puis frapper doucement de sa main les joues du maître de l'univers (1). Le roi , cependant , ne pouvait détourner les yeux d'un objet si charmant. S'il voyait un rayon de joie briller dans les traits de la reine , son visage s'épanouissait aussi ; et lorsqu'un léger nuage venait obscurcir le

(1) III<sup>e</sup> liv. d'Esdras , chap. iv , v , 30.

front de sa royale épouse , il redoublait de tendresse pour rentrer en grâce auprès d'elle. Grand prince , et vous , seigneurs qui m'écoutez , quelle force est au-dessus d'un tel empire ? — Et comme chacun semblait l'approuver : — Il en est une cependant ; et sans parler ici du Très-Haut , de Jéhova , dont la main fait incliner la volonté des rois et des filles de la femme , comme un faible roseau , nulle force n'est égale à la force de la vérité. Vérité sainte , clarté des cieux , oui , dès que tu parais , tu règnes. Les plus épaisses ténèbres s'enfuient devant ton aurore. Le cristal est moins pur , et le soleil moins radieux. Souvent l'homme t'ignore : il ne te résiste jamais. Le méchant , quelquefois , s'efforce de t'ensevelir en d'épaisses ténèbres ; mais ta lumière les pénètre , comme un rayon de l'astre du jour traverse la poussière de l'éther. Le pain du mensonge est doux à l'homme ; mais ensuite sa bouche est emplie de gravier : tandis que les fruits

de la vérité renferment , sous une écorce amère , la source des plus ineffables délices. Heureux qui peut vivre pour toi ! Heureux même qui te sacrifie ses jours ! Rois , princes , et vous tous qui recevez en tribut les trésors de la terre et des eaux , méprisez l'or d'Ophir , ne conservez pas avec tant de soin les anciennes richesses , ne croyez plus rehausser l'éclat de votre majesté par les émeraudes et les perles , oubliez votre thiare et votre pourpre , cherchez la vérité qui vous fuit. Tout périt , et la vérité ne périt pas : tout change ; elle reste la même. Jéhova , notre Dieu , devant qui les dieux de la terre ne sont que des fantômes impuissans , Jéhova respecte la vérité. —

Ainsi parla Néhémie. Les ministres et les satrapes , étonnés , gardaient le silence. Le nom seul de la vérité semblait étranger à leurs oreilles. Ils l'abhorraient comme l'oiseau de la nuit abhorre la lumière. Ils cherchaient ce qui leur était le plus convenable de dire , lorsque le roi ,

qui conservait encore un cœur d'homme, étendit vers le jeune Hébreu son sceptre d'or, en disant : — Néhémie l'emporte sur ses compagnons : il a parlé comme la sagesse. Mon fils, ton langage me plaît : celui qui aime la vérité ne s'écarte point du sentier de la justice, et le roi fera bien de le garder près de lui. — Puis, se tournant vers la reine : — Ma sœur, que vous semble du discours de ces trois jeunes hommes ? Prononcez. Je jure par le Dieu suprême, par Zarouam, que votre jugement s'accomplira de préférence au mien. —

Apémen, élevée parmi les fils de Javan, qui ne savent ni servir sous des princes, ni les flatter, se plut à la fierté de Néhémie. — Les amis de la vérité seront toujours les miens, répondit-elle. — Le roi dit aux sept ministres : — Il faut que vous approuviez l'avis de la reine. — Et ils l'approuvèrent. — Mon fils, ajouta le roi, s'adressant à Néhémie, tu seras mon échançon. — Et puis, appelant les

autres ; car il savait le nom de tous ceux qui l'approchaient , bien qu'ils fussent en grand nombre. — Datame gardera la coupe de cristal placée devant lui ; et toi, qui vantes la magnificence des rois, Pharnabaze, reçois, avec le manteau de Serinde , dont je suis revêtu , la permission de t'en revêtir aussi (1).

Tandis que les grands regardaient d'un œil jaloux ces trois jeunes hommes , Artaxate se rendit dans un bois dont les arbres avaient été plantés par la main des rois. On y servit un festin auquel tout le peuple de Suze avait été appelé , depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

Le roi voulut que , dès ce jour, sa coupe et celle d'Apémen fussent présentées par Néhémie. Dans le tumulte de cette fête , la reine tourna ses regards sur le nouvel échanson , et il fut agréable à ses yeux. Elle aimait le roi , mais comme un maître , et comme un maître dont elle parta-

(1) Plutarque.



geait le cœur avec trois cents femmes qui habitaient un vaste palais près de la royale demeure. Cette servitude, toute superbe qu'elle était, ne pouvait plaire à la fille de Javan, née chez des peuples qui semblent sucer avec le lait maternel le goût de la liberté. Mais, au défaut de l'amour, sa vertu l'avait maintenue dans le sentier du devoir. D'ailleurs, elle ne voyait que des eunuques et des courtisans, attentifs seulement à baiser la poussière de ses pieds. La fierté du jeune Hébreu n'avait pu manquer de lui plaire, et lui fit remarquer sa beauté. L'usage était que l'échanson goûtât le vin qu'il présentait au roi et à la reine, ainsi qu'à la mère et aux deux frères du prince, que, seul entre les rois de Perse, Artaxate faisait aussi manger à sa table. Lorsque Néhémie offrait la coupe à l'épouse du monarque, elle portait cette coupe à ses lèvres en la même place que venaient d'effleurer les lèvres de l'échanson, et tournait quelquefois vers lui des regards

furtifs. Elle épuisait le breuvage, et ne savourait que l'amour : ce qu'elle était bien loin de reconnaître.

Cependant elle emporta le souvenir de Néhémie dans son palais solitaire : car il lui fallait toujours attendre que le roi la fît appeler. Seulement il avait voulu qu'elle eût la liberté de se promener dans un char découvert, moins pour récréer ses yeux, que pour donner au peuple une marque de confiance ou de familiarité (1). C'est pourquoi le peuple l'aima, tant pour le plaisir de contempler sa beauté, que par reconnaissance des bienfaits qu'elle se plaisait à répandre. Souvent des troupes de jeunes vierges et d'enfans jetaient des fleurs au-devant de ses pas, tandis que des femmes de Lud (2) ou de Javan la suivaient avec des harpes et des cithares, et célébraient sa beauté dans leurs chants. Elle reconnaissait un grand

(1) Plutarque.

(2) Lydie.

nombre de celles qui se trouvaient à sa rencontre : et cela lui était d'autant plus facile , que le prince avait permis qu'elle reçût la visite des épouses et des filles de ses officiers. Du haut de son char éclatant , et parmi les adorations de son peuple , elle songeait encore à Néhémie ; elle espérait le rencontrer ; et pourtant , ô prestige d'un cœur enivré ! elle croyait ne ressentir pour lui que la bienveillance d'un maître pour un serviteur fidèle.

Pour Néhémie , jusqu'à ce jour , les maux d'Israël avaient rempli sa pensée. Son âme soupirait pour Sion , que son œil ne connaissait point encore : mais les regards de la reine , et quelques paroles flatteuses , avaient porté dans son cœur un trouble inconnu. Soit qu'à la suite du monarque il poursuivît les bêtes de la forêt , soit qu'il parcourût les campagnes sans autre motif qu'une secrète inquiétude , un jour nouveau brillait à ses yeux sur la face riante de la terre. Cette douce lumière était l'aurore de son amour.

Ainsi, lorsque le mage, ministre de l'erreur, a veillé dans l'enceinte où le feu sacré brûle, sous le pavillon des cieux, lorsque l'étoile du matin disparaît, languissante, comme l'astre de la pluie, le soleil, encore absent, a déjà frappé de ses rayons la tête du jeune palmier.

Un jour, non loin de la haute muraille qui renferme les jardins, Néhémie était assis sur le bord d'un faible bras du Choaspes, qui, près de là, s'échappe d'une voûte sombre, après avoir arrosé le verger. Le jeune Hébreu laissait errer ses regards sur les beaux arbres dont le faite s'élevait au-dessus des murailles. Ces jardins lui semblaient un séjour de délices : ravi comme en un songe, il se croyait transporté dans Eden, et son œil y découvrait, sur l'herbe semée de fleurs, une femme, ou plutôt un ange descendu des cieux. Il se représentait le moment où le premier mortel, jusqu'alors isolé sur la terre, apercevait avec étonnement cette compagne, digne présent du Très Haut.

Il tressaillait comme lui , lorsque le chant d'un oiseau qui voltigeait sur sa tête l'éveilla doucement : car ses paupières s'étaient fermées. En ouvrant les yeux, il vit sur la face tranquille de l'onde, une feuille d'écorce de platane qui flottait à ses pieds. Quelques signes étaient gravés sur cette écorce : il la relève, et croit reconnaître les lettres dont se servent les fils de Javan. Comme il méditait sur cela dans son cœur, une autre feuille d'écorce, suivant le cours de l'eau, descendait aussi. Il s'empresse de la saisir, et voit un seul mot écrit avec les mêmes caractères ; il brûle de connaître ce que le sort vient d'offrir à ses yeux. Mosollam avait habité comme étranger parmi les fils de Javan ; Mosollam était son ami. Sans balancer, il marche vers sa demeure.

On était au soir du jour : le captif, assis au milieu de sa famille sur la plate-forme qui couvrait sa maison, chantait un cantique, tandis que le premier né

de ses fils soutenait sa voix avec une cithare. Dès qu'ils se trouvent seuls, Mosollam répond à Néhémie : — Sur le plus grand morceau d'écorce, je lis cette sentence de Zoropastre : *Que l'ami de la vérité soit ton ami !* L'autre morceau ne porte que ton nom, et du même poinçon qui l'a gravé, on a vainement essayé de l'effacer. — Il était évident que ces mots étaient tracés par quelque femme du palais. Comme il n'y en avait guère qui fussent nées dans le pays de Javan, et que parmi elles, la reine seule avait entendu les discours des trois jeunes hommes, tout semblait prouver qu'elle-même avait écrit ces choses sur la tige d'un platane. Cependant Mosollam n'osait le dire, et Néhémie n'osait le penser.

— O mon fils, lui dit le vieil Hébreu, peut-être le Seigneur a-t-il épuisé contre nous les flèches de son carquois, et peut-être nous regarde-t-il enfin dans sa miséricorde... Ah ! s'il t'avait choisi

pour délivrer son peuple ! Tu es digne d'un tel honneur. Ménage habilement la faveur des maîtres du monde. Quand il en sera temps, tu te souviendras de tes frères opprimés dans Jérusalem, opprimés dans la terre d'Elam et d'Assur, passés au van de l'étranger, et fugitifs comme le passereau qui a vu détruire son nid. — Plaise à Dieu que la vérité soit dans ta bouche ! dit Néhémie : ce Dieu m'est témoin que je préférerais au palais des rois l'abri d'un mur en ruines dans notre chère Sion.

Néhémie s'efforça donc de plaire à ses maîtres, non comme un vil flatteur qui veut paraître utile ; mais comme un serviteur qui veut l'être en effet. Son zèle eut lieu de se montrer auprès d'un roi tout entouré d'ennemis ou d'amis perfides : car le royaume ayant souvent changé de maîtres, toutes les ambitions étaient éveillées. Un prince n'était pas sitôt assis sur le trône, qu'un autre brûlait d'y monter. Ainsi le jeune Co-

resch(1) venait de périr en essayant d'arracher le sceptre à son frère Artaxate. Ainsi Daréavès (2), le second fils du roi , voyant le premier né (3) de son père désigné pour son héritier , n'aspirait qu'à s'emparer, par la force ou par la ruse , d'une couronne réservée à son frère. Il était servi dans ce coupable dessein par Tiribaze , jadis le plus cher des favoris du monarque , mais alors son plus mortel ennemi. Ce Tiribaze avait un esclave juif , qui , le soir , s'étant caché sur le passage de Néhémie , lui cria : — Veille sur la coupe de ton maître ! — Et s'enfuit aussitôt , sans avoir été reconnu.

Le jeune Hébreu demeura dans une grande inquiétude. Il voyait un péril imminent menacer tout ce qu'il avait de plus cher , les jours de son roi dont il attendait le salut de ses frères , et les jours

(1) Cyrus , soutenu par Xénophon.

(2) Darius.

(3) Ochus.



de la reine , ces jours de qui dépendait sa destinée entière. Lui seul avait la clef du réduit où les coupes et les vases étaient enfermés. Des gardes veillaient auprès de ce réduit : il y vole, il leur prescrit la plus exacte vigilance. De là, se rendant aux celliers royaux, il examine s'ils sont bien fermés, et puis il heurte à la porte du sommelier, qui dormait déjà. — Lève-toi, lui dit-il, un grand crime se prépare, et toi seul peux le prévenir. — Comme il insistait : — Laisse-moi, lui répond le sommelier, qui était son égal dans le palais ; tout ce que je vois, c'est qu'en goûtant le vin du roi, tu étanches ta soif sans mesure ; car la fumée de celui que tu verses ne suffirait pas pour troubler ainsi ton cerveau. Que ne laissait-on à Jérusalem tous ces Juifs qui, pendant le jour, nous étourdissent de leurs plaintes, et viennent encore nous effrayer durant la nuit ! —

Néhémie, voyant l'indifférence de cet

ingrat serviteur, demeura jusqu'au jour près des celliers, ou dans la salle des festins. Quelquefois, il se demandait s'il n'était pas de son devoir de découvrir au roi ce qui lui était arrivé. La prudence l'exigeait peut-être; mais comme il ne doutait pas que les soupçons du prince ne tombassent sur ses propres fils, sur le reste de sa famille, sur les deux satrapes et les ministres, il frémissait à la seule pensée de voir tant d'hommes innocens jetés dans les prisons et livrés aux tourmens, tandis que peut-être le coupable, libre et paisible, se rirait d'une vaine rigueur. Le péril n'étant point pressant, il attendait le conseil de son cœur, ou plutôt l'inspiration de celui qui veille sur les rois et sur les petits de la colombe.

Lorsqu'il vit paraître le jour, il voulut entrer dans les celliers et boire du même vin qu'il faisait apporter pour la table du roi. Il se rendit ensuite le plus près qu'il put de la chambre où le prince avait

déjà reçu ses ministres. La première pensée de Néhémie avait été de se dévouer au salut de son maître ; mais il songea bientôt que ce vin pouvant receler un poison tardif, il valait mieux recourir à des amis fidèles pour en avoir d'autre , et qu'enfin , si le roi venait à s'apercevoir de quelque chose, il faudrait lui déconvrir la vérité.

Comme il se levait pour accomplir ce dessein, voilà que d'horribles douleurs déchirent ses entrailles. Il ne balance plus, et s'adressant aux chefs de la garde immortelle, préposés à la troisième entrée du palais, il demande à parler au prince. Mais un de ces chefs qui s'appelait Ariobarzanes, et qui était du complot, lui dit, avec dureté, qu'il ne pouvait voir le monarque à cette heure. Néhémie insistait, en lui demandant s'il ne le reconnaissait pas pour l'échanson du roi... — Et pour un Juif, répliqua l'officier; mais ne fussé-je, moi, qu'un simple soldat, j'ai mes ordres, et je les

suis. — En achevant ces mots, il lui présenta la pointe de son épée. Le jeune Hébreu tire la sienne à l'instant, écarte, renverse l'officier, et pénètre dans la chambre du roi. Le monarque saisissait un cimenterre appendu près du trône; mais Néhémie jetant son épée devant lui, se prosterne et s'écrie : — O grand roi, que le Dieu vivant réduise tous vos ennemis à vous servir de marche-pied ! Pardonnez ma témérité ! je crains la colère de votre face comme l'aspect de l'ange de la mort; mais voyant vos jours en péril, rien n'a pu m'arrêter. —

Artaxate, qui entendait parler du péril de ses jours, et qui était encore troublé par la violence d'une telle action, hésitait : alors Néhémie, saisi par deux chefs qui l'avaient suivi, et tenaient le fer levé sur sa tête, dit au roi : — Mon seigneur, daignez m'écouter sans témoins ! appuyez sur mon sein la pointe de votre glaive, et si vous me jugez coupable quand j'aurai parlé, faites

couler tout mon sang, qui vous appartient.

Sortez ! dit le monarque à ses gardes et à ses ministres : — Il laisse loin de lui son épée, et s'asseyant sur le trône avec tranquillité, il arrête ses regards sur Néhémie : — Lève-toi, lui dit-il, et parle ! — Alors le jeune Hébreu raconte au roi tout ce qui s'était passé, sans rien retrancher, ni rien ajouter. Mais il n'eut que le temps d'achever, et tomba défaillant sur sa face. Artaxate fit appeler le prince des médecins : — Ce jeune Hébreu, que j'aime, est près de succomber : il a pris un breuvage empoisonné. Qu'on l'emporte dans l'intérieur du palais, et qu'il reçoive les mêmes soins que si c'était moi-même ! Je veux qu'il vive : je donnerai de mon trésor royal, mille dariques au médecin qui l'aura sauvé. — Le médecin, qui s'appelait Ktésias, était un fils de Javan, dont Artaxate souffrait l'extrême arrogance, en faveur de son habileté sans égale. — Voilà

les rois ! dit l'étranger : ils prétendent tout commander , et tout payer. —

Le monarque , cependant , restait dans une grande perplexité. L'annonce de ce péril menaçant était pour lui comme l'éclair suivi d'une nuit profonde : car l'éclair ne montre pas au voyageur éperdu la place où va tomber la foudre. Son discernement naturel l'aida pourtant ; parmi cette absence de tout indice. Il pensa que l'officier commis à la garde de la porte , voyant un homme aussi élevé que Néhémie , insister de la sorte pour lui parler , aurait dû , tout au moins , l'avertir. Il l'appelle , il l'interroge. Cet officier avait bien vu d'abord que Néhémie était instruit de quelque chose ; mais entendant le roi lui parler d'une voix terrible , il crut que l'échanson avait tout découvert. Il se trouble , se contredit , s'égare tout-à-fait , et finit par nommer Tiribaze. Tiribaze à l'instant se voit arrêté par l'ordre du prince , et conduit devant les juges royaux ; mais

il voit aussi qu'à l'exception d'Ariobarzanes, un des chefs de la garde, il est arrêté seul. En effet, cet ancien favori, versé dans les complots, ~~en~~ exposant sa vie, avait ménagé sa vengeance. Aucun des conjurés ne connaissait que lui. Aussi montrait-il un calme effrayant. Pour mériter plus de croyance, il attendit les tourmens, et dès-lors il accusa les plus fidèles serviteurs du monarque, y mêlant seulement ceux de ses amis qui n'avaient point de part à l'entreprise. Lorsque les juges virent que les bourreaux ne pouvaient plus rien arracher de lui, ils prononcèrent la sentence, qui fut exécutée à l'instant. Pendant le jugement de Tiribaze, on avait dressé, devant la porte de son palais, une potence haute de cinquante coudées. Comme c'était un homme puissant, et qu'il semblait avoir beaucoup de partisans, il ne fallait pas leur laisser le temps de rien entreprendre en sa faveur.

Cependant Artaxate avait renouvelé

sa garde, et l'avait renforcée des troupes les plus fidèles. Tandis que sa vengeance s'accomplissait avec cette effrayante et nécessaire promptitude, il ne dédaigna point des'informer de Néhémie. Il avait même prié la reine de demeurer un instant auprès d'un si généreux serviteur. Apémen venait d'apprendre ce qui se passait dans le palais. Elle pleurait; et comme elle savait que le complot était découvert, et Tiribaze saisi, ce n'était pas la crainte qui faisait couler ses larmes. Elle suivit avec empressement l'ordre du roi. Néhémie était étendu sur un des lits qui servaient aux festins; le médecin, assis à ses côtés, avait une main placée sur son front. — Il respire, du moins! s'écria la reine. — Dès ce soir il sera prêt encore à vous sacrifier sa vie, répond Ktésias; mais il a besoin, pendant quelques heures, du plus profond repos et de quelques secours. — Apémen, aussitôt, s'empessa de faire connaître l'ordre qui l'avait amenée. Le fils



d'Hakalie était sans danger. Les conjurés, en se fiant à la force de leurs poisons, n'avaient pas su, sans doute, par quels puissans remèdes le médecin de Javan pouvait les combattre.

Immobile et pâle, le jeune Israélite rappelait aux yeux de la reine, le marbre, image d'un dieu, sortant de l'atelier du sculpteur, pour aller dans son temple recevoir l'hommage des mortels. En cet état, elle aurait encore admiré sa beauté, si elle avait pu voir autre chose que le péril de cette tête chérie, ce péril dans lequel Néhémie s'était jeté pour sauver les jours de ses maîtres.—Fils de l'étranger, lui dit-elle en rougissant, c'était pour nous que vous braviez la mort. Puissent les justes dieux vous récompenser ! — Eh ! ne reçois-je pas ma récompense ? dit-il d'une voix faible, mais animée. — Le médecin, qui tenait toujours sa main appuyée sur le front de Néhémie, le regarda d'un air surpris ; puis jetant sur la reine un coup d'œil

furtif, il sourit. — J'ai satisfait aux ordres du roi, dit Apémen en se retirant. — Un moment après, elle envoya, par une de ses femmes, un petit vase de cristal qui renfermait le baume de Juda, plus précieux mille fois que les trésors des princes. Elle lui fit dire de le garder pour l'amour d'elle, et d'en prendre quelques gouttes, qui rappelleraient bientôt sa force abattue. Néhémie, en effet, se sentit soulagé. — O machère Sion, s'écria-t-il, c'est encore toi qui, sur la terre de l'étranger, soutiens mon cœur défaillant ! — Mon fils, il est bien d'aimer sa patrie, lui dit le médecin ; mais la pitié de la reine est un baume très-salutaire aussi. —

L'échanson demeura pendant tout le jour sur cette couche, et le soir même, il voulut présenter la coupe aux mains du roi : car le prince donnait un grand festin. Certes, il n'était pas sans inquiétude ; mais il pensait que le peuple serait d'autant plus tranquille en voyant l'allé-

gresse régner dans le palais. Les princes donnent souvent ainsi des fêtes, qui ne les réjouissent guère, et seulement parce que la face de la sécurité conjure le péril.

Apémen n'était pas rassurée non plus sur les jours de Néhémie. Lorsqu'il lui versa le vin des campagnes de Coresch, ainsi que de coutume, ce breuvage fut pour elle comme la pluie bienfaisante pour une terre altérée. Tandis que l'amour occupait toute sa pensée, Artaxaté et Daréavès, son second fils, s'efforçaient de montrer un visage serein. Mais lorsqu'ils semblaient se livrer au plaisir des festins, ils s'observaient l'un l'autre. L'amitié qui avait régné entre Tiribaze et Daréavès, n'était point ignorée du monarque, et lui devait être suspecte. D'autant plus, qu'il avait démêlé l'artifice du premier, accusant seulement des hommes étrangers au complot. Il voyait bien que ce courtisan n'avait pu former seul une si grande entreprise ; mais nul

indice encore n'accusait Daréavès, qui même applaudissait plus que tout autre au supplice du coupable. Jusqu'à cet instant, le jeune prince avait tremblé : pour lors, le nom des accusés le rassurait.

Comme il songeait, pendant la nuit ; aux signes qui avaient pu révéler à Néhémie les périls du monarque, il se souvint de l'esclave juif, et craignant de part quelque nouvelle trahison, il résolut de lui ôter la vie. Dès le matin, il le manda dans son palais, sur le prétexte de lui remettre un don de Tiribaze ; mais cet homme ayant été forcé de suivre au tribunal son maître, qui, plus d'une fois, lui avait lancé des regards menaçans, ne put croire au moindre bienfait de sa part. Il affecta de montrer beaucoup de reconnaissance pour le jeune prince ; mais au lieu de lui obéir, il monta sur un des chevaux de Tiribaze, et sortant par la porte Ulaï, qui est la moins fréquentée, il s'enfuit. Daréavès ne put envoyer

assez tôt sur ses traces, et ses émissaires, montés sur des coursiers de Nisée, revinrent après avoir fait quelques parages sans rencontrer l'esclave.

Après cela, la puissance de Néhémie s'accrut beaucoup; et le péril avec elle. — Ta fidélité courageuse arme contre toi mille ennemis, lui dit le roi : je veux te donner une garde. — Seigneur, il me suffit de porter une épée. — Je vais donc te donner la mienne. — Et il la lui donna.

Cette épée d'Yemen n'était pas seulement le don le plus noble, mais encore le plus magnifique et le plus rare. Deux années auparavant, Artaxate ayant eu quelque différent avec les deux rois des Cadusiens, ces princes lui envoyèrent par leurs ambassadeurs, un présent de douze épées, sans autre message. Artaxate comprit bien que c'était lui déclarer la guerre, et dit aux envoyés : — Vos épées me sont si peu nécessaires, que je vais les couper toutes avec la mienne. — Et il en fut ainsi.

Néhémie l'avait suivi dans cette guerre, bien que pour lors il fût à peine sorti de l'enfance. Mais un ami si fidèle était plus que jamais utile au roi. Pendant la troisième nuit qui suivit le supplice de Tiribaze, Néhémie, loin de se livrer au sommeil, avait parcouru les alentours du palais. Il revenait plein de sollicitude, lorsqu'il aperçut un homme caché derrière une colonne, auprès de sa demeure. Il tirait son épée : — Arrêtez, mon seigneur, lui dit l'inconnu, et moi aussi, je suis fils de Juda. — La langue de Juda fut agréable à l'oreille de Néhémie, comme les sons de la flûte du berger, pour la caravane qui vient de traverser le désert, lorsque les chameaux respirant déjà la fraîcheur de l'eau, se précipitent vers une île de verdure couronnée de palmiers.

Le fils d'Hakalie, abaissant jusqu'en terre la pointe de son épée : — Que faites-vous en ce lieu ? dit-il au fils des ténèbres. — Reconnaissez la voix de celui

qui avertit.... Sachez qu'il était résolu entre Daréavès et Tiribaze , que si le poison ne les délivrait pas de leur maître, son fils, oui son fils, entrerait chez lui pendant la nuit , et guiderait les assassins. — Grand Dieu ! s'écrie le jeune Hébreu , mets un frein dans la bouche de ce taureau furieux , ou plutôt arme ta droite redoutable, et frappe ! — J'ignore le jour et l'heure : mais sans doute ils se hâteront... Et moi , qui les trahis , que vais-je devenir ? — Entre , ô mon frère ! que ma demeure soit ton asile. — Et disant ces mots , il offrit à l'esclave tout l'or qu'il possédait. — Gardez , gardez votre or : suis-je un délateur , moi ? Vous êtes l'espoir de vos frères , et ce sont eux que je sers , en conservant les jours d'un roi qui vous aime. O fille de Sion , que mes yeux contemplant une fois tes collines sacrées ; je serai trop récompensé ! — Néhémie le serra dans ses bras , et tous les deux pleurèrent , en songeant à la pauvre Sion , triomphante

jadis, et maintenant ensevelie dans sa ruine.

Mais le jeune Hébreu pensa que chaque instant pouvait devenir fatal à son maître. Il courut à la salle des gardes, résolu d'exposer sa vie pour pénétrer jusqu'au roi : car il savait bien qu'à cette heure, on ne le laisserait point entrer. Les chefs, en le voyant, se dirent à voix basse : — Que prétend donc ce Juif ? Vient-il encore dévoter au supplice quelque prince d'Elam, et pense-t-il venger ainsi sur nous sa Jérusalem réduite en cendres ? — Mais il n'entendait point leurs lâches insultes : car, bien que nourri dans la captivité, il était fier et véhément comme le fils qui s'élève à l'ombre du toit paternel, au milieu des esclaves empressés à lui plaire.

Il y avait long-temps que le jour éclairait les campagnes et les chaumières ; mais il n'était point encore entré dans le palais des grands : la lumière du soleil est le seul bien dont le pauvre jouisse



autant que le riche. Enfin, l'on entendit quelque bruit dans la chambre du prince. Admis en sa présence, l'échanson lui dit : — O mon maître, le Seigneur veille sur vos jours, et c'est moi, c'est le plus faible de vos serviteurs, qu'il a daigné choisir pour vous préserver... — Parle, interrompt le monarque ; tu vas sans doute expliquer le songe affreux qui glace encore mes sens. — Je vais déchirer le cœur d'un père.... — Ah ! tout est confirmé ! s'écrie Artaxate ; et le père le plus coupable est aussi le plus infortuné. —

Néhémie ne put retenir ses larmes en lui racontant ce qu'il venait de découvrir. Mais la douleur du prince fit place au ressentiment, lorsqu'il apprit que son propre fils devait conduire les assassins. Il ne pouvait croire à l'excès de son malheur. — Econte, dit-il ensuite à Néhémie, je puis frapper à l'instant, et réunir chez les mânes Daréavès et Tiribaze qui l'a séduit : je le puis, je le dois ; mais la

vie m'est odieuse à ce prix. — Mon seigneur ne doit pas immoler l'héritier de l'empire sur de simples soupçons. Sachons, s'il se peut, quel jour ont choisi les conjurés, et que le roi fasse pratiquer dans la muraille, derrière sa couche, une porte secrète (1); dès que mon seigneur aura vu la face des assassins, il pourra disparaître à leurs yeux, et fermer la porte après lui. Cependant votre serviteur et quelques sujets fidèles, cachés autour de la couche royale, feront tête aux coupables, jusqu'à l'instant où votre garde viendra les saisir. —

Artaxate approuva beaucoup ce projet; il appela Néhémie des noms les plus doux; il le regardait comme un ange envoyé par la souveraine intelligence pour le défendre contre ses ennemis. Le fils d'Hakalie lui dit qu'il allait interroger encore l'esclave de Tiribaze, et qu'il viendrait informer le roi de ce qu'il aurait appris.

(1) Plutarque.

Cependant Artaxate chargea des hommes affidés de veiller sur toutes les démarches de Daréavès. Bientôt il apprit de Néhémie que le jeune prince avait un scribe fort avare, et qu'il l'avait fait battre de verges quelques mois auparavant; que cet homme se trouvant instruit de tout, moins par confiance que par nécessité, pourrait bien conserver encore quelque ressentiment de l'affront qu'il avait essuyé. C'eût été le rendre suspect, que de le faire aborder par quelqu'un des officiers du roi; mais comme sa femme ne demeurerait pas dans le palais, on résolut de la gagner, et de riches présents lui furent apportés aussitôt. Un vieil eunuque, dont le roi connaissait la fidélité, lui persuada sans peine d'amener son mari. Il dit à celui-ci que toute la trame était connue; que le jeune prince était environné de témoins invisibles; que sa perte était inévitable; et que lui, son serviteur, se perdrait en même temps s'il refusait d'entrer dans les projets du roi. Le scribe

se défendit d'abord, mais plutôt dans l'espérance d'être corrompu que par l'éloignement de la corruption; et l'eunuque lui montrant à propos les bezans d'or qu'il apportait, il se laissa conduire chez le roi par des issues secrètes. Artaxate apprit, de sa bouche, quelle avait été la première cause des complots formés contre lui. Lorsqu'il eut reconnu Darécavès pour héritier du trône, le jeune prince qui avait, selon la coutume des Perses, le droit de demander un don, pria son père de lui céder Artissone une de ses femmes, jadis enlevée à Coresch. Le monarque ne refusa point son fils; mais il lui dit qu'Artissone était libre et pouvait le suivre, si tel était le vœu de son cœur. Cette épouse infidèle ayant préféré le jeune prince, Artaxate, dans son dépit, la lui enleva peu de temps après, pour l'envoyer à Ecbatane et la consacrer au culte de la déesse Anitis. Lorsque, dans la même année, il refusa de donner pour épouse à Tiribaze, sa fille Ames-

tris qu'il lui avait promise , Tiribaze et Daréavès , tourmentés d'un égal amour , dont l'objet leur était ravi par un malheur égal , réunirent bientôt leurs peines et leurs ressentimens. Tiribaze lui fit sentir que si son père avait faussé sa foi pour une femme , il la pourrait bien fausser encore en des circonstances plus importantes ; que son frère Ochus aspirait hautement à la thiare ; qu'il avait pour lui la plupart des ministres , et celles des épouses du roi qui savaient le mieux dominer son esprit ; et qu'enfin , s'il demeurerait plus long-temps le sujet d'Artaxate , il deviendrait bientôt le sujet d'Ochus ; si toutefois Ochus voulait bien lui laisser la vie. Ils avaient facilement attiré dans leur parti ceux des nobles dont l'ambition n'était point satisfaite , et ces hommes turbulens , qui vont toujours cherchant la liberté dans une servitude nouvelle.

Mais le scribe était loin de les connaître tous. Une partie de la garde était ga-

gnée , et si le poison demeurerait sans effet, douze conjurés, guidés par le jeune prince , devaient assassiner le roi , pendant la nuit du lendemain.

— C'est assez, dit le monarque pénétré d'une horreur profonde : comptez sur mes bienfaits, et soyez diligens à m'avertir de ce qui surviendra.

Après un semblable entretien, ce père infortuné ne savait si lui-même terminerait ses jours, ou bien s'il s'offrirait sans défense aux coups du parricide. Mais bientôt l'amour du trône et de la vie l'emporta dans un cœur amolli par de continuelles délices. Il lui répugnait aussi de voir un sceptre, qu'il n'avait pas porté sans honneur, devenir incessamment le prix du forfait le plus odieux. Tandis que les rois, au contraire, sont accoutumés à punir. Tout fut donc préparé pour recevoir les perfides. Six officiers du palais étaient cachés dans la chambre du roi. Parmi eux, se trouvait Néhémie, que le monarque voulut avoir près de lui. Tous

attendaient en silence , et les heures étaient longues. Le sommeil régnait dans tout le reste du palais et de la ville. Artaxate repassait dans son esprit cette parole de Zerdust : — Pauvres mortels , si fiers de dominer sur un amas de poussière , il ne faut qu'un glaive et un instant , et voilà que le monde a changé de maître ! — Ce moment était pénible ; mais nul effroi ne se mêlait à la douleur du monarque. Faible contre les plaisirs , il était fort devant le péril : il était comme la glace du Liban , qui ne résistera point au souffle du printemps , et qui s'endurcit sous le choc impétueux de l'aquilon.

Soudain les portes s'ouvrent avec fracas : la troupe des assassins se précipite. Néhémie s'élance entr'eux et le roi , qui se lève sur sa couche , qui reconnaît son fils : — Tu n'as plus de père , lui dit-il ; mais il te reste un juge. — A ces mots , Tissapherne accourt l'épée haute ; mais le monarque s'est retiré : le rideau tombe,

la porte se ferme, et il ne reste plus aux assassins que leur crime et leur désespoir. Daréavès, qui n'avait point levé le fer contre son père, frappe Néhémie : celui-ci ne veut pas venger la blessure qu'il a reçue ; il ne plongera point dans le sein du fils un glaive qu'il a reçu du père ; il l'abaisse devant le parricide : — Je suis armé pour défendre le sang des rois, non pour le verser ! s'écrie-t-il. — Comme Daréavès hésitait à frapper encore, les satellites chargés de suivre et de saisir les conjurés, entrent, et désarment le prince.

Plusieurs de ses complices s'échappèrent, à la faveur des ténèbres et du tumulte. Ils se rendirent au palais de l'un d'entr'eux, où d'autres conjurés, ne doutant pas du succès de l'entreprise, s'étaient rassemblés en grand nombre, pour se répandre dans les différens quartiers de la ville et faire reconnaître le nouveau roi. Quand ils eurent appris que la trame était découverte et rompue : —



Tentons un dernier effort, s'écrie Oropastes, et s'il le faut, périssons les armes à la main, plutôt que d'attendre des fers et le supplice. Armés de brandons flamboyans et de nos épées, embrasons le palais, frappons tout ce qu'il enferme : avant que la garde soit assemblée, le roi ne sera plus ! — Il dit, il marche, et tous le secondent avec cette promptitude qui fait souvent réussir les entreprises des scélérats. Quelques-uns, seulement, se détachent de la troupe pour aller avertir, et d'autres conjurés, et les légions perfides qui ont promis de trahir leur maître, et la populace, enfin, toujours avide de changement, de troubles et d'images sanglantes. Les voyez-vous, les rebelles ! ils courent, armés du fer et de la flamme, en promettant au peuple l'abondance et la paix. Ils égorgent les gardes ; ils entassent autour des colonnes de cèdre et le soufre et la poix, et la tige du froment et la dépouille du lin. La flamme sort par toutes les issues du palais, et la fumée se

roule en noirs tourbillons sous les salles et sous les galeries.

Tout ce qui restait fidèle au monarque, accourait en armes autour de lui. Il avait fait avertir la troupe de dix mille cavaliers qui le suivait toujours, et se trouvait le plus à portée du palais. Vers l'extrémité des jardins, s'élevait une haute tour, adossée aux remparts de la ville, et défendue par les flots du Choaspes. C'est là qu'Artaxate envoie le prince rebelle, gardé par une escorte intrépide. Les amis du roi le pressaient de s'y retirer aussi; mais quelle que fût la force des rebelles, il voulait marcher à leur rencontre, les écraser du poids de sa colère. Il s'écriait : — Les ingrats ont oublié mes victoires; ils demandent un chef plus belliqueux; ils vont éprouver si mon bras est capable encore de lever le fer. — Il dit, et revêtu de son armure, s'élance hors du palais. Orondate et Négabise marchaient les premiers: ils tombent sous ses coups.

Néhémie combat à ses côtés et le couvre de son épée. Cependant il sentait son cœur se briser dans son sein , à l'aspect des flammes qui s'élevaient déjà du palais de la reine. Il la voyait sans appui , désolée , éperdue , entre l'incendie qui la pressé de toutes parts et les outrages des révoltés. Que faire , en ce trouble mortel ? Il combat pour son prince , en implorant le ciel pour sa souveraine. — Grand Dieu , soutien du faible abandonné ; Seigneur , qui m'as secouru pour secourir ton peuple , si je t'ai servi fidèlement , si je mérite quelque grâce , ô mon Dieu , laisse-moi périr , et sauve la reine , bienfaitrice des peuples ! — Sa prière était fervente comme celle du naufragé près de périr sous les flots ; mais son bras ne restait point en repos : il ne se lassait pas de frapper. Il renverse Tissapherne , le traître Tissapherne , qui levait encore l'épée contre son seigneur.

Quand le roi vit son plus redoutable

ennemi se rouler dans la poussière sanglante , il se mit à regarder autour de lui , et voyant brûler le palais de ses femmes , il dit à Néhémie : — C'est beaucoup de m'avoir sauvé : que sera-ce donc si tu sauves la reine ? Cours et prends-la sous ta garde. —

L'échanson du monarque , le voyant défendu par les plus valeureux de ses guerriers , obéit à cet ordre si favorable au vœu de son cœur. — Que n'ai-je les ailes de l'aigle pour accomplir la volonté de mon seigneur ! — Il dit , et s'élance d'une course rapide. Il n'avait pas quitté le lieu du combat , lorsqu'il reconnut à leur armure , Mosollam et ses Juifs , qui frappaient rudement les rebelles. — Suivez-moi , leur dit-il : le roi m'a dit : — Cours et sauve la reine ! —

L'incendie , attisé par l'aquilon , s'avavançait comme une armée qui vient de rompre les rangs de l'ennemi. Parmi le grand nombre des eunuques d'Artaxate , les uns combattaient à côté de la garde ,

les autres faisaient d'inutiles efforts pour apaiser les flammes élançées de toutes parts : nul n'osait ouvrir le palais , malgré les cris perçans qui se mêlaient à la voix grondante de l'incendie. Le jeune Hébreu saisissant la hache d'un Juif , frappe à coups redoublés la grande porte d'entrée. Les eunuques voulaient arrêter son bras : il leur montre l'anneau surmonté du sceau de l'empire. — Le roi m'a dit : Cours et sauve la reine ! Osez-vous résister à ses ordres suprêmes ? guidez mes pas ! — En achevant ces mots , d'un dernier et puissant effort , il renverse dans le palais les portes fracassées. Mais il faillit d'être étouffé dans les torrens de fumée qui s'élançaient par cette unique issue. Chancelant , il recule de quelques pas , et s'appuye sur son épée. Le péril l'excite : car ce péril menace aussi la reine. Il saisit un des eunuques , et s'élance , l'entraînant après lui.

Il fallut monter sur des degrés em-

brasés, qui déjà s'écroulaient. Une immense galerie conduisait à l'asile secret de la reine. Le passage en était bien difficile, parce que les planches étaient brûlées en plusieurs endroits. Ils passèrent donc sur des solives, qui ne brûlaient pas encore. Ils arrivent enfin à la chambre de la reine : elle n'y était plus. Ils la cherchent en vain ; ils l'appellent, et nulle voix ne leur répond. — Sans doute, dit l'eunuque, elle se sera précipitée du haut de la plate-forme du palais : sortons et cherchons alentour des murailles. — Grand Dieu ! s'écria Néhémie, inspire-moi comme tu as inspiré tes prophètes ! Quel dessein de l'homme peut réussir, si ton souffle n'est pas sur lui ? —

En achevant ces mots, il imagine qu'Apémén a pu se retirer dans la salle des hains, et commande à l'eunuque de l'y conduire. — Seigneur, lui dit l'eunuque, je vais marcher le premier : si je péris, vous pourrez retourner sur vos

pas ; mais comment retrouverez-vous la porte du palais ? Il n'est plus temps de sauver la reine : si vous voulez dérober votre tête à la mort , il n'y a pas un moment à perdre. — Marche ! lui dit Néhémie , nous ne saurions avoir un plus magnifique bûcher. Le roi ne me reverra jamais , si je ne lui ramène son épouse. —

Lorsqu'après bien des peines , ils furent parvenus aux degrés , ils les trouvèrent écroulés. Néhémie alors imagina d'arracher une longue pièce de bois , et d'en abaisser l'extrémité jusqu'au sol. Ils placèrent la solive auprès des murailles , et descendirent tous les deux à la faveur de cet appui.

La reine était en effet dans la salle des bains avec un grand nombre de femmes. Comme les lambris de cette salle étaient de jaspe , et que d'abondantes fontaines y jaillissaient de toutes parts , cet asile aurait été sûr , si la salle eût été surmontée d'une voûte , au lieu de com-

bles en bois de cèdre. Les combles brûlaient alors, avec les riches courtines qu'ils tenaient suspendues ; et les débris enflammés tombaient de tous côtés. Comme les femmes passent aux bains une grande partie du jour, la reine avait demandé que l'on élevât dans cette salle un petit autel consacré à la divinité de son pays. Prosternée devant cet autel, elle cachait son visage, ne voulant pas, du moins, voir la mort prête à fondre sur elle. C'est pour cela que Néhémie ne la reconnaissait pas. Il regardait avec une curiosité pleine d'effroi, plusieurs femmes étendues çà et là, et qui étaient écrasées ou blessées, par les débris tombés du faite. — La reine est-elle ici ? s'écria-t-il enfin. O mon Dieu, laisserez-vous périr la reine ! —

Apémen reconnaît la voix du jeune Israélite, et découvrant son visage : — Me voici : tu m'as donc entendue ! c'était toi que mon cœur implorait, toi, mon dieu tutélaire ! — C'est le roi, votre



époux, qui m'envoie : j'ai béni l'ordre qu'il me donnait : souffrez que je l'accomplisse, ô reine ! le temps presse.... — Il dit, et ployant un genou devant elle, il ose la saisir dans ses bras, puis, ordonnant aux femmes du roi de le suivre, il emporte Apémen à travers les flammes. Cet instant terrible fut le plus doux des instans de leur vie ; et les feux menaçans, et les rois de la terre, et la terre elle-même, ils oubliaient tout en cette heureuse étreinte... Que de maux il leur avait fallu souffrir, pour la goûter sans se rendre coupables ! Encore tremblaient-ils de le devenir. Chargé de ce précieux fardeau, qu'il pressait contre son sein, Néhémie se reprochait les battemens de son cœur, le frémissement de sa chair, et jusqu'aux soupirs de ses lèvres. — Grand Dieu, se disait-il, c'est mon roi qui me la confie !... Les traîtres que je brûle de punir, seraient moins coupables que moi. —

— Apémen, cependant, éperdue d'amour

et d'effroi, s'appuyait sur le visage de Néhémie qu'elle pressait de ses mains tremblantes. Ils étaient sortis du palais : — Hélas, s'écria la reine, mes jours ne sont plus en péril ! — Le jeune échanson la remit à Mosollam. En la quittant, il lui semblait que son âme abandonnait son corps expirant. Ce moment, qui ne devait plus renaître pour eux, avait été si court ! — Vous, qui êtes le conseil et l'appui de Juda, dit-il à Mosollam, ô mon père, je vous confie, au nom du roi, la garde de la reine. Que votre bouclier soit pour elle une tour au sommet du rocher battu des flots.—Et levant encore sur elle un regard timide et respectueux, il appela les sept femmes attachées à sa personne, et les eunuques de sa garde. Comme la maison de Mosollam était d'un accès difficile, et qu'elle était située dans un quartier peu fréquenté, Néhémie lui dit d'y conduire la reine. Tandis que son ami s'éloignait à la tête des Israélites en armes, il plaça toutes les

femmes d'Artaxate dans une maison voisine , dont il confia la garde à la légion des eunuques.

Délivré de ces soins, il courut auprès de son prince , qui combattait encore comme un soldat. — Pourquoi reviens-tu ? lui dit le roi. — L'échanson lui raconta ce qu'il avait fait, ajoutant : — Un homme tel que votre serviteur, ne se contente pas de servir son roi dans les festins. — En effet, aucun guerrier, dans cette nuit sanglante , n'abattit autant d'ennemis que l'échanson du roi. Depuis les temps de Coresch , de Rostem et d'Asfendiar , nul autre n'avait porté de si grands coups. Mais les partisans de Daréavès se défendaient en désespérés : ne voyant devant eux que d'effroyables supplices, la mort du glaive leur semblait encore une faveur. Les derniers se trouvèrent tellement entourés, qu'ils ne pouvaient plus se servir de leurs armes, et le jour , en se levant sur les montagnes de l'Orient , ne laissa voir d'autres mar-

ques de la rébellion , que le supplice des rebelles et les ravages de l'incendie. On eut grand'peine à conserver quelques parties du palais, et le roi conçut dès-lors le projet d'établir à Istakar le siège de sa puissance. Daréavès fut remis aux mains des juges royaux , et nul n'osa parler en sa faveur. Mosollam reçut de magnifiques présens; Orondate eut le gouvernement de la Médie, et Mitrame , celui de Medinah (1). Pour Néhémie, le roi lui dit : — Fils d'Hakalie, tu m'as sauvé deux fois, et tu as sauvé la reine : demande ce que tu voudras : je jure par Mithra, qui est mon dieu ; je jure aussi par Oromaze, son bon ange , qui t'a placé près de moi ; je jure enfin par toutes les divinités de mes vastes états , que , fusses-tu assez hardi pour souhaiter d'obtenir la reine Apémen , je ne te la refuserai point. — Comme la reine était présente, elle eut

(1) Province ; la province de Babylone, ainsi désignée, par excellence, apparemment.

une grande confusion. Elle s'efforçait d'assurer ses regards ; mais elle ne pouvait retenir ni cacher la rougeur qui montait sur son front. — Ma sœur, lui dit Artaxate, modérez votre indignation, et songez que je ne puis trop honorer celui qui m'a conservé vos précieux jours.—Les princes défendent quelquefois ainsi d'accepter ce qu'ils offrent. Néhémie leva les yeux au ciel, et soupira, comme celui qui s'éveille, et perd en ouvrant la paupière, la vision fugitive des félicités.

Malheureux, que ne parlais-tu ! la mort, sans doute, eût payé ton audace ; mais sais-tu quels tourmens le sort te réserve ?

Il rappela tout son courage, et dit au roi : — Je n'aspire point, seigneur, à de si hautes récompenses : la reine est trop au-dessus des regards de tout autre mortel que son heureux époux. Jusqu'à cet instant, mes vœux s'étaient bornés à mourir pour elle et pour vous, ô mon

seigneur. Mais puisque le Dieu du ciel m'offre une voie pour sauver son peuple infortuné, je m'y précipite sans balancer. Vous avez vu si les Juifs étaient des sujets fidèles. Aucun d'entr'eux s'est-il jamais trouvé parmi vos ennemis, ou parmi ceux des rois vos prédécesseurs? Vous nous avez déjà permis de relever notre saint temple; mais au milieu de nos murailles ouvertes de toutes parts, et dont les portes ont été consumées par le feu, parmi les ruines désertes de notre Sion, quels adorateurs pourront célébrer dignement le nom sacré de Jéhovah? O Jérusalem, séjour tranquille et doux, naguère pavillon de la paix, es-tu condamnée à ne voir plus en ton sein que les dragons, les céastes et le chakal impur? Seras-tu donc toujours la fable des nations? Edom, qui t'a trahie, le détestable Edom, passera-t-il toujours près de toi sans détourner l'écume de sa bouche? Mais, « ton jour est arrivé (1). » Pau-

(1) Job.

vre affligée, le Seigneur te regarde enfin d'un œil de miséricorde : il va te couvrir de son aile, et la main de mon roi ne dédaignera pas d'essuyer tes larmes. Oui ; seigneur, vous permettrez aux restes de Juda de partir sur les pas de votre serviteur. —

A ce discours, la reine avait peine à retenir ses pleurs et ne pouvait cacher son trouble. Artaxate secoua la tête, et dit à son échanton : — Quoi, tu songes à me quitter, lorsque je veux montrer à tous quelle estime je fais de ton courage et de ta fidélité?—Je songe à mon pays.— Et tu oublies ton roi.— Plutôt mourir. Eh ! n'est-ce pas encore servir un maître si bon, que de rendre à leur terre une partie de ses sujets, et d'appeler sur lui tant de bénédictions ! — Qu'ils aillent donc sans toi ! — Quelque faveur que le prince eût accordée à Néhémie, les officiers du palais eussent été jaloux ; mais ils le furent davantage d'un tel refus. Ils se disaient entre eux : — Ne semble-t-il

pas que ce Juif ait défait à lui seul tous les ennemis du roi? D'autres ont versé leur sang; et lui, la flamme a seulement effleuré ses cheveux. —

Néhémie n'osa point insister davantage en ce moment. Il courut annoncer à ses frères cette heureuse nouvelle. — C'est beaucoup, lui dit Mosollam; mais ce n'est point assez. Au milieu de tant de nations accoutumées à ne voir en nous qu'une proie, il faut pour nous commander un homme habile à la guerre, tel que tu t'es montré parmi les fils d'Elam; il faut aussi que cet homme soit fort avancé dans la faveur du roi, pour balancer la puissance de nos implacables ennemis. Attendons encore, et tu parviendras peut-être à fléchir Artaxate : la langue souple brise les os. —

Depuis cet instant, la reine parut triste comme le lis qui s'élevait au bord d'un ruisseau dont le cours vient d'être détourné. Elle souriait pourtant, lorsque le monarque tournait ses regards sur



elle ; mais ce sourire ressemblait à l'éclair qui brille un instant sur la face d'une nuit pluvieuse. Elle était blessée au cœur, et nul ne pouvait la guérir. Elle demandait souvent si les Juifs étaient partis, et les voyant rester, elle ne doutait pas que Néhémie ne dût partir avec eux. Elle n'a point consulté les mages : la tristesse de celui qu'elle aime est un signe assuré de leur commun malheur.

En effet, le fils d'Hakalie, résolu de partir, sentait de plus en plus combien il souffrirait à s'éloigner de Suze. Son amour, sans espérance, n'était cependant pas sans quelque douceur. Pour qui ne s'écartera jamais des sentiers du devoir, l'aspect de celle qu'il aime est la coupe des délices. Ce bien, le seul auquel il ose prétendre, est pour lui comme le trésor du pauvre, d'un prix infini dans sa modicité. Et ce bien, Néhémie l'allait perdre : il le fallait. Il devait à ses frères de les guider dans leur retour ; à son prince, de s'éloigner d'une épouse à

laquelle il n'était déjà que trop cher. Il vivait dans le jeûne et dans la douleur, et ne paraissait au palais qu'à l'heure de son service. Pendant le reste du jour, assis sur la rive du fleuve, il mêlait ses larmes à cette onde qu'il ne pouvait quitter, et croyait entendre les flots grondans du Jourdain l'appeler sur leurs bords.—Jéhovah, Dieu des cieux, s'écriait-il, Dieu grand et redoutable, qui conserves ton alliance à ceux qui gardent tes commandemens, hélas ! ni moi ni la maison de mon père n'avons suivi la loi que tu dictas à Moïse ton serviteur. Mais souviens-toi de la parole que tu lui as donnée : quand vous reviendrez à moi, disais-tu, Seigneur, eussiez-vous été relégués à l'extrémité de la terre, je saurai vous y recueillir, et je vous amènerai dans le lieu que j'ai choisi pour la demeure de mon nom. Je te supplie, ô Seigneur, prête une oreille favorable à la prière de ton peuple ; en daignant le racheter avec ta main puissante, tu feras respecter ton nom.

Seconde aujourd'hui ton serviteur, et fais-lui trouver grâce devant cet homme établi sur les peuples.

En ce même jour, comme il levait l'urne remplie de vin, le prince lui dit : — Pourquoi ton visage est-il abattu ? (1) Tu n'es point malade ; mais ton cœur est sans doute affligé ? — Que le roi vive éternellement ! répond Néhémie. Comment mon visage ne serait-il pas abattu, lorsque la ville où reposent les os de mes pères languit dans la désolation ? — Le roi lui dit : — Sur ta demande, j'ai déjà permis à tes frères de retourner dans leur ville et de relever leurs murailles. Mieux inspirés que toi, je ne vois pas qu'ils se pressent d'abandonner une terre abreuvée de lait, d'huile et de miel, pour retourner sur leurs rochers. — Ah ! seigneur, c'est le plus ardent de leurs vœux : les serviteurs de Jéhovah se plaisent aux pierres de Sion, et regardent sa pous-

(1) Let. Mauvais.

sière d'un œil satisfait. Quelle terre vaut pour eux la terre que Dieu leur a donnée ? Ils ont espéré que vous daigneriez me permettre de guider leurs pas, et s'ils ne sont point partis, c'est qu'ils attendaient votre serviteur. Mon cœur restera près de mon roi : si je consens à le quitter aujourd'hui, c'est pour aller proclamer sa bonté en des lieux qui ne connaissent que sa puissance. —

La main de Dieu, qui était favorable à Néhémie, fit incliner pour lui le cœur du roi. — Je t'ai donné ma parole, je ne peux la retirer : pars, puisque tu le veux. Mais quand reviendras-tu me présenter la coupe des festins?... — Seigneur... — Fixe toi-même l'instant de ton retour. — Dans trois années. — La reine s'étant remise un peu de son trouble, ajouta : — Si Néhémie veut obtenir aussi mon consentement, qu'il jure sur cette parole. — Comme l'échanson hésitait : — Il le faut, dit le roi. — Vive Artaxate et la reine ! s'écrie le jeune Hébreu : je jure de reve-

nir dans trois années. Que mon nom soit effacé du livre de vie, si je fausse mon serment ! — Partez donc, lui dit Apémen, et songez à votre promesse. — J'y songerai, sans doute ! —

Artaxate envoya des courriers avec des lettres adressées aux gouverneurs des provinces, selon la langue de chacun, pour faire partir tous les Juifs. Il ne manqua pas non plus de leur donner des ordres pour qu'ils laissassent passer au-delà du fleuve Néhémie et son peuple. Il daigna lui remettre aussi des lettres pour Asaph, à qui ce prince avait confié la garde du Paradèse (1), ou province des forêts du roi. Asaph devait lui laisser prendre des arbres, pour construire les portes de la forteresse du temple et les portes de la ville. Comme tout avait été préparé, les Hébreux partirent sans délai, sous les ordres de Néhémie.

Des tentes étaient dressées dans la plaine de Suze, au milieu d'un bois de

(1) Ou Paradis, lieu planté d'arbres.

palmyers. Les Juifs de cette ville y trouvèrent ceux de Rago, d'Ecbatane, de Pasargades et d'Istakkar, qui les y attendaient. Quant à ceux de Bactres et de la froide Maracanda, Néhémie laissa dans Suze un chef pour les recevoir et les guider à Jérusalem. Seulement, on n'avait trouvé nul moyen d'avertir ceux qui se dirigeant vers l'aurore, au pays d'Arsareth, avaient marché pendant une année, La domination du grand roi ne s'étendait point alors jusqu'à cette contrée lointaine. La troupe de ces exilés, qui n'était pas très-nombreuse, mais qui grossissait tous les jours, se dirigea vers Babylone. Néhémie s'arrêta pour la seconde fois, sur le fleuve Ahava (1), voulant laisser à ses frères le temps de le rejoindre. Les plus riches faisaient porter leurs enfans et leurs femmes en des litières (2) placées sur le dos d'un seul cha-

(1) Probablement le Tigre ou un bras de ce fleuve.

(2) Que les Arabes appellent aujourd'hui *Schevria*, selon d'autres, *Schewery*.

meau, ou suspendues entre deux de ces navires du désert. Néhémie ralentissait la marche au gré des plus tardifs; ses soins s'étendaient à tous les Hébreux, sans distinction de rang, et chaque famille voyait en lui son père et son soutien. Ceux de Babylone furent avertis par des courriers de se tenir prêts à l'arrivée de Néhémie. Ils se prosternèrent sur son passage; ils poussaient des gémissemens et ne pouvaient parler. Les Juifs étaient en grand nombre : ils ne regretterent ni les murailles superbes de la cité d'exil, ni le temple de Bel, ni les jardins suspendus dans les airs. Tant de merveilles n'avaient pu leur faire oublier la pauvre Sion : le fleuve royal et ses vaisseaux leur plaisaient moins que la modeste rive du Jourdain. Dans leurs longues marches, souvent Néhémie leur entendait chanter ce cantique :

« Nous nous sommes assis sur la rive des fleuves de Babylone, et nous avons répandu des larmes au souvenir de Sion.

« Nous avons suspendu nos cithares aux saules qui s'élèvent du sein de la cité.

« Car ceux qui nous retiennent captifs en ce lieu, nous ont demandé des cantiques (1) ; nos ravisseurs nous ont demandé des signes d'allégresse.

« Comment chanterions – nous les cantiques de Jéhovah sur la terre de l'étranger ?

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite, *aussi*, tombe en oubli !

« Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi (2), si je ne regarde pas Jérusalem comme l'unique sujet de ma joie.

« O Jéhovah, souviens-toi des fils d'Edom ! Au jour fatal de Jérusalem, ils disaient : Dépouillez-la de ses murailles et renversez jusqu'à ses fondemens !

(1) Let. Les paroles du Cantique.

(2) Let. Si je n'élève ou ne conduis Jérusalem au-dessus de la tête de ma joie,



« Fille de Babel, qui l'as dévastée , heureux qui pourra te payer ton salaire , et te traiter ainsi que tu nous as traités !

« Heureux qui saisira tes enfans au berceau , et les brisant sur la pierre , dispersera leurs lambeaux *sanglans* ! »

Il leur fallut bien du temps pour traverser les vastes contrées de la Syrie des fleuves (1). Néhémie leur fit prendre un assez long repos avant d'aborder le désert aussi nu que le dos d'un bouclier. Mais quand ils arrivèrent à Tadmor , la ville des palmes , le souvenir de leur grand roi Salomon qui l'avait fondée , vint relever leur courage abattu. Tadmor était cependant bien déchue de la splendeur où le fils de David avait su l'élever. Ils firent encore une longue marche dans le désert , et trouvèrent à Damesek (2) ,

(1) Aram-Nahavim. C'était , sous l'empire des Grecs et des Romains , la Mésopotamie.

(2) Damas.

ceux de Baalbek , d'Emath et de plusieurs autres villes , qui les attendaient pour entrer ensemble dans la terre possédée par leurs pères.

Parmi toute cette multitude , il y avait seulement quelques vieillards , qui , dans leur enfance , avaient vu Jérusalem , et qui depuis tant d'années en conservaient encore le souvenir. Aussi , dès que l'on eut passé le Jourdain , la foule se pressait-elle autour d'eux , en disant : — Déconvrirons-nous bientôt la montagne sainte ? Quand verrons-nous notre chère Sion ? — Et tous les cœurs tressaillaient à ce nom seul.

Enfin , comme ils venaient de passer Anathoth , Jérusalem , la triste Jérusalem s'offrit à leurs regards , au-dessus de la montagne des Oliviers. Les cris de tout le peuple montèrent au ciel comme un seul cri. Les uns pleuraient de joie à l'aspect de ce nouveau temple , qui , parmi les débris épars dans cette vaste campagne , s'élevait comme un fort

d'Israël, au milieu de ses guerriers abattus. Les autres gémissaient du fond de leur sein, en contemplant ces murailles rompues, ces demeures sans nombre ensevelies dans la poussière, et n'offrant plus, au lieu d'habitans, que quelques arbres chétifs, nourris de la poudre même des morts. Les ruines de Jérusalem ressemblaient au débris du vase du potier, que l'on n'a point épargné en le brisant, et dont il ne se trouve plus aucun fragment pour prendre un peu de feu du foyer, ou un peu d'eau dans un terrain creux (1).

Les jeunes hommes montaient sur les rochers et sur les térébinthes : les femmes élevaient dans leurs bras leurs petits enfans, et les instruisaient à prononcer le nom chéri de notre Sion. Tout le peuple était comme une mère, qui tourne ses premiers regards sur son premier né qu'elle vient d'enfanter. Un rayon d'espérance brilla sur cette terre

(1) Isaïe, chap. 50.

désolée , et Jérusalem , purifiée dans le creuset de l'affliction , parut prête à sortir de sa cendre.

Néhémie partageait tous ces sentimens ; il aurait voulu n'en éprouver aucun autre ; il se reprochait dans le secret de son cœur , les soupirs qui n'étaient point pour la cité de ses pères. Car l'image d'Apémen , parée de tous ses attraits , se plaçait entre lui et cette Jérusalem qu'il venait chercher à travers tant de déserts , et pour laquelle il abandonnait la cour du roi des rois qui le chérissait comme un fils. Ainsi que l'haleine du midi flétrit la verdure , dessèche les fontaines et les ruisseaux , un feu sombre et dévorant décolorait son visage , et semblait près de tarir son généreux sang.

Cependant , une troupe d'hommes et de femmes s'avançaient à sa rencontre , précédés de quelques sacrificateurs et d'Esdras , alors chef de la captivité : car Zorababel n'était plus. Il avait ramené dans leurs terres la première troupe des

Juifs ; il avait retiré les livres de la loi du puits où Nébucadnezar les fit jeter, et ses mains venaient de relever le temple. Après toutes ces gloires, le Seigneur lui avait retiré son souffle. Tous ces Juifs coururent se jeter dans les bras de leurs frères, puis ils adorèrent Néhémie. Esdras le bénit et l'embrassa. Une longue barbe blanche descendait sur la poitrine du chef de la captivité ; son front sillonné par les années , inspirait d'abord le respect : car il était bien avancé dans les jours. Il avait vu le dernier roi de Juda, l'ancien temple et les plus grands prophètes. Homme de douleurs et connaissant les infirmités, il avait vu passer de main en main le sceptre de Pharas et de Madaï. C'était lui qui recevait dans son sein les larmes de ses frères captifs ; c'était lui qui les portait au pied du trône.

— O mon fils , dit-il à Néhémie, le Seigneur t'a choisi pour consoler Jérusalem : viens essuyer ses pleurs , viens placer ton nom sous les noms sacrés de

David et de Salomon. Je suis l'homme qui sent toute sa misère, l'homme gémissant sous la verge de l'indignation de Jéhovah. Ton père possédait le cœur d'Esdras ; daigne recevoir cet héritage, comme tu as reçu déjà la valeur et la bonté d'Hakalie. Béni soit le Seigneur qui a permis au fruit de la sagesse de mûrir sur un arbre si jeune ! O mon fils, mes os étaient brisés de douleur ; ils tressaillent d'allégresse. Tu seras pour nous comme une tour fortifiée devant l'ennemi. Les étrangers de Contha nous ont fait bien du mal. Leur bouche a laissé couler des paroles onctueuses comme le lait épaissi, leur cœur a semblé s'approcher ; ils se sont répandus en discours plus doux que l'huile, et ces paroles mêmes sont des glaives perçans : le fiel des aspics est dans leur sein. Ah ! sauvons des fils de l'étranger dont la langue épouse la fraude, et dont la droite ne se lève que pour attester l'imposture. Tu ne redouteras rien des frayeurs de la

nuît, ni de la flèche qui vole pendant le jour, ni de la contagion qui marche dans une épaisse vapeur, ni du trépas qui dévaste le Midi (1) : Tu fouleras aux pieds le chakal et le serpent. —

Néhémie lui répondit : — Mon père, ta parole sera pour moi comme une lampe qui éclairera mes pieds : sa lumière me dirigera dans mes sentiers. Je sais que les sentences de la justice sortent de ta bouche comme un faisceau : daigne donc m'inspirer. Ce n'est point en mon arc que je me fie ; je n'attends pas le secours de mon glaive ; mais comme un passereau couvre de ses ailes son nid vacillant (2), Jéhovah des armées couvrira Jérusalem, et le cantique des méchans sera de courte durée. — A peine avaient-ils achevé, que le peuple cria mille fois, vive Néhémie, vive Esdras ! — Et bientôt ils entrèrent tous dans la ville, par la

(1) Ps. 91.

(2) Isaïe 31.

porte de Benjamin , aux sons du cor et de la trompette. — Quelques-uns se firent un abri contre un pan de muraille ; mais la plupart dressèrent leurs tentes parmi les décombres , et Jérusalem , naguère la reine de l'Orient , s'enorgueillit de ressembler au camp d'une troupe d'Ismaélites.

Les compagnons d'Esdras avaient bâti quelques maisons. La plus grande fut destinée à Néhémie ; mais il était bien loin de goûter le repos. Il aimait sa patrie de toute l'ardeur de cet amour qu'il venait de lui sacrifier , et cet amour , réprimé par sa vertu , prêtait de nouvelles forces au sentiment qu'elle favorisait. Ainsi , lorsque deux torrens se précipitent sur les flancs de l'Imaüs , si l'un des deux vient à rencontrer quelque roche impénétrable , forcé de détourner son cours , il est entraîné dans le lit profond du torrent voisin , et tous deux roulent vers le même but leurs flots confondus.

Lorsque chacun fut endormi sous sa



tente, ou près de ses foyers couverts de broussailles, Néhémie éveilla quelques hommes de sa suite, et sortit par la porte de la Vallée, en face la de fontaine du Dragon. Comme il n'avait instruit personne du projet que Dieu avait mis dans son cœur, il ne se trouva point là d'autre cheval que celui sur lequel il était monté. Il contemplait en silence les murailles de Jérusalem, ouvertes de toutes parts, et dont les portes avaient été consumées par le feu. Il s'écria : — Que le Seigneur est terrible dans sa rigueur, lorsqu'il efface les nations de la terre comme des signes tracés sur le sable ! — Aussitôt il tourne ses pas vers la porte de la fontaine, puis vers l'aqueduc du roi. Il n'y avait point là de lieu où il pût passer sans descendre de son cheval. Les décombres étaient entassés comme le sable autour des palmiers du désert.

Il descendit donc, et fut s'asseoir à quelques pas, sur le tronçon d'une colonne tombée du palais qui dominait

cette partie des remparts. Les hommes de sa suite, par respect, ne s'approchèrent de lui qu'à la portée du javelot. La lune frappait de sa lumière blanchâtre ce grand nombre de pans de murailles, qui, restés debout parmi les débris dont la terre était jonchée, semblaient autant de pâles fantômes pleurant sur leur ville dévastée.

Néhémie, le coude appuyé sur son genou, et la tête renversée sur sa main, ne pouvait retenir ses larmes. Son oreille attendait les gémissemens de la fille de Sion; mais le calme de la nuit n'était troublé, de loin en loin, que par le cri des oiseaux nocturnes, habitans de ces masures, à la place des fils de Juda dont la cendre était le jouet des vents. Il y avait en face de Néhémie, une tour à demi-ruinée. Une femme parut sur cette tour : ses cheveux tombaient en désordre sur ses flancs ceints d'une corde. Elle était d'une haute stature et belle encore ; mais sa beauté semblait ne plus appartenir à

la terre. Elle joua d'une harpe qu'elle tenait entre ses genoux , et fit entendre ces tristes accens (1) : « — Comment est-elle restée solitaire, la ville qui voyait un peuple si nombreux s'agiter dans son sein? La voilà comme une veuve délaissée , la cité populeuse entre toutes les cités. La souveraine des provinces , assujétie au tribut, s'humilie devant l'étranger qui vient la taxer : elle ne saurait le satisfaire ! C'est en vain que ses larmes ont inondé ses joues pâlissantes : il ne s'est point trouvé de consolateur parmi ceux qu'elle avait aimés : tous l'ont trahie. Elle s'est éloignée dans son affliction , dans la douleur d'une insupportable servitude. Ses tendres enfans , captifs , ont marché devant l'ennemi comme de vils troupeaux. Toute la majesté de la fille de Sion s'est évanouie. Ses princes , semblables à des béliers languissans qui n'ont pu trouver de pâturages , sans force , s'en

(1) Les Thrènes de Jérémie.

allaient, poussés par l'étranger. Tout un peuple gémissant cherchait sa nourriture, et donnait ses trésors les plus précieux pour quelque aliment qui rappelât sa vie. La langue du nourrisson épuisé de soif, s'attachait à son palais : les petits enfans demandaient du pain, et nul ne leur présentait de pain. Plus heureux mille fois ceux qui expirèrent par le glaive ! Noble chef des fils de l'exil, entends la fille de Sion s'écrier : — Vois, ô Seigneur, arrête sur moi tes regards ! je suis tombée dans l'opprobre. Il n'y a plus de vieillards devant mes portes, ni de jeunes hommes pour chanter mes cantiques. La joie s'est enfuie de notre âme, et nos chœurs harmonieux sont devenus des sanglots. La couronne est tombée de ma tête : malheur à moi, parce que j'ai prévariqué ! — O vous, hélas ! qui passez dans la voie, tournez vos regards, et voyez s'il est une douleur égale à ma douleur. — Comment le Seigneur, dans sa colère, a-t-il étendu de sombres

nuages sur la fille de Sion , et comment a-t-il précipité des cieux en terre celle qui faisait l'ornement d'Israël ? Comment , au jour de sa fureur, ne s'est-il pas rappelé l'escabelle de ses pieds sacrés ?

Miséricordes du Seigneur , non , vous n'êtes point épuisées ; non , son amour n'est point éteint ! il ne nous a point abandonnés pour toujours. Voilà qu'il nous rend nos frères : ils reviennent de leur captivité comme les torrens au souffle du Midi (1). Voilà qu'il nous envoie son serviteur. Relève ta couronne , ô Jérusalem , le fort d'Israël va combattre pour toi : il va combattre , il va fouler aux pieds la force d'Edom et de Samarie ! » — A ces mots , l'Israélite sembla descendre dans le sein de la terre , laissant Néhémie incertain si ce n'était point une ombre errante en ce lieu même où tant de fils de Juda périrent sans sé-

(1) Ps. 125.

pulture. Il poursuivit sa course, examinant par quels travaux la muraille pouvait être relevée, et Jérusalem défendue contre tant d'ennemis puissans, qui trouvaient leur prospérité dans sa détresse. Le jour ne paraissait point encore, lorsque Néhémie revint par la porte de la vallée et retourna dans sa maison. A l'instant même il convoqua les chefs, les prêtres, les nobles et les autres Juifs, devant la porte du troupeau. Il remit à Esdras et au grand-prêtre Eliasib deux lettres du roi, scellées de son anneau, dans lesquelles il leur prescrivait de reconnaître pour athersatha de toute la province de Judée, le grand échanson Néhémie, chef de mille hommes de la garde royale ; et la charge d'athersatha n'est autre que celle de gouverneur. Le peuple cria mille fois : Vive Athersatha ! vive Néhémie ! — Les cœurs étaient d'accord avec les lèvres. Le fils d'Hakalie était à la fois si simple et si ferme, qu'en suivant ses ordres, ils ne croyaient pas

obéir à un homme leur semblable, mais à la volonté divine qui gouverne tous les hommes. Ils voyaient toujours le commandement, et jamais le chef. Néhémie semblait n'avoir sur eux d'autre autorité que celle d'un premier né sur ses frères. Il fallait que cette autorité fût grande cependant, pour ce qu'il allait exiger d'eux. Il monta sur un amas de débris, et dit aux Juifs : —

Vous voyez la détresse où nous sommes tombés : vous voyez Jérusalem dévastée et ses portes réduites en cendres. Allons, relevons les murailles, et ne soyons plus en opprobre parmi les nations ! La faveur du roi nous seconde, et la main du Seigneur, qui soutient les rois sur le trône, la main du Seigneur est sur nous. Jéhovah remplit de trésors la main de l'homme laborieux ; mais il laisse couvert de lambeaux celui dont la main languit détendue (1). Que nul

(1) Proverbes.

entre les fils de Juda ne se dispense d'un devoir si sacré. Je mettrai ma gloire à partager vos travaux : plus ils seront vils, et plus je croirai m'honorer. Nous ne sommes tous ici que de pauvres fugitifs, à peine échappés de l'esclavage : il n'y aura de noblesse ni de rang, que dans Jérusalem relevée. Hélas, c'est sur sa cendre que je vous parle, ou plutôt sa cendre même crie vers vous. — En écoutant ces paroles, tout Israël n'eut qu'un cœur et qu'une voix. — Levons-nous, et bâtissons, s'écrièrent-ils, et leurs mains se fortifièrent au bien. Dès ce jour même, on commença à préparer les outils et les matériaux (1).

Ces choses parvinrent à l'oreille de Sanballat, Horonite, de Tobie, Ammonite, serviteur du roi, et de Gozem, Arabe. Ils vinrent de Samarie avec une suite nombreuse pour examiner les tra-

(1) C'est ici que se trouve le dénombrement de ceux qui bâtissent. Nous l'omettons.



vaux des Juifs , pour les railler et les insulter : — Que faites-vous donc là ? leur disaient-ils. Vous préparez-vous à la révolte contre le roi ? — Néhémie répondit : — Le Dieu des cieux a pris enfin notre douleur en pitié : il daigne favoriser nos projets : nous nous levons et nous bâtissons. Quant au roi des rois, il compte sur notre fidélité. Nous avons su la lui prouver autrement que par de vains discours et de lâches insultes prodiguées à ses serviteurs. Ne croyez point m'imposer en prononçant ici le nom du roi , qui ne vous connaît pas ! — A ces mots, ils parurent se consulter pendant un moment. Ensuite, ces hommes qui avaient adopté la loi du Seigneur sans renoncer au culte de leurs idoles, et qui voulaient passer pour Juifs, quand ceux-ci n'étaient point persécutés, dirent à Néhémie : — Athersatha, désignez-nous un quartier de la ville pour l'habiter, et nous vous aiderons à relever vos murailles : car vous n'êtes point assez nombreux pour bâtir

une si grande cité, ni pour l'occuper. Vous ne pourriez seulement empêcher les bêtes de la forêt d'y demeurer avec vous. — Il n'y a pour vous, dans Jérusalem, ni héritage, ni tribunal, ni autel. Contentez-vous de posséder une moitié de nos biens sans nous venir demander le partage de l'autre ! — Ils s'éloignèrent, mais en menaçant, comme la bête farouche forcée de se retirer devant les chasseurs.

Le peuple, cependant, travaillait avec beaucoup de zèle, et pour lui, les journées n'avaient point assez d'heures. L'espoir de retrouver une patrie le soutenait en de si rudes travaux. Chacun agissait selon sa force : femmes, enfans, vieillards, tout se rendait aux murailles. Tant que le soleil brillait dans les cieux, la ville eût semblé déserte comme le jour où l'impitoyable Assur emmena le reste de ses habitans. Les murs de la piscine de Siloë, ceux du jardin royal, jusqu'aux degrés par où l'on descend de la ville de

David , ces murs rompus naguère de loin en loin , n'offraient déjà plus aucunes brèches. Il en était de même des remparts qui s'élèvent en face du sépulcre de David , et jusqu'à la maison des forts. Lorsque la chaleur et la fatigue n'accablaient pas les ouvriers , ils s'encourageaient l'un l'autre en chantant les anciens cantiques de Sion , et dès-lors ils croyaient revoir leur cité dans sa première splendeur.

Les émissaires des chefs de Samarie leur rendaient un compte fidèle de tout ce qui se passait dans Jérusalem. Sanballat , implacable ennemi des Juifs , et qui avait déjà fait demander au roi le reste de leurs terres , en lui promettant un riche tribut , voyait s'évanouir ses espérances. Que lui servait d'avoir su gagner le grand-prêtre ? Eliasib , homme obscur , qui , pour s'élever , avait profité du désespoir de ses frères , Eliasib faisait incliner son devoir devant le soin de sa fortune , et se tournerait sans doute vers

Néhémie, grand dès l'aurore de son crédit et de sa puissance. — Ce roseau, disait Sanballat à Gozem, parlant d'Eliasib, ce roseau transpercera la main qui s'appuiera sur lui. Il nous faut des secours plus sûrs, et c'est en nous-mêmes que nous les devons chercher. Egorgeons tous les Juifs, tous, sans qu'il en reste un seul qui puisse aller porter à Suze le cri de ses frères mourans. Nous écrirons au roi que les Juifs nous ont attaqués : les sept ministres recevront de nous de riches présens, et il n'y aura là personne pour embrasser la cause de ces fugitifs, qui ne seront plus. — Il est vrai, dit Gozem, que ces hommes n'ont guère de partisans : d'ailleurs, ils seront morts. Une chasse, une fête, le moindre événement pourra les faire oublier. Mais, seigneur, vous direz qu'ils ont été les agresseurs, et cependant leur sang aura coulé dans Jérusalem, jonchée de leurs cadavres... — Sachez, interrompt Sanballat, que mon esprit n'enfanta jamais un projet

sans toutes les précautions qui doivent en assurer la réussite. Il sera dit que ce peuple débile nous avait tous appelés pour relever ses murs, et pour habiter sa trop vaste cité : il sera dit que la plus lâche trahison a payé notre confiance. Sanballat apprendrait-il de vous qu'il faut se hâter de noircir ceux que l'on a sacrifiés? —

C'est ainsi qu'ils parlaient.... O mes fils, pardonnez quelque orgueil à la vertu : car vous le voyez, il est aussi des hommes qui s'enorgueillissent de leur perversité ! — Ne différons pas davantage, dirent-ils encore, et Gozem fut trouver ceux d'Ascedod (1), pour faire entrer dans le complot ces anciens ennemis d'Israël. Une trame si noire eût réussi, sans la prévoyance de Néhémie. Il avait tout à redouter de semblables voisins : il le savait. L'olivier peut laisser avorter son fruit, et la vigne, réduite à ses feuilles, déplo-

(1) Azot.

rer sa stérilité; mais le paliure ne manque jamais de se couvrir d'épines aiguës, ni l'homme au cœur tortueux, de concevoir des œuvres dignes de son cœur.

Le fils d'Hakalie fit donc venir des armes, puis il établit une garde, veillant le jour et la nuit, prête à repousser quiconque oserait nous attaquer. Ceux qui composaient cette garde, revêtus de leurs cuirasses, tenaient leurs boucliers et leurs dards. Ceux qui bâtissaient la muraille, ceux qui portaient les fardeaux ou qui les chargeaient, travaillaient d'une main, tandis que l'autre était armée d'un javelot; et chacun avait eu la précaution de ceindre ses reins. Un homme prêt à sonner de la trompette, se tenait toujours à côté d'Athersatha. Il dit aux nobles, aux chefs, et au reste du peuple : — Les travaux se multiplient de jour en jour, et nous sommes tous répartis en divers lieux sur les remparts; de sorte que chacun se trouve éloigné de ses frères. N'hésitez donc pas à vous réunir près de nous,

dès que vous aurez entendu la voix de la trompette. Ne craignez point la face de vos ennemis : eussent-ils avec les coursiers de Barka, les flèches de l'Arabie et les glaives d'Iémen, souvenez-vous du Dieu grand et redoutable, il saura terrasser ces orgueilleux. Combattez pour vos frères, vos fils et vos filles, pour vos femmes et pour Jérusalem ! Si nous sommes avertis assez tôt de l'arrivée des Couthéens (1), je placerai le peuple, distribué par familles, avec des épées, des lances et des arcs, depuis l'enceinte inférieure jusqu'à la plus élevée, qui se trouve derrière les remparts. Dans les lieux où les brèches ne sont point encore relevées, c'est nous seuls qui serons le boulevard de Sion. —

A toutes ces sages précautions, Néhémie crut devoir ajouter une précaution secrète : ce fut de placer en divers lieux,

(1) C'est ainsi que les Juifs appellent toujours les Samaritains.

sur le chemin de Someron , des hommes qui veillaient le jour et la nuit, embusqués derrière les rochers , et qui , dès que l'ennemi paraîtrait, devaient remonter sur leurs chevaux pour aller , en toute hâte , avertir le gouverneur.. Mais les émissaires de Sanballat rendirent inutile toute cette prévoyance. Les ennemis de Juda , prenant un long détour , arrivèrent à Jérusalem par d'autres chemins... ( Pourquoi le Seigneur n'a-t-il pas refusé la prudence aux fauteurs de l'iniquité ? ) Ils arrivèrent long-temps avant l'heure de la garde matinale , au moment où la nuit couvre la terre de ses voiles les plus épais , au moment où le sommeil enchaîne toutes les créatures de ses liens les plus puissans. Sanballat avec Abdassar , le chef de la force d'Ascedod , doit combattre et retenir la troupe qui veille sur Jérusalem ; tandis que Tobie , Gozem , Abdagon , Assérémor et les autres chefs , vont se disperser dans les divers quartiers de la ville , et frapper sans relâche tous



les habitans. Le sommeil les livre en effet à la bouche du glaive. Les javelots, avant-coureurs de la lance et de l'épée, ont déjà volé sur la troupe de Néhémie, placée à la porte d'Ephraïm. Le sang coule dans les ténèbres. La trompette sonne aussitôt, et sa voix éclatante va rompre au loin le silence de la nuit. Athersatha court à la rencontre du fer, il atteint le fils de l'étranger, et la mort suit la pointe de sa lance.

Mais il ne songe qu'à ce peuple, dont le salut lui fut confié. Nul garde n'étant revenu, il voit sa vigilance trompée, et la ville assaillie à l'improviste. Pour un seul instant, il laisse à ses soldats tout le poids du combat, et tirant à l'écart son frère Hanani : — Prends la moitié de ces guerriers, lui dit-il, et vole au secours de nos frères : leur sang crie à mon oreille : hâte-toi ! — Hanani s'éloigne avec les siens, et le fils d'Hakalie, qui vient de remplir son devoir le plus cher, se livre sans partage à tout l'emporte-

ment de sa valeur. Il renverse une foule de combattans, fils de l'inconnu, dont le nombre satisfait à peine son zèle, et n'ajoute rien à sa renommée. Mais parmi ces ténèbres sanglantes, le chef ne peut atteindre le chef, et les coups du fort ne sont signalés que par les soupirs de la mort. Abdassar, cependant, avait un casque tellement riche, que son éclat attire les regards de Néhémie: — Fils de la nuit, dont le casque brille comme l'étoile du matin, s'écrie-t-il, prince des perfides, si tu es las de combattre sans gloire, perce la foule et viens ! c'est un chef qui te défie. — Tu seras satisfait ! dit Abdassar. — Aussitôt le passage est ouvert à leur épée. Il est ouvert trop tôt pour toi, chef de la force d'Ascedod ; c'est en vain que dans l'illusion d'un songe, une chaste épouse croit te presser dans ses bras ; c'est en vain que dès l'aurore, elle ira dans le temple de son dieu couvert d'écailles dorées, offrir un sacrifice pour ton retour : ce qu'elle devrait

démander pour toi, c'est la sépulture : car, tandis qu'elle prépare une tunique superbe, les oiseaux du ciel et les bêtes de la forêt vont se disputer tes membres sanglans !

Cependant, l'image de la reine, qui venait de se présenter à Néhémie dans le premier instant du péril, s'offrit encore à lui dans sa victoire. Au milieu du fracas des armes, il soupira. Les ennemis étaient nombreux, et tout ce que pouvait faire le gouverneur, c'était de soutenir le combat, sans en prévoir l'issue.

Ceux des Juifs que le sort avait offerts les premiers au fer des Samaritains, avaient péri sans défense. Mais ceux que la trompette avait éveillés, prenant leurs armes à la hâte, s'étaient réunis sur les places et devant les portes. Ils marchèrent où les cris des mourans les appelaient, et les ruines de Sion virent commencer un affreux combat, moins horrible cependant que le carnage tranquille qui l'avait précédé. Voix des com-

battans qui se heurtent; voix des casques et des boucliers frappés par le glaive; voix des mânes plaintifs, retentissez sous les voûtes désertes, dans les tours sans créneaux et parmi les vastes débris des murailles rompues. Hanani rencontre d'abord la troupe de Gozem, et comme nul n'est plus surpris que celui qui pensait surprendre, cette troupe fut accablée, et les mortels ennemis de Sion demeurèrent gisans sur ses ruines sanglantes. Gozem sentit sa poitrine transpercée par la lance de Melchias, et s'agitant pour la dernière fois sur la poussière, confondit dans un commun blasphème, et les diex qu'il abandonnait, et Jéhovah qu'il prétendait servir en égorgeant son peuple. Le sage Mosollam, qui se trouvait dans la troupe d'Hanani, et qui ne s'était éloigné qu'à regret de Néhémie, dit à son frère : — Voilà tous les Juifs debout, défendant leur vie d'une main forte et d'un bras tendu : marchons au secours d'Athersatha. Son courage est

grand ; mais chacun de ses soldats tuerait dix hommes , qu'il en resterait assez pour les accabler enfin. —

Néhémie , en effet , atteint d'une double blessure , commençait à s'affaiblir par l'effusion de son sang. Son glaive , qui venait de briser les boucliers comme les pieds du taureau brisent les gerbes de la moisson , son glaive pesait à son bras. Mais lorsque Sanballat vit revenir la troupe d'Hanani et de Mosollam , il crut que ses compagnons avaient été chassés de la ville , ou qu'ils venaient d'y trouver la mort. Il sentit son courage s'éteindre devant cette pensée. Il cessa de combattre le premier , et la frayeur , semblable à l'Euphrate qui se déborde , envahissant son âme , il voulut profiter des ténèbres et fut le premier dans la fuite.

A l'instant , au signal de Néhémie , la trompette fit entendre au loin la voix du chant triomphal. Il espérait encourager ses frères ; mais il lui tardait surtout de

les défendre. Il fait appliquer , en grande hâte , un léger appareil sur ses blessures, et rendant grâces au Seigneur qui lui laisse encore du sang prêt à couler pour Sion, il précipite ses pas, guidés par le bruit des armes. Les étrangers n'avaient pu réunir leurs troupes éparses; il les poussa devant lui comme la poudre légère qui s'élève sous les pieds, ou comme l'herbe sèche qui fuit au milieu du tourbillon des vents. Les voiles de la nuit leur servirent de boucliers. Athersatha ne les poursuivait point : il ne songeait qu'à secourir Israël. Mais le jour qui paraissait, ne trouva plus aucun étranger dans les murs. La terre de Juda montrait au ciel le sang dont elle était souillée. Les ennemis étaient entrés par la porte de l'aqueduc , par la porte de fer, et par celle de l'angle. Le quartier de Bethacharam était jonché de cadavres. Réchab, qui commandait là, tomba le premier, comme si la mort eût voulu reconnaître ainsi sa dignité. Melchias, son fils, qui

combattait d'abord avec Néhémie, arriva trop tard pour défendre son vieux père. Toute cette famille, tendrement unie dans le domaine du jour, était unie encore dans les ténèbres de la mort. La tente de ces infortunés semblait un vaste sépulcre, et Melchias restait seul comme l'oiseau du désert, comme le kata, lorsqu'au retour de la citerne lointaine il retrouve son nid dévasté par le cruel épervier. Selonoun, Hazébiah, Rehum et Phaltiel, partagèrent le sort de Réchab, et leurs familles comme eux. La victoire d'Israël, comme toutes les victoires, fut donc suivie de larmes et de funérailles. Car, si vous voyez passer les joies de la terre, vous savez que la tristesse n'est pas loin.

Mais les Samaritains avaient bien plus de trépas à pleurer. Sanballat, qui voyait Jérusalem sortir de sa cendre, Sanballat, qui voyait sa trahison déçue, ne respirait que vengeance. Il suivit du moins une partie de ses projets. Il écrivit à l'un des sept ministres qu'il savait lui être

favorable, que les Juifs avaient attirés dans Jérusalem ceux d'Ascedod et de Samarie, pour les égorger tous; que s'ils n'avaient pu réussir entièrement, ils avaient immolé, du moins, bien des victimes. Il nommait tous ceux qui avaient péri, ajoutant que Néhémie avait aposté de faux prophètes pour proclamer son nom dans toute la Palestine, et pour dire: — Voilà le roi de Juda. — Que Jérusalem allait devenir la ville la plus forte de l'Orient; que les Israélites se préparaient ouvertement à la révolte, et n'attendaient autre chose que d'avoir pu réussir à soulever aussi les peuples voisins; que c'était enfin par le refus d'entrer dans cette ligue déjà si puissante, que les Samaritains s'étaient exposés au ressentiment des Juifs. Ceux qui approchent les rois s'efforcent toujours de donner une grande importance aux événemens dont ils les instruisent; mais comme leurs rivaux s'efforcent de réduire à peu de chose tout avis émané des autres,



Artaxate demeurait incertain , quand Hanani , que Néhémie avait fait partir en grande hâte , fut admis à l'audience du roi. La vérité frappa tous les yeux , et le prince allait prononcer une sentence rigoureuse contre les Samaritains et leur chef Sanballat ; mais le ministre qui protégeait ce perfide , demanda la permission de parler au roi. Il lui représenta que les Juifs étant déjà nombreux , riches et puissans , il ne fallait point abattre des rivaux qui les empêcheraient de s'agrandir ; et que , si Jérusalem marchait un jour dans le sentier de la révolte , Samarie serait l'entrave de Jérusalem. Artaxate , qui d'abord était près de céder aux prières de la reine , goûta pourtant ce conseil , et parut renoncer à punir les Samaritains. Mais , soit qu'il voulût aiguillonner encore leur jalousie ; soit que l'innocence d'Israël lui semblât mériter ce témoignage , il fit répondre à Sanballat apostat et transfuge , que les Juifs , à la vérité , chérissaient leur pays et

leur Dieu ; mais que le roi n'avait pas de sujets plus fidèles.

Lorsqu'Hanani porta cette nouvelle à Jérusalem , il trouva le peuple travaillant toujours avec la même ardeur. Pendant la nuit, il fallait veiller à la défense de la ville. Ni le gouverneur , ni ses frères , ni les hommes de la garde ne quittaient leurs vêtemens. Chacun gardait son javelot , même en se purifiant par les ablutions. Quelques-uns , à la vérité , commençaient à se plaindre d'une vie si pénible et si dure ; ils disaient quelquefois : — La force de ceux qui transportent les matériaux est épuisée : il reste beaucoup de terres à déblayer : nous ne saurions travailler plus long-temps aux remparts. — D'un autre côté , les hommes et les femmes du peuple , élevèrent une grande clameur contre leurs frères , les fils de Juda. Ils disaient : — Nous avons emprunté de l'argent pour payer le tribut au roi : engageons nos champs , nos vignes et nos maisons ; soumettons à l'es-

clavage nos fils et nos filles : nous aurons ainsi du froment pour nous soutenir dans cette famine.

Le fils d'Hakalie aimait les indigens pour complaire au Seigneur ; mais il les aimait aussi pour eux-mêmes. Cette clameur excita son courroux. Il dit aux riches, dans l'amertume de son cœur : — Chacun de vous n'a point rougi d'exiger de son frère une indigne usure ! — Et il convoqua une grande assemblée à cet égard.

Quand tout le peuple fut réuni, comme un troupeau qui revient dans la bergerie aux approches de l'orage, Néhémie dit aux riches : — Comment Israël triompherait-il de ses ennemis, lorsque ses propres enfans l'affligent des plus cruelles blessures ? Nous avons racheté les fils de Juda vendus aux nations, et vous, indignes Hébreux, vous vendez vos frères, et vous les vendez au milieu de nous ! — Ils gardèrent le silence, et nul ne trouva de paroles. Néhémie reprit

ainsi : — Vous venez de faire une chose honteuse. Ne marchez-vous plus dans la crainte du Seigneur, et ne redoutez-vous pas de devenir encore l'opprobre des nations ? Moi, mes frères, et les hommes de ma suite, nous avons aussi prêté à ces malheureux de l'argent et des grains. Méprisez comme nous un luxe odieux. Ah ! rendez, rendez à vos frères, dès ce jour ; et leurs guérets et leurs vignes, et leurs champs d'oliviers et leurs maisons, avec ce peu d'argent, d'huile et de vin, que vous avez reçu d'eux pour salaire ! — Pleurant leur faute, ils dirent : — Nous rendrons ces biens, sans nul salaire : faisons comme vous avez dit ! — Néhémie assemble aussitôt les prêtres, et devant eux, il fait jurer à ces hommes d'agir selon cette parole. Puis, secouant son bras avec véhémence, il dit : — Que Dieu secoue ainsi, pour le dépouiller du fruit de son labeur, tout Israélite qui n'accomplira point cette promesse ! Qu'il soit rejeté du sein de

Jacob ; qu'il aille implorer la miséricorde de nos ennemis ; et plus de miséricorde pour lui ! — L'assemblée s'écria : — Qu'il en soit ainsi ! — Ils chantèrent les louanges du Seigneur , et chacun agit selon cette parole.

De jour en jour, Néhémie devenait plus cher au peuple. Non seulement il ne recevait point des fils de Juda ce qu'ils devaient au gouverneur ; mais il nourrissait les plus indigens, et les bienfaits du jour ne tarissaient point dans son cœur la source des bienfaits du lendemain ; et les chefs, et divers habitans , et ceux des nations voisines, avaient place à sa table , toujours occupée par cent cinquante convives. O mon Dieu , souvenez-vous de Néhémie, en récompense du bien qu'il a fait au peuple !

Le fils d'Hakalie , que le Seigneur avait suscité pour relever les murs de Jérusalem, dès qu'il eut achevé cet ouvrage , semblait avoir rempli sa destinée. Il était comme la plante de chaque année,

qui vient de donner son fruit , et ne reverdira plus.

Déjà la cité se trouvait à l'abri de toute surprise. Les bois de la Paredèse étaient arrivés , et des ouvriers venus de Tyr , de la ville couronnée , se hâtaient d'achever les portes. Enfin , Néhémie les vit rouler sur leurs gonds , et les fils d'Israël , après tant de fatigues , goûtèrent un sommeil plus doux dans une enceinte fermée de toutes parts. Ce fut de ce jour qu'ils se crurent en possession de leur ville chérie. Tant que les travaux avaient duré , le gouverneur avait rarement détourné son esprit des maux de son peuple et de la cité de ses pères ; mais cet instant ramena sa pensée vers la ville des lis (1). Il soupira du moins , et la liberté de songer à ses peines fut comme une joie pour son cœur affligé. Ce n'est pas qu'il n'aimât tendrement et ses frères et sa patrie : mais le cœur du fils de la

(1) Suze.

femme, ce cœur imparfait, se ferme à la félicité dont il pourrait jouir, et soupire après un bonheur absent. D'ailleurs, il aurait été difficile à Néhémie d'oublier la reine. Toutes les fois qu'Artaxate envoyait des ordres en Juda, elle trouvait toujours le moyen de faire dire quelque chose au gouverneur. Tantôt, elle lui demandait le précieux baume de Gilead; tantôt, la pourpre de Tyr, ou le papyrus du Nil, ou le lin de Mesraïm.

Le soleil avait déjà laissé bien au-dessous de son disque le sommet de l'Hermion, quand Esdras surpris de ne pas voir Néhémie, entre dans sa demeure : — Mon fils, lui dit-il, tu as relevé nos murailles, et tu as humilié jusqu'en terre nos plus cruels ennemis; mais à quoi servent les remparts d'une ville, si Jéhovah ne la prend sous sa garde, et quel est le fruit d'une victoire que le Seigneur ne bénit pas? — Mon père, lui dit Athersatha, votre sagesse est la lumière de Juda : elle est comme l'astre qui dirige

le voyageur pendant la nuit. Faisons ce que vous avez dit : nous voici dans le septième mois; célébrons la fête des tabernacles. Venez avec le grand-prêtre, suivi de tous les lévites et de tous les chantres; venez consacrer nos murailles et bénir le Dieu tout-puissant.

Esdras assemble donc le peuple, et dit : — Sortez de vos demeures, allez sur les montagnes, rapportez des feuillages d'olivier champêtre, et de l'arbre qui donne l'huile aux flots d'or. Apportez aussi des palmes avec des branches de myrte et de l'arbre touffu, pour élever des cabanes, comme il est dit au livre de la loi.

Tous ceux qui s'étaient assemblés au retour de la captivité, construisirent donc des cabanes de feuillage sur la plate-forme de quelques maisons qui restaient debout. Ils en élevèrent aussi sous les portiques de la maison de Dieu, sur les places de la porte des eaux et de la porte d'Ephraïm. Puis ils habitèrent sous l'ombre



de ces cabanes pendant sept jours, et le huitième ferma cette solennité comme de coutume.

Au vingt-quatrième jour de ce mois-là, les fils d'Israël s'assemblèrent sur la place de la porte des eaux. Ils étaient abattus par le jeûne, revêtus de sacs et souillés de poussière. La race d'Israël se sépara de tous les fils de l'étranger, et les Juifs s'étant présentés, confessèrent leurs fautes et les iniquités de leurs pères. Ensuite Esdras s'établit dans un tribunal qu'il avait construit, et dès qu'il eut ouvert le livre sacré, tout Juda se tint debout. Il bénit Jéhovah, le Dieu grand, et le peuple répondit en levant les mains : — Qu'il soit béni, qu'il soit béni ! — Et tous se prosternèrent la face contre terre.

Esdras, censeur, lisait à haute voix le livre de la loi de Dieu, et Néhémie, aidé de Josué, de Sérébia et de Iamin, expliquait au peuple la loi divine. Les lévites aidaient aussi l'intelligence des

Hébreux (1). Ils leur dirent ensuite : — Ne vous affligez point ! (car tout le peuple fondait en larmes.) Allez, mangez les victimes les plus grasses, étanchez votre soif avec les breuvages les plus doux, et ne manquez pas d'envoyer des portions à ceux pour qui l'on n'a rien préparé : ce jour est consacré à notre Dieu. Ne vous affligez donc pas : la joie du Seigneur est votre force. — Et le peuple fit ainsi.

Dans ces jours-là, le gouverneur envoya chercher les lévites en tous les lieux qu'ils habitaient. Il les fit venir pour consacrer les remparts de la ville, au milieu des actions de grâces et des chants, soutenus des cymbales, du psaltérion et de la cithare. Les fils des chantres accoururent de la campagne de Jérusalem et du hameau de Nétophati. Les prêtres et les lévites s'étant purifiés eux-

(1) Le Livre de la loi n'avait pas été lu au peuple depuis le temps de David et de Salomon.

mêmes , s'empressèrent de purifier le peuple , les portes et les murailles. Athersatha fit monter les princes de Juda sur les remparts , et puis il y plaça deux chœurs très-nombreux. Ils marchèrent à droite , vers la porte de fer. Parmi les fils des prêtres , on voyait briller Zacharie , suivi de ceux qui faisaient résonner la voix de la trompette , puis Chemeiah , Azaréel , Nathanéel et Hanani , suivis de ceux qui jouaient des instrumens de musique prescrits par David , l'homme de Dieu. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la porte des eaux , du côté de l'Orient.

Le second chœur marchait à gauche , et Néhémie venait ensuite avec l'autre moitié des princes et du peuple , sur les murs qui sont au-dessus de la tour d'Hananéel , et jusqu'aux remparts les plus larges. Ils continuèrent leur marche au-dessus de la porte d'Ephraïm , de la porte ancienne , de la porte des poissons ; au-dessus de la tour des cent , de la porte du troupeau et de la porte de la

prison. Les deux chœurs s'arrêtèrent à la maison de Dieu, et ce fut là, surtout, que les chantres élevèrent la voix du cantique. Les enfans d'Israël sacrifièrent, en ce lieu, beaucoup de victimes, et se réjouirent, parce que le Dieu des miséricordes avait rempli leurs cœurs d'une sainte allégresse. Les femmes, les enfans mêmes, prenaient part à cette fête, dont le bruit se faisait entendre de bien loin.

L'année acheva son cours sans amener aucun autre événement. Heureuse la cité de laquelle on ne parle pas, et qui fleurit dans une obscure et douce prospérité, comme la plante solitaire, également éloignée de l'œil du pasteur et de la dent du troupeau. Les habitans de Jérusalem bâtirent des maisons et s'y établirent. Chaque jour, Néhémie, qu'un funeste amour condamnait à vivre et à mourir seul, voyait les jeunes hommes de Juda former les liens d'un heureux hyménée. Un sombre dépit s'empara de

cette âme de bonté : l'image du bonheur lui devint importune, quand lui seul ne pouvait plus aspirer au bonheur.

En ces jours-là, le scribe des choses sacrées, le vieil Esdras, lut dans le livre de Moïse, à l'oreille du peuple. Il était gravé dans ce livre que nul Ammonite et nul Moabite; ne devaient venir à l'assemblée du Seigneur, parce qu'ils n'avaient point marché au devant d'Israël avec du pain et de l'eau, et qu'ils avaient suscité Balaam pour maudire Israël, lorsque le Seigneur changea sa malédiction en bénédiction. — Voilà ce que dit le Dieu de Jérusalem, et cependant, tout homme qui passera dans les rues de Jérusalem, entendra les paroles de la lèvre d'Ammon ou de Moab se mêler aux paroles de la lèvre de Juda. — A ces mots, Esdras invoqua l'autorité de Néhémie, assis auprès de lui. — Le gouverneur répondit : — Mon père, faites la volonté du Seigneur : c'est lui qui nous parle par

votre bouche. — Esdras reprit alors : —

Reste malheureux d'un peuple qui vient d'essuyer la colère de Jéhovah, pauvres passagers à peine sauvés du naufrage, quoi ! vous affrontez encore les tempêtes du Très-Haut ? Insensés, voyez en quels lieux vous êtes ! C'est la cendre de Jérusalem, c'est la cendre de vos pères égorgés que vous foulez aux pieds ! Ils avaient fait ce que vous faites : tremblez de périr comme ils ont péri. C'est ainsi que nos ayeux ont vu tomber en de si graves erreurs Salomon, roi d'Israël, roi de tant de nations, et que nul monarque n'égallera jamais. Il était aimé de son Dieu, c'était son Dieu qui l'avait établi sur tout Israël, et cependant, des femmes étrangères l'entraînèrent aussi lui dans le crime.

Si le Seigneur est implacable, s'il venge sur le fils la faute du père, que fera-t-il donc en voyant le fils endurci défier sa colère, et lui dire : mon père a marché contre vous en élevant jusqu'au ciel le

front de la révolte ; et moi , je veux marcher dans la voie de mon père... O mes fils , mes fils, que depuis tant d'années je réchauffe contre mon sein , non , vous ne prononcerez point cette parole de mort. Vous retournerez à Dieu d'un pas assuré ; vous suivrez ses commandemens avec un cœur simple et soumis ; vous ramènerez sur vous les abondantes bénédictions qu'il répandait sur Jacob, votre père. —

Esdras voyant que le peuple était ému, ne voulut pas différer l'accomplissement de cette parole : il connaissait trop bien la puissance des larmes d'une épouse, et d'une épouse que son époux va perdre pour jamais. Il ordonna de séparer à l'instant tout ce qui était mêlé avec Israël.

Les jeunes hommes , qui se voyaient ravir aussi leurs femmes, pleuraient amèrement. Ils n'osèrent pourtant pas résister à la voix d'Esdras , et lorsque le reste du peuple marchait aussi dans cette voie

de rigueur. Car l'on criait de tous côtés : — Qu'elles partent , qu'elles s'éloignent de nous , ces étrangères , et que nul autre sang ne se mêle au sang de Jacob ! — Aussitôt , les anciens d'Israël séparèrent du reste de l'assemblée , les filles d'Ammon , d'Ascedod et de Moab. Leurs cris s'élevèrent jusqu'au ciel. Elles meurtrissaient leur sein , elles arrachaient leurs cheveux et s'abandonnaient au plus affreux désespoir. Les jeunes époux avaient couvert leurs visages de leurs manteaux pour ne point voir ces choses. Elles leur disaient ; —

Nous sommes votre chair et votre sang ; souffrirez-vous que l'on chasse ainsi sans pitié les bien-aimées de votre cœur , les compagnes de votre couche ? —

— Et bientôt , hélas , les mères de vos enfans ? Sont-ils coupables d'être nés dans notre sein , et nous-mêmes le sommes-nous d'avoir reçu le jour dans une autre terre ? —

— Nous y avons adoré d'autres dieux , il



est vrai... Ah ! ces dieux que vous méprisez, ne prescrivent pas, du moins, le parjure et la cruauté.

— Attendez que nous ayons déposé sur vos genoux le fruit de vos amours qui devaient être si fidèles, le fruit d'un hymen que vous disiez sacré. Alors, nous demanderons la mort, et sans doute nous l'obtiendrons.

— Quel accueil allons-nous recevoir de nos pères et de nos frères ? Nous les avons abandonnés pour vous ! Qui voudra prendre pour épouses celles dont votre couche a reçu la virginité ? Repous-sées de notre terre natale et de notre terre d'adoption, nous n'avons d'autre asile que les sables de la solitude. Et là, quelque jour, le voyageur de Saba, le voyageur indigné, trouvant nos os desséchés, s'écriera : voilà les épouses des Hébreux ! voilà leurs fils ! —

Telle était la plainte de ces femmes. Les jeunes hommes et plusieurs des anciens d'Israël coururent à leurs maisons.

( Jérusalem commençait à s'élever. ) Ils y prirent de l'or et de l'argent pour les étrangères. Chacune d'elles reçut encore un pain et la provision du voyageur, avec une cruche d'eau. Elles sortirent de la ville , comme autrefois Hagar de la tente d'Abraham. Entre la patrie qu'elles avaient délaissée et leur nouvelle terre qui les rejetait de son sein, elles ne savaient de quel côté tourner leurs pas. Elles étaient comme les feuilles séparées de l'arbre dont elles formaient la chevelure. En vain reposent-elles en quelque coin de la terre : un souffle les y porta , un autre souffle les déplace.

Ce sacrifice de larmes était loin de calmer la douleur de Néhémie. A peine fut-il consommé , qu'il devint à ses propres yeux un sujet de reproches. Il pensa qu'il aurait prévenu bien des maux , s'il eût empêché ces mariages défendus par la loi : mais après les avoir laissé consommer, il se repentit de n'avoir pas modéré le zèle du pieux Esdras. Cet acte de rigueur

fut en effet une semence de révolte. Elle était fomentée en secret par Sanballat , Horonite , dont la fille avait épousé l'un des petits-fils du grand-prêtre Eliasib , et comme étrangère , n'avait pas été , plus que les autres , épargnée par le gouverneur. Eliasib et ses partisans écrivaient sans cesse à Sanballat et à Tobie. Tous ces perfides , voyant bien que le peuple aimait le gouverneur et ne s'armerait point contre lui , résolurent , du moins , de le faire tomber dans quelque piège , en l'effrayant sur les entreprises des mécontents. Il ne fallait pour cela , disaient-ils , que l'attirer en des lieux écartés , où nul ne pût embrasser sa défense. Chémaïah , fils de Métabéel , de qui Néhémie semblait ne point se méfier , fut chargé de cet insidieux message.

Il se rend un soir chez le gouverneur ; et demande à lui parler en secret : — Je viens donner un avis important à mon seigneur , lui dit-il : je sais qu'une troupe nombreuse doit assaillir votre maison

cette nuit. Ceux en qui vous avez placé toute votre confiance , vos gardes mêmes , sont entrés dans le complot. Vos plus fidèles amis sont menacés comme vous : c'est assez vous dire que je vais aussi pourvoir à ma sûreté : le temps presse. Réfugions-nous dans le temple : nous fermerons les portes , et cependant quelques émissaires avertiront nos amis , et reviendront nous apprendre les événemens de la nuit. Le temple est une forteresse : mon seigneur pourra s'y défendre long-temps. —

Oui , je m'y défendrai , répliqua Néhémie d'une voix ferme. — A l'instant il appelle son frère : l'un et l'autre se couvrent de leurs armes et suivent Chémaiah au temple. Lorsque le gouverneur y fut entré , il laissa fermer les portes sur lui , et se voyant entouré de ses ennemis , qui feignaient de lui rendre les honneurs dus à son rang , il leur dit : — Eliasib m'honore avec ses lèvres , et son cœur est loin de moi ! — Seigneur , in-

terrompt Eliasib, rendez plus de justice...  
— Vous savez quel je suis dans mon repos, et quel alors que je me suis levé : vous le savez, et pourtant vous avez prétendu m'attirer dans un piège : et c'est de me trouver en vos mains ? Misérables, j'y suis venu ! Mais ce n'est pas pour me soustraire au ressentiment prétendu d'un peuple qui m'aime : c'est pour vous braver, vous, qui me haïssez. Ces armes, dont l'éclat, peut-être, vous fait trembler, n'étaient pas nécessaires. Votre vie est attachée à la mienne comme une palme à la tige du palmier, comme la trahison au cœur du perfide. Que je tombe sous vos glaives, qui ne frappèrent jamais que des victimes chargées de liens ; que je tombe, et demain, ce peuple, dont vous me menacez, dispersera sur les rochers de votre citadelle vos membres sanglans. Je pourrais vous punir : je ne le ferai point. Un tyran craintif et sanguinaire extermine tout ce qui lui résiste. Un prince dont le cœur est selon Jéhovah, épargne

souvent des rebelles, au péril de ses jours : il gouverne avec le sceptre et non avec l'épée. J'ai dit : ouvrez les portes , et si vos murs recèlent quelque étranger, qu'il sorte de Jérusalem avant l'aurore ! Demain , plus de salut pour lui. —

Septhaï se jetant à ses pieds, lui dit :— O mon seigneur , il est vrai que j'ai pu vous porter envie ; mais dès ce moment je me range sous votre autorité. Loin de moi , jusqu'à la mort , le projet de m'en affranchir ! Puissiez - vous juger Israël et commander à la force de Jacob, jusqu'au jour où l'on verra le Liban devenir un Karmel, et le Karmel se couvrir de forêts (1) ! — Les autres conjurés , plus émus de crainte que de repentir, gardèrent le silence , et se contentèrent d'ouvrir les portes, ainsi que Néhémie l'avait ordonné. Il retourna dans sa demeure , et lorsque le jour parut , Jérusalem était tranquille comme une forêt solitaire

(1) Isaïe , ch. 29.

dont aucun souffle n'agite les rameaux.  
Le gouverneur, cependant, ne passait guère dans les rues de la cité sans voir de jeunes hommes assis devant la porte de leur maison, et pleurant le départ de leurs épouses. Il ne leur échappait aucun murmure; mais ils détournaient leurs regards de celui qui avait causé leurs peines, et cela redoublait la tristesse de Néhémie. Il approchait de l'instant où il avait promis avec serment au roi et à la reine de revenir à Suze, lorsqu'un astande lui porta plusieurs lettres qui concernaient les devoirs de sa charge. Mais parmi ces lettres, il y en avait une qui, bien que scellée aussi de l'anneau du roi, ne contenait que ces mots : *Néhémie a promis de revenir à Suze après une absence de trois années. Il a dit aussi que rien, à ses yeux, n'était au-dessus de la vérité.*

C'était peu qu'un tel serment : un attrait irrésistible comme la force qui nous précipite vers la mort, et non moins

funeste, l'entraînait à Suze. Et cependant, la vertu, si puissante encore dans son âme, lui défendait de retourner près de son maître. Il crut tout accorder dans ses sombres desseins. Il ne sortait plus de sa demeure, et chargea son frère Hani de commander en sa place. Dès lors, il écrivit au roi : « Qu'un mal incurable allait terminer sa vie, et que s'il avait trouvé grâce aux yeux de son seigneur, il le suppliait, en souvenir de ses faibles services, d'accorder la charge de gouverneur à son frère. »

Sa tristesse abusait les yeux mêmes de ceux qui l'approchaient, et d'autant plus facilement, que la peine de son âme avait épuisé son corps. Il prenait peu de nourriture, et semblait pencher de plus en plus vers la tombe. Seulement, il s'informait avec une tendre sollicitude de tout ce qui regardait Jérusalem. Mais il ne fut pas long-temps sans recevoir une lettre d'Artaxate, écrite de sa main, et dans laquelle ce prince lui promettait d'é-



lever son frère à la dignité d'athersatha, et lui témoignait ses regrets en des paroles pleines de bienveillance. Alors Néhémie faisant appeler Hanani son frère, et Mosollam son ami, leur dit : — Une invisible main va rompre la trame de ma vie, dès les premiers fils ; la douleur a déjà terrassé mon âme : je ne me sens plus capable de gouverner Juda. Si le Seigneur a daigné couronner mes travaux de quelque gloire, je ne la veux point ternir alors qu'il semble me retirer son esprit ; mes destins sont finis. Vous irez, pendant la nuit, enlever de sa tombe le corps d'un fils de Juda qui vient de mourir, vous le placerez sur ma couche, et voilant sa face, vous publierez ma mort et ferez mes obsèques.... Plût à Dieu que ce ne fût pas une feinte ! Du moins, rien sur la terre, ne se fera plus au nom de Néhémie. Un serment me force de retourner à Suze : je vais l'accomplir, sans me faire connaître. Ma vie bornée à peu de jours, sera ployée, sera

cachée comme la tente du berger. Mais quand elle s'éteindra dans quelque retraite obscure et lointaine, nul ne sera là pour recevoir mon dernier souffle, et je mourrai comme l'oiseau qui n'a pu suivre ses compagnons au retour du printemps. C'est donc à votre oreille que je dois exhaler ma plainte et confesser mon iniquité. Car, jusqu'à ce jour, je n'ai pu montrer que la surface de mon cœur.

J'ai plongé mes frères dans les larmes, en bannissant leurs épouses nées sur une autre terre; et cependant, j'aime une étrangère, aussi moi. Cette étrangère est l'épouse d'un autre, et, (de quel front l'avouer!) elle est l'épouse de mon roi, de mon bienfaiteur. Celui qui nous a fait revenir de la terre de notre captivité, qui nous a rendus à notre chère Sion, je brûle de le trahir! Quel Jourdain me lavera dans ses ondes? Flammes d'Hennon, dévorez-moi, pour me purifier!

— Laisseras-tu Jérusalem et tes amis?

lui dit Mosollam. — Mes derniers efforts ont été pour elle et pour eux. C'est vous, fidèles compagnons, amis de mon cœur, c'est vous qui partagerez avec Sion ma dernière pensée. Hélas, si jamais mon départ est connu des fils de Jacob, ils le regarderont peut-être comme l'acte d'un insensé. La prudence est un don du Seigneur qu'il retire quand il lui plaît, et lorsqu'il a résolu de le retirer à ceux qui gouvernent les peuples, que peuvent-ils faire, sinon de descendre du rang où le sort les avait placés ?—

En vain les amis du gouverneur combattirent une résolution si funeste, par tout ce que la sagesse et l'amitié purent leur suggérer. Néhémie leur répondait : — Que feriez-vous, si le Seigneur m'avait frappé de ses flèches dont les blessures sont mortelles ? Hé bien, j'en ressens les atteintes, et mon âme y va succomber. —

Il fit donc apporter en secret dans cette même nuit, le corps de l'Israélite qui

venait de mourir , et puis, enveloppé du manteau d'un esclave, les cheveux couverts de cendre, les reins serrés d'une corde, il sortit de la cité par une issue cachée dans la roche qui regarde le jardin des anciens rois et la vallée de Josaphat. Dès qu'il fut éloigné d'un trait d'arc, il se tourna vers la ville et la contempla pendant quelques instans, du même œil dont un passager qui va monter sur les vaisseaux de Tharsis, regarde sa tendre épouse qu'il faut abandonner. — Adieu, ville chérie ! dit-il avec la voix des larmes ; heureux qui peut vivre en paix dans ton enceinte ; heureux même qui peut répandre son sang pour toi ! Mais le destin me refuse de laisser mes os dans la tombe de mes pères. Je vais loin de toi, parcourir le reste de mes jours dans l'amertume de mon âme. Murs que j'ai relevés, je ne vous verrai plus : adieu pour toujours ! — Il dit, et respirant à peine, il s'éloignait d'un pas tardif.

Lorsqu'il eut marché quelque temps,

il s'arrêta près du sépulcre de Débora, pour se reposer. Les rayons du matin éclairaient une belle campagne, toute brillante des perles de la rosée. Assis sur une pierre de limites, Néhémie se dit à lui-même : — Conserverais-je un lâche espoir d'être reconnu de la reine, de plaire à ses yeux ? Non, non, ce n'est point dans cette coupable pensée que j'abandonne ma chère Sion. — Et tirant un poignard qu'il portait sous sa tunique, il sillonna son visage d'une profonde blessure. Il se sentit plus satisfait ensuite ; comme si la douleur de sa chair eût apaisé la douleur de son âme. Et d'ailleurs, n'est-il pas quelque satisfaction intérieure pour l'infortuné qui ne refuse à son devoir aucun sacrifice ?

Affaibli par la perte de son sang, et ne voulant point s'arrêter si près de Jérusalem, il acheta, près de Béthel, le cheval d'un marchand qui venait de trafiquer en Cédar. Il parcourut ainsi, sous le manteau de l'indigence, tous les pays

que, trois années auparavant, il avait traversés à la tête d'un peuple nombreux. Il se nourrissait de cendre ainsi que de pain, et ses larmes se mêlaient à son breuvage. Il évitait les lieux fréquentés : précaution superflue ! les flots du Jourdain et de l'Euphrate l'eussent plutôt reconnu que les habitans de leurs bords. Qui se souvient d'avoir vu la face du malheureux ? les yeux qui regardent en bas manquent de mémoire. Après bien des fatigues, après bien des dangers qu'il ne daignait éviter ni combattre, il arriva dans Suze, et le lieu de sa gloire vit son abaissement. Ceux qui, naguère, briguaient sa faveur, étaient près de lui offrir le tribut de leur pitié, qu'il n'implorait pas.

Assis dans la poussière, devant cette partie du palais qu'il avait sauvée des flammes, il trouvait, du moins, dans son malheur, cette consolation de respirer le même air qu'Apémen, et de voir les murs qui la renfermaient. Il

n'osait interroger personne; mais une vieille esclave affranchie, qui semblait aussi pauvre que lui, le tira par son manteau, disant : — Mon ami, que faites-vous en cette place? Si vous attendez quelque don, ce n'est pas là que vous l'obtiendrez : il faut venir sur le passage de la reine, là-bas où vous voyez toute cette multitude. Il y a plusieurs semaines qu'elle n'est sortie : car elle est bien malade ; et l'on disait même qu'elle ne voulait plus se montrer dans la ville. Mais l'étranger, ce médecin qui est plus habile que nos mages, est venu trouver notre seigneur Artaxate ; et c'est par l'ordre exprès du roi, que son épouse se promènera sur son char. —

Néhémie resta frappé de stupeur. — Je vois bien que vous êtes étranger, et que tout cela vous étonne. Pauvre homme, vous n'êtes jamais entré dans un palais. Suivez-moi ; je ne suis point envieuse : et d'ailleurs, notre reine est assez libérale pour nous satisfaire tous deux, et

tous les indigens de Suze avec nous. Savez-vous que nous perdrons beaucoup en la perdant, celle qui porte à l'oreille du roi la clameur du faible ? Mais on dit qu'elle est tombée dans une langueur qui doit bientôt l'enlever à tous ces pauvres dont elle accueille la plainte... Il ne faut pas pleurer pour cela, bon homme : ne pleurerons-nous pas à ses funérailles ? — Il n'était pas une de ces paroles qui ne perçât le cœur de Néhémie comme une flèche empoisonnée. Il suivit la vieille affranchie, sans trouver la force de lui répondre une parole.

Ce n'était pas seulement les indigens, qui se trouvaient devant le palais des épouses du roi : les premiers des habitans de la ville étaient venus aussi pour honorer Apémen, et s'informer du mal qui menaçait sa vie. Elle parut enfin, et l'on entendit de tous côtés ces mots : — Que les dieux conservent les jours de la reine ! — Elle était pâle comme la jeune plante qui périt d'une soif aride sur le front du



rocher, ou comme l'astre des nuits à son déclin, lorsque le nuage de la tempête s'avance, prêt à le dévorer. On voyait briller dans ses yeux le feu qui consumait ses jours. Elle surmonta pourtant ses souffrances pour répandre ses dons, et pour adresser à ceux qui l'entouraient des paroles douces et consolantes.

Néhémie restait immobile et glacé comme les hautes statues du palais. Il ne pouvait embrasser toute l'étendue de son malheur. Il avait bien pressenti que les peines de son cœur allaient le faire descendre du séjour de la vie, et le séparer de celle pour qui seule il avait vécu ; mais, en la quittant, il avait cru la laisser pleine de jours, assise sur le trône, entourée enfin de tout ce qui promet le bonheur sur la terre. Il avait cru que son âme fugitive reviendrait respirer une vie plus ardente sur les lèvres de la beauté que ses regards mêmes avaient respectée. Mais plus rien que la mort, et pour tous les deux !

Bientôt , entraîné par la foule , il suivit le char. Sa morne contenance , l'habit d'un fils d'Israël , et peut-être le penchant secret d'un cœur qui reconnaît la présence de ce qu'il aime , attirèrent plus d'une fois sur lui les regards de la reine. Mais elle ne put rencontrer les siens , toujours attachés à la terre. Elle ne put même apercevoir que l'extrémité de son visage , parce que sa tête était couverte d'une aile de son manteau.

Par l'inadvertance grossière de celui qui conduisait les chevaux , on vint à passer près du lieu de la sépulture des rois et de leur famille. Au lieu d'avancer , sans y prendre garde , il voulut se détourner : — Marchez droit ! lui dit la reine : il me faut apprendre cette voie. — Nul n'osa seulement lever les yeux ; mais quelques sanglots s'échappèrent du milieu de ce cortège éploré.

Néhémie , tout méconnaissable qu'il était , et par sa blessure , et pour être resté si long-temps sous les feux du soleil ,

fut chercher un asile dans le quartier le plus pauvre et le moins fréquenté des grands. Il se rendit encore au palais le lendemain ; mais la reine ne sortit pas , et tout ce qu'il put apprendre de son état , c'est qu'elle semblait souffrir autant que la veille. Le jour suivant , elle monta sur son char. Elle paraissait accablée , et ne pouvait soutenir sa tête : elle la laissait aller sur le sein d'une de ses femmes assise à ses côtés. — Allons sur la grande voie de Babylone et de Jérusalem , dit - elle à son écuyer. — Quand on eut marché quelque temps , elle ordonna d'aller plus doucement , et se tournant vers ceux qui l'entouraient , du côté même où se trouvait Néhémie , elle leur dit : — Je veux emporter le souvenir des fidèles sujets qui me témoignent tant d'amour. Quand je vais tout quitter , cet amour me reste encore , et vos larmes sont le seul tribut que je puisse recevoir désormais. —

Aussitôt , appelant par leur nom cha-

cune des femmes qui se trouvaient auprès de son char, elle s'informait de leurs besoins, ou des grâces qu'elles attendaient du roi. Quand elle avait oublié leurs noms, elle le demandait avec tant de bonté, que ses moindres paroles étaient déjà des faveurs. Lorsque vint le tour de Néhémie, elle feignit en l'interrogeant, de ne pas reconnaître de quel pays il était. Il répondit, en prenant une voix étrangère : — Suze m'a vu naître, et Jérusalem est ma patrie. — Que veut dire cette cendre qui souille vos habits? — Que j'ai commis un crime; que je veux l'expier. — Quel est donc ce forfait?... — J'ai trahi mon bienfaiteur, et l'ayant blessé, je m'en suis puni par l'exil : j'ai tout abandonné. — Venez-vous de Jérusalem? ajouta la reine, d'une voix tremblante. — Oui, de Jérusalem : que les anges du Seigneur la bénissent, ainsi que les puissances qui accomplissent sa parole — Et Néhémie?... — Il n'est plus. Que Dieu lui pardonne ses

iniquités ! — Hélas , il n'en connut jamais : son cœur était pur comme le cœur de la colombe. — Plût au ciel ! — Si vous doutez de sa vertu , vous n'aurez point de part à la bénédiction ( sans doute la dernière ), que je vais donner à ces fidèles sujets. — Que votre volonté s'accomplisse ! Si vous me maudissez , je mourrai. — Disait-on que Néhémie regrettât le séjour de Suze ? — Comment ne pas regretter des maîtres tels que le roi... tels que vous , ô princesse ? Le nom du monarque et le vôtre étaient souvent mêlés à nos cantiques. Nous demandions au Seigneur de prolonger vos jours. Oh ! s'il pouvait nous exaucer !... — Les dieux ont déjà prononcé sur mon sort : leur sentence , à présent , ne saurait plus être révoquée. Que dis-je , leur sentence n'est-elle pas accomplie ? —

Nul autre que la reine ne pouvait pénétrer le sens de ces paroles ; mais chacun voyait trop qu'elle resterait peu d'instans sur la terre... et qu'elle le savait.

Un morne silence régna pendant quelque temps autour d'elle , ceux qui suivaient son char semblaient accompagner ses funérailles. Cet entretien avait paru l'émouvoir , et l'on vit briller sur ses joues une faible rougeur , semblable à cette lumière incertaine qui frappe encore le sommet des monts , lorsque le soleil a déjà disparu tout entier sous les campagnes de l'Occident. Le doux son de sa voix parvint cependant à distraire d'une si sombre douleur des sujets , des amis , qui la voyaient pour la dernière fois.

Le lendemain , comme Néhémie , assis non loin du palais , sous un vieux platane , roulait en son esprit les plus sinistres projets , une des femmes d'Apémen lui commanda , par un signe , de la suivre. Lorsqu'ils furent arrivés dans le lieu le plus écarté du bois qui touchait aux jardins , cette femme dit à Néhémie : — Vous avez gagné la confiance de la reine : montrez-vous digne de ses

bienfaits par votre zèle et votre discrétion. Elle se croit bien près de sa dernière heure, et m'a chargé de vous remettre cette bourse remplie d'or. Tout ce qu'elle exige de vous, c'est que vous retourniez à Jérusalem votre patrie, et que soulevant, au milieu des ténèbres, la pierre qui couvre les restes de Néhémie, vous placiez dans sa tombe cette chevelure que je vous remets. J'ai reçu l'ordre d'exiger votre serment. Si vous étiez capable de l'enfreindre ou de révéler un tel secret, la reine laisse des amis qui sauraient punir votre ingratitude. Le fils d'Hakalie répondit en élevant sa droite : — Je jure par le Dieu vivant, à la face des cieux qu'il habite, et de son soleil dont tu te fais un dieu, que cette chevelure sera placée sur le sein de Néhémie, et jusqu'à la fin des siècles, pourvu que sa tombe ne soit point violée par les impies qui profanent la cendre des morts. Si j'oublie ma promesse, que l'iniquité de mes pères soit toujours pré-

sente à Jéhovah ; que les fautes de ma mère ne soient point effacées ; et qu'à mon dernier instant qui s'approche , ma prière même soit un crime nouveau (1). Rempportez maintenant le salaire que vous veniez m'offrir : je n'en ai pas besoin. —

Lorsque la reine eut appris que sa volonté serait accomplie , elle sentit le calme renaître dans son cœur , et s'endormit d'un sommeil profond. Car il y avait bien long-temps que l'infortunée ne goûtait aucun repos. Mais ce sommeil était si voisin de la mort , qu'il trompa les femmes du palais et le roi lui-même. Baigné de larmes , il sortit pour ordonner de magnifiques funérailles , et cette nouvelle se répandit dans la ville , avec une douleur que les hérauts ne peuvent commander. Ktésias , étant passé dans la chambre de la reine , reconnut qu'elle n'était pas encore expirée ; mais comme

(1) Ps. 109,



cet instant ne pouvait être éloigné; il ne jugea point à propos de détromper le monarque, et de faire naître dans son cœur une joie que suivrait une douleur plus amère.

Assis à côté de la couche, tantôt la face cachée dans ses mains, il attendait, il implorait l'inspiration des dieux; et tantôt, contemplant d'un œil plein de larmes ces traits où la beauté demeurait encore après tant de douleurs, et ce front où le diadème semblait déjà couronner la mort, il épiait quelque signe de vie, quelque lueur d'espérance. Car il aimait la reine, et l'aimait autant pour sa bonté que pour leur commune origine. Elle s'éveille enfin; mais pour quelques instans qui vont être suivis d'un sommeil éternel. Elle regarde autour de sa couche: elle ne voit que des pleurs, n'entend que des sanglots mal étouffés.

— Pourquoi me plaignez-vous? dit-elle: la coupe de la vie était pleine d'amertume: la mort me semblera plus

douce. — Ktésias lui présentait une liqueur fortifiante : elle le refuse par un signe de tête. — Je n'ai plus que le temps de faire mes adieux à ceux qui m'ont aimée , lui dit-elle. —

Dans ce moment , une de ses femmes entra dans la chambre : comme elle avait entendu la voix de la reine , elle crut qu'un prodige venait de lui rendre la vie , et lui dit imprudemment : — Que les justes dieux soient bénis ! Vous vivez ! vous vivez , et le pauvre étranger à qui j'avais porté vos ordres , a sollicité la faveur d'être enfermé dans votre tombeau et de périr sur votre cendre ! — C'est lui ! — Bien que plusieurs de vos serviteurs se fussent aussi présentés pour satisfaire à cette coutume et suivre le vœu de leur douleur , l'étranger avait obtenu la préférence : grâces au ciel. . . — C'est lui ! s'écrie encore la reine. — Mais la surprise et la joie rompent à l'instant la faible trame de ses jours. En vain s'efforçait-elle de parler à Ktésias : nul son ne

pouvait plus sortir de son sein défaillant. Ni sa main qui pressait avec force la main de cet ami , ni ses yeux tournés vers lui , ne purent suppléer à son silence. Sans doute elle avait voulu lui dire de sauver Néhémie de son désespoir ; mais Ktésias ne put la deviner. Elle mourut avec son secret , au milieu des sanglots et des cris de ses femmes éperdues.

Ce que l'une d'elles avait dit n'était que trop véritable , et peu de jours après , l'étranger , qui n'était autre que Néhémie , couvert de cendre , et la tête enveloppée de son manteau , suivit le cercueil d'Apémen. Parmi les gémissemens d'une foule éplorée , lui seul avait une démarche ferme : il allait à la mort. Une salle s'ouvrait dans le monument des rois , et les cercueils étaient rangés autour , selon l'ordre des temps , le fils après le père , et l'épouse à côté de l'époux. En ce lieu , les maîtres de la terre étaient enfin satisfaits : il ne leur fallait que la place de leur dépouille. Le roi des rois y voulut

aussi descendre , et quand il en sortit , il fut surpris , pour la première fois , de la pompe qui l'entourait.

Aussitôt les gardes et les prêtres poussèrent une énorme pierre qui fermait l'entrée de la pyramide , et ce bruit fut le dernier qui devait frapper l'oreille de Néhémie dans la demeure du silence. On avait placé sur la terre une lampe , un pain , un vase rempli d'eau. Mais le fils d'Hakalie était loin de penser à ce qui pouvait prolonger sa vie : il ne songeait pas même à terminer ses douleurs. Assis près de la tombe et le visage appuyé sur le marbre , il était comme abîmé dans sa peine. Dès long-temps il s'était dévoué au malheur ; mais quelque grands qu'eussent été ses sacrifices , le sort ne s'en était point contenté. La flèche du désespoir , arrêtée dans son cœur , y pénétrait assez avant pour qu'il lui fût impossible de vivre , mais non pas assez pour ne lui point laisser le temps de souffrir.

— Je meurs ! dit-il enfin : je meurs

pour elle, et je n'ai pu racheter ses jours ! et ma mort inutile ne sera que la fin de mes maux. Eh ! qu'eussé-je fait désormais sur la terre ? Elle a perdu la couronne de sa beauté : cette tombe renferme tout. . . . Hélas , nous étions séparés à jamais dans la vie. Le tombeau seul a pu nous réunir ; seul , il a pu rompre des liens sacrés. . . . Ils ne sont plus, et je frémis encore. . . . Nos âmes craindront-elles aussi de s'approcher, et la frayeur du crime ne cessera-t-elle pas de nous poursuivre ? O ténèbres plus terribles que la mort ! dépouille chérie, es-tu donc toute mon espérance , et ce marbre glacé reçoit-il seul mes derniers embrassements ? Epouse du roi des rois, tant que tu respirais il m'a fallu te fuir, et voilà comme tu m'es donnée. Tu ne me réponds point , tu ne m'entends plus. . . : Que du moins ma vie s'épuise avec mes larmes ! —

Il parlait , et bientôt sa voix défailloit comme le cri du naufragé que les flots

engloutissent. Mais l'Eternel avait entendu sa plainte. Toutes les miséricordes sont dans son cœur : il sait que si le temps peut guérir de faibles douleurs , il en est que la mort seule peut assoupir. L'ange cruel fut donc cette fois le messenger de sa pitié : il inclina son glaive , il laissa tomber dans la bouche de Néhémie les trois gouttes fatales , et l'âme plaintive , échappée sans regrets du corps immobile , hésitait encore à quitter la tombe qu'elle avait préférée au séjour de la lumière. Ainsi moururent et la reine et le fils d'Hakalie , avec tout leur amour et toute leur vertu.

FIN DE NÉHÉMIE.

## NOTES.





## NOTES

### DES NOCES FUNÈBRES.

---

PAGE 1<sup>re</sup>.

.... *Superbes comme Léviathan.*

Léviathan, fût-il la baleine, ne pourrait avaler toutes les dissertations auxquelles il a donné lieu. Nous en avons trouvé dans le texte une assez longue description extraite de Job, et nous avons cru pouvoir nous permettre de la transporter dans les Notes, ainsi que quelques autres.

« Mais plus téméraire mille fois celui qui réveillerait Léviathan, et qui oserait tenir ferme devant lui ! Qui ouvrira les portes de sa face ? La double haie de ses dents est l'épouvante même. Son corps est défendu par la force des boucliers : il est comme scellé sous ses écailles, dont chacune est étroitement unie à celle qui la suit ; comme si la gelée les

avait saisies. On voit jaillir de sa bouche des étincelles et de brûlans éclairs. De ses naseaux sanglans s'échappe une fumée semblable à la vapeur de l'airain fondu. La vigueur réside dans son col, et la crainte bondit devant sa face. Il semble qu'un métal en fusion ait été répandu sur lui. Son cœur est dur comme le caillou, comme la meule broyant les grains. Lorsqu'il s'élance, les plus valeureux frémissent et se repentent. Le glaive de celui qui l'attaque ne résistera point, ni sa lance, ni son dard, ni sa cuirasse. Pour lui, le fer n'est rien qu'un chaume léger, et l'airain, du bois pourri. Les fils de l'arc ne le mettront point en fuite. Contre lui, les pierres de la fronde deviendront comme la frêle enveloppe des grains. La massue lui semble un brin d'herbe; il rit au frémissement du javelot. Il foule de son poids les roches lancées par ses adversaires; il s'appuie sur leurs dents aiguës, comme sur le limon. Navigue-t-il sur la mer, il la fait bouillonner comme la résine ou l'asphalte dans un vase profond; et, laissant après lui des traces éclatantes, il regarde l'abîme écumant sous son poids. Léviathan est le roi des fils de la bête farouche. »

Nous n'entreprendrons pas de rapporter avec détail toutes les opinions émises sur Léviathan. Bochart induit du 1<sup>er</sup> verset du chapitre 41, que c'est le crocodile : d'autres disent la scie, l'orque, le démon, et nomment enfin des monstres marins. Selon Schultens, la racine du mot Léviathan est arabe, et signifie, il s'est roulé en spirales : ce qui annoncerait un animal semblable au dragon. En vain le texte dit-il que ce monstre fait bouillonner la mer sous son poids, en vain plusieurs honnêtes commentateurs en induisent-ils que c'est la baleine : Schultens dit que le mot *iam* s'applique non-seulement à la mer, mais encore aux fleuves, aux lacs ; où les dragons descendent pour se baigner, ainsi que dans la mer Erythrée (mer Rouge), et qu'ils colorent de leur venin. Les partisans de la baleine disent que ce mot vient du syriaque, et signifie le seigneur des poissons. Ils ont pour eux de nombreux exemples d'une semblable locution. Cette opinion est adoptée par les rabbins. Il faudrait supposer que les Phéniciens eussent déjà navigué dans les mers du nord, et eussent donné la description des baleines qu'ils y auraient pu voir. Plusieurs cé-

tacés monstrueux ont échoué sur les côtes de la Méditerranée (et c'est assez pour autoriser la version des rabbins), mais je ne sache point qu'on y ait vu de baleine proprement dite. Isaïe (27, 1) favorise également Schultens et les rabbins, quand il dit : « Le Seigneur, armé de son glaive, d'une impénétrable dureté, visitera Léviathan le long serpent, et Léviathan le serpent tortueux ; et il frappera mortellement le dragon de la mer. » Ceci semblerait désigner le grand serpent de mer des mythologistes et même des naturalistes du nord. Mais le Psalmiste est plus formel quand il dit (ps. 104) : « Là, voguent les navires, et ce Léviathan que tu as formé pour se jouer dans le sein de la mer. » Cependant, lorsque nous songeons aux écailles que Job décrit si bien, nous restons indécis, et tenant dans nos balances égales un crocodile d'un côté, une baleine de l'autre. Tel on nous dépeint Jupiter pesant, par manière de passe-temps, un héros grec et un héros troyen.

*Kohha* est une sorte de lézard que les interprètes italiens prennent pour un caméléon, et les Genevois pour un crocodile. Les Arabes, qui traduisent ce mot par *guaril*, disent que

cet animal détruit le crocodile. (Ils prennent ce lézard pour un ichneumon.) Selon quelques Arabes, le crocodile terrestre ne se trouve que dans les déserts.

Une opinion qu'il ne faut pas omettre, et qui est au moins très-ingénieuse, est celle de M. Fabre d'Olivet. Il regarde Léviathan comme l'universalité des monstres marins, Hozan, comme l'universalité des oiseaux, Behemoth, comme l'universalité des quadrupèdes. On sait que, selon leurs traditions rabbiniques, les Juifs, au jour de la résurrection, seront conviés à un grand repas où ils mangeront le bœuf Behemoth, le poisson Léviathan et l'oiseau Bar-Juchné; car c'est sous ce nom que je le connais.

PAGE 1<sup>re</sup>.

.... *Grand Dieu! tu brises les vaisseaux de Tharsis avec le faible souffle de l'orient.*

Nous dirons d'abord, en passant, que *tsy*, nom hébreu d'un vaisseau, est la racine de *scyphus*, d'esquif, et de tout ce qui est creux.

La question de savoir où étaient Ophir et Tharsis a été débattue, non-seulement de nos jours, mais encore, mais surtout pendant les deux siècles qui ont précédé le nôtre. En voyant la quantité de recherches qui ont été faites à cet égard, l'érudition et la sagacité qu'on y a déployées, les personnes dont l'esprit a pris une certaine direction, plus sèchement et surtout plus ignarement pédantesque que la pédanterie de nos pères, demanderont en quoi la solution d'un pareil problème peut intéresser l'espèce humaine. Nous répondrons que ce point de la géographie ancienne est au moins curieux, et qu'après tout il vaut autant s'y occuper qu'au jeu d'échecs, au casse-tête chinois, et même à des passe-temps beaucoup plus graves. Un voyage de si long cours, à une telle époque, un voyage dont on rapportait, avec une épouvantable quantité d'or, tant de choses rares et curieuses, marque dans l'histoire du commerce et dans celle de l'esprit humain. Les ténèbres qui nous cachent le but de cette course mystérieuse, ajoutent encore à la curiosité. Elles s'éclairciront, je pense, quand les côtes orientales de l'Afrique nous seront mieux connues : car

c'est là une des nombreuses lacunes de la science géographique.

On voit dans le texte de Strabon que, selon quelques historiens, Ménélas avait pu franchir l'isthme de Suez par le moyen d'un canal exécuté par les Pharaons pour joindre le Nil et la mer Rouge. On nous dit bien que Pharaon Necho forma cette entreprise; mais on ajoute qu'après y avoir fait périr cent vingt mille hommes, il fut obligé d'y renoncer. Aujourd'hui les grands travaux nourrissent beaucoup d'indigens. Il serait possible que, chez des peuples sans humanité, qui faisaient travailler les captifs à coups de fouet, il en fût tout autrement. Tant de nobles vestiges de la sagesse égyptienne me portent à douter de ces cent vingt mille victimes. Il me semble avoir entendu dire à quelqu'un de nos savans d'Egypte, que l'on voyait encore les traces de ces travaux commencés.

Si ce canal a existé, ce n'est sûrement qu'après sa destruction que les Phéniciens et les Hébreux auront adopté les ports d'Elath (1) et d'Asiongaber : car, indépendamment d'un

(1) Selon Ebn Haukal, il y avait dans ce port quel-

assez long trajet sur un territoire qui n'appartenait point aux Phéniciens, le port d'Asiongaber était peu sûr. La flotte de Josaphat et d'Ochosias s'y brisa contre les rochers, et le premier de ces deux rois fut obligé d'armer une autre flotte à Elath. Joram, son fils, ayant perdu ces deux ports en perdant l'Idumée, le commerce fut interrompu jusqu'au règne d'Hosias, qui reprit Elath. Resin, roi de Damas, s'en empara sous Achaz. Lorsque les Tyriens furent maîtres de ce commerce, ils en établirent l'entrepôt à Rhinocorure, entre l'Égypte et la Palestine, soit qu'il y eût entre cette ville et la mer Rouge un canal de communication, soit que les marchandises fussent transportées à dos de chameau.

L'histoire de la toison d'or, de quelque manière qu'on l'entende (1), a dû faire regarder la Colchide comme un pays très-riche. Aussi,

ques Juifs auxquels il fut défendu de chasser le jour du sabbat, et que Dieu métamorphosa en singes.

(1) On sait que, dans les fleuves aurifères, les rivaux placent des toisons de brebis qui arrêtent les paillottes d'or.



D. Calmet, qui sans doute n'aime pas les voyages de long cours, n'a pas cru pouvoir mieux placer Ophir, appelé Phaz et Uphaz dans plus d'un passage. Dans cette hypothèse, les thummim (1), ces beaux oiseaux que l'on croit être des paons, devenaient très-naturellement des faisans, et tout s'arrangeait à merveille. On demande à quoi sert alors un port sur la mer Rouge? C'est que D. Calmet fait remonter le Tigre et l'Euphrate à sa flotte, qui pouvait aller beaucoup plus aisément de Tyr à l'embouchure du Phase. Mais comme Palmyrè, que Salomon avait fondée sous le nom de Tadmor, n'était pas à deux cents lieues du Phase, il était beaucoup plus simple d'y envoyer des caravanes que des vaisseaux. Il ne faut cependant pas oublier que la flotte de D. Calmet passe par là pour se charger, en chemin, de choses très-précieuses, et que, jusqu'au temps de Mithridate, le nord du Pont-Euxin était inconnu à tel point,

(1) Par onomatopée, les Persans appellent le paon *t/haous*. C'est à peu près le même nom, avec une terminaison hébraïque pour le pluriel. On ne le trouve pas au singulier.

que l'on croyait les Palus-Méotides réunis à l'Océan. On ne prendra point la peine de combattre cette hypothèse, quand on songera à l'horrible difficulté d'une navigation dans la mer Rouge. Ce n'était pourtant rien au prix des dangers qu'on voyait au delà, dans l'Océan éthiopien. Le nom du détroit le prouve assez : les anciens Arabes le nommèrent *Bab al Mandeb*, Porte des Pleurs (1). Il n'était pas moins difficile de s'avancer au delà du golfe Persique, et D. Calmet lui-même nous répète ce qu'en ont dit les anciens. Depuis les temps héroïques, tout commerce maritime avait cessé entre les Indiens et les Egyptiens, devenus plus timides. Arrien nie formellement qu'avant le siècle d'Alexandre personne eût jamais été du golfe Arabique au golfe Persique, par mer. Eratosthène soutient que qui que ce fût ne s'était jamais avancé de plus de quinze mille stades au delà du détroit de la mer Rouge. Enfin, Strabon et Denys le Périégète disent qu'avant leur temps il y avait à peine vingt vaisseaux qui eussent franchi ce

(1) Le nom de Mocha, qui se trouve près de l'entrée de la mer Rouge, signifie prison.

détroit. Eratosthène excepté peut-être, ces auteurs ignoraient les périples d'Ophir et de Tharsis; mais il n'était pas inutile de rappeler ces difficultés, pour répondre d'avance à ceux qui s'étonnent de la durée de ces deux voyages.

Tous ces motifs ont décidé quelques auteurs à ne point chercher Ophir ailleurs qu'en Arabie, où Moïse place en effet une ville de ce nom, avec une légère différence. L'avis d'Agatarchides serait très-favorable à cette opinion. Selon cet auteur, il y avait une telle quantité d'or chez les Aliléens et les Cassandrin, qu'ils donnaient le double pesant de ce métal pour du fer, le triple pour de l'airain, et dix fois autant pour de l'argent. En creusant la terre, ils trouvaient des morceaux d'or pur qui n'avait pas besoin d'être affiné, etc. Le témoignage de cet auteur est de quelque poids : il avait des notions précieuses sur ces contrées, et M. Malte-Brun dit que les côtes d'Adel et d'Ajan ne nous sont connues encore que par sa description. M. Gosselin, autorité fort imposante, pense qu'Ophir existe en Yemen, à quinze lieues de la mer, sous le nom de Doffir, capitale du Belad Hadjé. Mais, quoi-

que l'Égypte eût renoncé à la mer, le but de cette course était trop rapproché d'elle, et un semblable commerce était trop avantageux, pour qu'on l'eût abandonné sans retour, et que le secret des Phéniciens n'eût transpiré, dans des contrées qu'ils étaient pour ainsi dire obligés de côtoyer. Le commerce maritime reprit sous les Ptolémées, et après eux, une prodigieuse activité; et ce commerce nous est assez bien connu pour être sûrs qu'il se faisait en des pays infiniment plus éloignés. On s'embarquait pour les Indes avec 500,000 sesterces (1,300,000 écus), qui, convertis en marchandises vendues à Rome, rapportaient cent fois autant. Les auteurs de ce temps donnent, il est vrai, le nom d'Indes aux pays que baignent les deux mers Erythrées (la mer Rouge et le golfe Persique), mais ils étendent cette dénomination jusqu'aux terres les plus orientales; et, comme ils parlent souvent de l'Indus, du Gange et de l'île Taprobane, on ne peut douter que l'Inde proprement dite ne leur fût assez bien connue: ils allaient même beaucoup plus loin.

Quoique la navigation fût très-timide, on voit que, du temps des Ptolémées, les pilotes

de la mer Rouge avaient le secret des vents alisés et des moussons, au moyen desquels ils allaient dans l'Inde et en revenaient. Les Phéniciens, du temps d'Illiram, ne manquaient sûrement pas de prendre ces pilotes comme pilotes-côtiers dans une mer remplie d'écueils et de bas-fonds ; mais indépendamment de ce secours, de tels navigateurs connaissent sûrement les moussons. Comme, antérieurement à Salomon, un peuple d'Arabie, mais Chaldéen d'origine, les Gerrhéens allaient chercher les marchandises de l'Inde qu'ils rapportaient à Babylone et à Tyr, il n'est pas douteux que cette source ne fût connue des Tyriens.

Ila donc été fort naturel de chercher Ophir dans la Taprobane, dans la Chersonnèse d'or, dans l'île de Samotra, en la prenant pour Sumatra et non pour Ceylan, comme l'ont fait quelques écrivains modernes.

Josephe, chez qui le nom d'Ophir est Sophëira, comme dans les Septante, dit que c'est une contrée de l'Inde. St. Jérôme veut que ce soit une île de l'Inde, et selon Tzetzes, cité par Ortelius, Ophath est une île ou presque île d'or, dans l'Inde. Nombre d'au-

teurs voient Ophir dans la Chersonnèse d'or de Ptolémée, que d'Anville et plusieurs autres reconnaissent dans la presqu'île de Malacca; mais que M. Malte-Brun dit être un delta formé par les diverses embouchures du fleuve d'Ava. La description de Ptolémée, l'abondance des métaux précieux et le nom même de l'une des branches du fleuve, sembleraient favoriser cette dernière opinion. Il faudrait seulement admettre qu'on puisse donner le nom de Chersonnèse à une île formée par les embouchures d'un fleuve; ce dont le savant auteur doit être mieux instruit que nous.

Bochart, se fondant sur quelque analogie entre l'or de Parvaïm, (comme on lit dans le texte hébreu des Paralipomènes) et le nom de Taprobane, cherche Ophir dans l'île de Ceylan (1). Lucas Holstenius a cru voir Ophir ou Sopheïra dans la position que Ptolémée donne à Supara, sur la côte de l'Inde, près du pro-

(1) Ceylan rappelle l'ancien nom de Sérandib, d'autant plus que *dib*, ou plutôt *divl*, signifie île, comme on le voit par la ville de Diu, située dans une île ou presqu'île,

montoire Comaria ou cap Comorin. D'Anville a reconnu cette position dans Siferdam , que les auteurs arabes nomment Sefarch el Hind, pour le distinguer de Sephareh el Zindje, sur la côte d'Ethiopie.

C'est encore dans les parages de la Chersonnèse d'or, qu'on cherche une île Chryse ou île d'or. Cette île ne serait-elle pas tout à la fois l'île Samotra de Pline, l'Ophir des Hébreux, et la Sumatra des modernes? Un savant géographe retrouve l'île décrite par Pline dans celle de Ceylan, et lui donne le nom de Palésimonde, que cet auteur donne seulement à la capitale de Samotra. Pline place cette île au-delà des côtes d'un royaume de Rasigut, et l'affranchi, dont il rapporte la relation, prend terre au hâvre d'*Hypuros*. Le roi, ou plutôt un des rois de l'île, le retient six mois, et sur son récit envoie une ambassade à Rome. On appelait indifféremment cette île Patzin, ou Pazzir, ou Samotra. En effet, deux des six royaumes qu'elle contenait portaient ce nom. Il y avait un grand lac nommé Mégisba, et deux rivières. De cette île, on voyait les côtes des Sères ou de Cambalu, et l'on trafiquait avec les habi-

tans. On peut voir dans Pline les longs détails donnés par les ambassadeurs : cet écrivain leur fait dire qu'on adorait Hercule en ce pays. (Les Phéniciens y avaient-ils porté le culte de leur dieu Malkrat, que les Grecs et les Latins appelaient Hercule ?)

Nous sommes entrés dans quelques détails, parce que d'Anville a présenté toute nue l'hypothèse de Bochart, assurant qu'il se fondait seulement sur la ressemblance des noms de Parvaïm et de Taprobane, ressemblance qui ne fera tomber personne à la renverse. Mais tout le monde sait que l'or d'Ophir est souvent appelé dans la Bible or de Paz et d'Oupaz, et ces noms ressemblent véritablement à ceux de Patzin et Pazzir, que notre affranchi donne à son île. Si l'on se rappelle qu'il débarque au port d'Hypuros, on sera frappé d'une nouvelle ressemblance : car il n'est pas douteux que chez les anciens le *p* et le *phi*, ne se missent souvent à la place l'un de l'autre, puisque dans l'alphabet hébreu c'est une seule et même lettre. Et dès-lors, le nom d'Hypuros est celui d'Ophir, avec une terminaison grecque.

L'extrême ressemblance du nom de Samo-



tra avec celui de Sumatra , et le voisinage des côtes du pays des Sères , circonstance qui ne peut convenir à Ceylan , l'abondance de l'or et de l'étain , tout cela doit-il faire appliquer à Sumatra la description de Pline et la conjecture de Bochart ? C'est ce que nous n'oserons pas décider.

Mais M. Macdonald ne doute pas que Sumatra ne soit Ophir. Selon lui , ce mot est un substantif malais , dont le sens composé signifie montagne contenant de l'or. A quoi M. Langlès dit que l'auteur se trompe , et qu'il n'existe dans la langue malaise aucun mot ressemblant à Ophir. Une montagne de Sumatra et une montagne de Malacca, se nomment ainsi ; mais ce nom leur a été imposé par des Européens. Celle de Sumatra , qui a plus de douze mille pieds , mérite quelque mention. L'île, longue de trois cent soixante-seize lieues, offre bien l'emplacement nécessaire aux six rois de Pline , dont un seul se trouve un personnage assez important pour envoyer une ambassade à Rome. Ceylan n'a qu'une longueur de cent lieues sur trente-huit, dans sa plus grande largeur.

Mais ne nous arrêtons pas dans ces îles :

nous avons encore beaucoup de chemin à faire pour trouver Ophir et Tharsis. Il paraît que, même en des temps moins éloignés que les nôtres de ces expéditions fameuses, on n'était pas mieux d'accord sur le lieu de leur destination; car peu avant Josèphe, qui place Ophir dans l'Inde, l'auteur de la Paraphrase chaldaïque appelle plus d'une fois la flotte de Salomon flotte africaine, et, selon le témoignage d'Origène, plusieurs interprètes ont voulu qu'Ophir fût l'Afrique même. Dans la vérité c'est absolument le même nom, avec la terminaison ajoutée à tant de noms de pays, comme l'Amérique, la Boétique, l'Attique, l'Armorique, etc. « C'est aussi en Afrique, nous dit d'Anville, que plusieurs savans, entr'autres Huet, ont cherché Ophir; mais quelques indices leur ont échappé. Le nom d'Ophir se trouve d'abord dans l'Écriture, comme étant celui de l'un des fils de Jectan. Rien de moins douteux que le séjour de cette postérité dans l'Arabie-Heureuse, où les noms de ces chefs se sont même perpétués; témoins ceux de Saba, d'Hadsarmoth, et bien d'autres. Ophir n'a pu manquer d'avoir part au domaine de son père, ni d'habiter dans le voisinage de

ses frères. Un canton que les Arabes désignent par le nom d'Iahseb, petit-fils de Jectan, a pour capitale une ville que l'Edricy nomme Dafar, et le Périple grec de la mer Erythrée, Aphar. On ne peut distinguer cette ville de Saphar, dont parle Pline, puisque nous avons vu qu'Ophir et Sopheïra sont le même lieu. La première mention d'Ophir dans l'Écriture, désigne donc avec certitude un canton de l'Arabie-Heureuse nommé aujourd'hui Iemen. » Il serait donc avantageux de découvrir quelque liaison entre le premier Ophir et celui de Salomon. Cette liaison si importante est donnée dans le Périple cité.

D'Anville suppose, avec quelque raison, que les anciens Arabes, dans leurs migrations, ont fait comme les nations modernes qui ont donné à leurs établissemens d'Amérique, le nom des villes et des cantons de leur patrie. Il retrouve un second Ophir dans la ville de Maphar indiquée dans le Périple, et dans Ptolémée, en ce qu'il parle des Maphorites. Ce lieu n'était pas éloigné d'un emporium (1) appelé Musa, qui se retrouve encore aujourd'hui dans Mosch,

(1) Les Grecs et les Romains formèrent des établis-

près de Moka. Cette chaîne conduit au troisième Ophir, à Sefareh, que les Arabes ont surnommé *el Zindje*, et qui revient au promontoire de Zingis de Ptolémée. Ce dernier nom peut avec quelque extension s'appliquer à la côte entière de Zanguebar (1). Les peuples ne portent pas ce nom, parce que les Mahométans ont donné aux habitans des contrées limitrophes le nom de *Kiafer*, qui signifie infidèle, nom duquel on fait un grand abus en géographie, selon l'observation de d'Anville.

Les anciens ne font nulle mention du fleuve Zambezé, ni de Sofala, qui est à quelques degrés au delà; mais les Arabes ont dû étendre leurs relations plus loin que les Romains, et

semsens très-éloignés, s'il en faut croire l'Edricy. Alexandre plaça dans l'île de Zocotora une colonie de Grecs qui, par la suite, se firent chrétiens.

(1) Ebn Haukal dit qu'il n'y a point d'autre nation noire dont le pays soit aussi étendu que celui des Zinges; mais il ajoute que, par la difficulté des communications de tout autre côté, ils n'ont de commerce qu'avec la côte occidentale, près de laquelle le même auteur et l'Edricy placent des mines d'or très-abondantes.

l'Edricy parle de l'or de Sofala (1) comme du plus pur. Le géographe ne veut point insister sur l'analogie des noms de Sefareh et de Sophira, le même qu'Ophir. Il ne s'étaie pas non plus du témoignage de deux auteurs portugais, selon lesquels des livres écrits dans la langue du pays attesteraient que Salomon tirait de l'or de cette contrée tous les trois ans. Les Portugais ayant remonté le fleuve Zambeze jusqu'à plus de cent lieues, recueillaient de l'or en plusieurs endroits, qu'ils appellent Feiras d'Ouro. « Le canton le plus abondant est une montagne dont le nom d'Asura, ou Feira, présenterait peut-être à quelque critique un rapport avec celui d'Ophir. » On voit que d'Anville n'est pas fâché de s'ap-

(1) *Sofalat al deheb*, lieu bas et creusé, où l'on trouve de l'or, mine d'or. C'est ainsi que les Arabes désignent une ville des Zingés. On dit aussi que ces peuples se servent de bœufs au lieu de chevaux, même à la guerre. Ce sont eux qui ont dévasté l'Arabie et même l'Irak. Les Italiens les appellent Zingari, et nous, Bohémiens, parce que les Thaborites et autres, qui furent chassés de la Bohême, se joignirent à eux. Giostah, ville située au fond d'un golfe spacieux, n'est pas éloignée de la ville appelée aujourd'hui Sofala.

puyer de la ressemblance des noms , mais qu'il veut avoir l'air de la dédaigner. On prétend avoir découvert sur cette montagne les restes d'une ancienne bâtisse en maçonnerie fort solide , que l'on attribue à des étrangers , parce que le peuple ne connaît d'autre construction què celle des cabanes qu'il habite.

Le port d'Elath ou celui d'Asiongaber sont appelés par les Arabes *Minet - Iddahab* , port de l'or. D'Anville compte de ce port à Sefareh une distance de mille lieues , qu'il double à cause des détours et des détails du cabotage. En réfléchissant que même aujond'hui , dans la mer Rouge , on est obligé de mettre à l'ancre toutes les nuits , et qu'en général c'était l'usage des anciens sur toutes les côtes ; si l'on a égard au temps nécessaire à l'armement , au chargement pour le retour , aux relâches pour se rafraîchir et faire aiguade , on ne sera point étonné qu'il faille trois ans pour un semblable voyage.

Enfin d'Anville croit avoir ajouté à cette hypothèse une *preuve très-forte* , en faisant connaître un second Ophir entre le point de départ et l'Ophir des côtes d'Afrique. Nous ose-

rons dire , avec le respect dû à ce grand géographe , que cette nouvelle considération n'est pas très-concluante. Nous voulons bien , sur la foi du Pentateuque et du Périple , qu'il y ait un second Ophir en Arabie ; nous voulons bien que les fondateurs de la colonie lointaine aient laissé cet Ophir d'Arabie comme une balise qui marquait leur passage ; mais cela ne prouve pas du tout qu'Ophir de l'or fût en Afrique , plutôt que sur les côtes de l'Inde , par exemple. L'allégation serait de quelque poids si , au lieu de trouver un second Ophir dans l'intérieur de l'Arabie , on l'eût trouvé sur les côtes d'Afrique , entre le promontoire des Aromates (1) et Zingis , ou Sefareh ; mais , jusqu'à ce jour , le passage de ces Argonautes n'a laissé guère plus de traces sur les côtes d'Afrique ou d'Asie , qu'il n'en a laissé sur les flots de la mer Erythrée. Cependant , il ne faut désespérer de rien : ne doutons pas que quelque voyageur , en explorant ces côtes si peu connues et si dignes de l'être , ne cherche à vérifier le rapport des Portugais , et ne découvre enfin , soit dans les langues , soit dans les noms des lieux , soit

(1) Qui est à l'entrée de la mer Rouge.

dans les circonstances locales, quelque précieux vestige d'une antiquité si reculée.

Bruce, guidé par le récit du dominicain Juan dos Santos, a prétendu trouver tout cela : son hypothèse est celle de d'Anville, sans un fait de plus, mais soutenue de beaucoup d'affirmations. Il croit que cet Ophir d'Afrique se trouvait dans les états de la reine de Saba, qu'il aime presque autant que Salomon pouvait aimer cette belle reine. Il place une ville de Tharsis et une ville de Mocha non loin d'Ophir, et il s'appuie de la ressemblance de plusieurs noms. Il dit que dans les annales d'Abyssinie, il est question d'un chef de Tharsis. On était obligé d'employer six moussons, ce qui fait au juste trois ans. On remontait la rivière de Cuama jusqu'à deux cents lieues dans les terres, et l'on trouvait les mines d'or dans la montagne d'Afura, que quelques auteurs croient appartenir à la chaîne des monts de la Lune, ou de Komri, beaucoup plus éloignée. Cependant, à une distance assez considérable, se trouvaient les mines de Chicoua : de grandes excavations s'y voient encore, dit-on. Montesquieu, qui honorait de son suffrage l'hy-



pothèse d'Afrique, s'étonne seulement de voir employer trois années à un semblable trajet : les détails donnés par d'Anville répondent à cette objection, bien que l'on ne puisse comparer aux vaisseaux tyriens, les meilleurs du monde, ces misérables jonques dont parle Pline. Elles étaient construites en papyrus, et mettaient vingt jours dans le trajet qu'un vaisseau grec faisait en sept jours.

Plusieurs interprètes, persuadés que les anciens avaient fait le tour de l'Afrique, ont cherché Tharsis sur les côtes de la Boétique (1). Les Phéniciens abordèrent à Tartesse avant que les Tyriens formassent un établissement à Gardis, ou Cadiz, dont la fondation remonte à la guerre de Troie : tel est du moins l'avis de Pomponius Méla, né dans la Boétique. Les anciens croyaient le lac Averno voisin de Tartesse. On y trouve aussi le fleuve Léthé, que les Arabes ont appelé Guadalété, comme ils ont appelé le fleuve Anas, Guadiana. Enfin, il n'est pas douteux que l'on ne trouve la trace des Phéniciens sur ces rivages, mais cela ne

(1) La Boétique tire son nom du fleuve Bœtis, aujourd'hui Guadalquivir, (de Vadi-al-Kabir, le fleuve impétueux, ou le fleuve superbe.)

prouve pas qu'ils aient été chercher de l'or dans ces mêmes contrées, dont les habitans furent en chercher, deux mille ans après, sur les côtes d'Afrique et d'Asie. Cette conjecture a pourtant été soutenue, comme les autres, avec autant de sagacité que d'érudition.

Il faudrait d'abord savoir si les anciens ont fait le tour de l'Afrique. Quels que soient le nombre et le poids des autorités, ce fait est contesté par de savans géographes, entr'autres par M. Malte-Brun. Nous pouvons laisser dans le pays des fables, dans un fragment de Pline l'Ancien, dans le *Monde primitif* de Court de Gebelin et de Delisle de Sales, le périple de Hannon, roi qui avait apprivoisé les lions. Ce qui mérite plus d'attention, c'est le voyage que des Phéniciens entreprirent par les ordres du Pharaon Nécho. Ils partirent du canal qui aboutissait à la mer Rouge, et revinrent en Egypte par le détroit de Gades. Une circonstance qui n'a pu être imaginée, qui n'était pas comprise même d'Hérodote, qui la rapporte, déterminerait ma croyance. Écoutons le père de l'histoire : « Ils dirent des choses que je ne crois pas, moi, mais qu'un autre croira peut-être. Par exemple ;

qu'en côtoyant l'Afrique, ils avaient le soleil à leur droite, etc. » Mais quand on ne leur donne que deux ans, quand on dit qu'ils semaient et attendaient la moisson pour remettre à la voile, je ne vois plus qu'une histoire ébauchée sur la persuasion où l'on était alors que l'Afrique finissait à l'Ethiopie, ce qui abrégait de moitié ce grand voyage. Sataspes, sujet du roi de Perse, fut arrêté par les herbes flottantes, près de Canarie. Possidonius, cité par Strabon, rapporte qu'un certain mage avait été trouver Gélon, à qui il s'était vanté d'avoir fait le tour de l'Afrique. Le plus authentique de tous ces périples est celui d'Hannan amiral : la relation qui nous reste, copiée d'une inscription placée dans un temple de Carthage, est sûrement un abrégé du récit original. L'amiral carthaginois en dit assez cependant pour prouver qu'il n'a point fait le tour de l'Afrique, à beaucoup près. Dans une première expédition, il fonda des colonies, et ne s'avança guère. Dans une seconde course, plus rapide et plus hardie, il s'avança, selon M. Gosselin, jusqu'au cap Non, selon d'autres jusqu'au cap des Trois-Pointes, et selon M. Malte-Brun, seulement un peu plus loin que M. Gosselin ne le présume,

Les établissemens d'Hannon furent visités par l'un des deux Scylax, l'autre ayant navigué sur les côtes de l'Inde. Enfin les deux Eudoxus, celui de Cnide et celui de Cyzique, en des temps différens, passent pour avoir fait le tour de l'Afrique, ou plutôt pour l'avoir tenté. Mais quoiqu'il soit parlé dans Aristote de l'île Phébol (1), il paraît que c'est une interpolation, et que les anciens eux-mêmes n'ont pas cru qu'aucun navire eût fait le tour de l'Afrique, puisque Ptolémée, le souverain législateur de la géographie ancienne, pose en principe que vers l'équateur la côte d'Afrique tourne court vers l'est, et va rejoindre les côtes d'Asie, vers le pays des Sères, faisant ainsi de la mer des Indes une vaste méditerranée.

Cessons donc de chercher Tharsis en Boétique, et surtout de l'y chercher en faisant la circumnavigation de l'Afrique, tandis que les Phéniciens connaissaient si bien la Méditerranée, dont ils franchissaient même les bornes. Selon Pausanias, ils ont habité les îles de Si-

(1) Aujourd'hui Madagascar, que les Arabes nomment Phanhalon. C'est ce qui la fait reconnaître dans Aristote.

cile, de Sardaigne, de Malte, de Chypre, les îles Baléares, et Gades ou Cadiz.

Les diverses mentions d'Ophir et de Tharsis, dans l'Écriture, ne peuvent jeter aucun jour sur ces questions, mais en verset du psaume 72 pourrait s'entendre d'une manière opposée à cette opinion de M. Gosselin que Tharsis désigne la haute mer. Voici ce passage : « Les rois de Tharsis et d'Ajim lui enverront des présents. » Le psalmiste semblerait d'abord nommer deux contrées, mais *iim* se rend ordinairement par *les îles*, et l'aleph initial du mot, portant un khirik, se prononce comme un *i*. D'un autre côté, *tharschisch*, la haute mer, pourrait, par extension, signifier ici pays d'ontre-mer. Comme on appelle Tyr fille de Tharsis, il ne peut certainement être question ni de Tarse en Cilicie, ni de Carthage, colonie de Tyr, ni de Tartessus en Bétique, et encore moins de Tharsis sur la côte de Zanguebar. En résumé, si Tharsis n'a qu'une signification, c'est la haute mer, et s'il en a deux, la seconde est une contrée des Indes ou de l'Afrique. Dans tous les cas, nous pensons que l'une des deux expéditions se dirigeait vers la côte de Zanguebar, l'autre vers

la Chersonnèse d'Or. La première suivait les côtes; la seconde, à la faveur des vents réguliers, se dispensait de suivre les longs détours du golfe Persique, et nous avons de l'habileté des Phéniciens une assez haute opinion, pour croire qu'ils pouvaient cingler du promontoire Syagros, par exemple, à la côte des Pirates (1), ou même au promontoire Comaria (2), et de là se rendre en droite ligne à la Chersonnèse d'Or. Si l'on ne pense pas que, malgré le temps considérable qu'il faut pour un tel chargement, cette navigation puisse durer trois ans, on pour suivre les côtes, faire le cabotage, et coucher à terre toutes les nuits. Tout cela vaut encore mieux que d'aller à Saint-Domingue, et surtout au Pérou; car bien que le Brésil présentât les mêmes avantages, sans faire un si grand détour, telle a été la fantaisie de plusieurs interprètes, qui tous ont présenté à l'appui de leurs conjectures quelques faits, comme la ressemblance du dieu des Phéniciens et du dieu des Mexicains, et l'usage de sauter par-dessus le feu pour se

(1) Qui se trouvait au-dessus de la côte de Malabar.

(2) C'est Comoria.

purifier. Huet attribue ce voyage au hasard ; et l'on dit que les Phéniciens ont pu passer de l'Afrique aux Canaries, des Canaries aux Açores, et des Açores en Amérique : il est bien entendu que, c hemin faisant, on ramassait des dents d'éléphant sur la côte d'Afrique.

## PAGE 2.

.... *Aux jours de Joas, roi d'Israël.*....

Il ne faut pas confondre ce Joas, fils de Joachaz et roi d'Israël, avec Joas, fils d'Ochosias et roi de Juda, qui régna presque en même temps. Le Joas dont il est question dans cette histoire, et qui était contemporain du prophète Elisée, fut un grand capitaine. On peut voir son histoire au 4<sup>e</sup> liv. des Rois, chap. 12.

Son vrai nom est Jehoasch, mais on l'appelle plus brièvement Ioasch ou Joas.

Israël signifie il a lutté contre Dieu, et non pas, comme le croit saint Jérôme, il est droit devant Dieu, ou, comme le dit saint Augustin, homme voyant Dieu.

## PAGE 2.

.... *Le lieu de sa demeure était Ramatha....*

Cette ville était appelée Harmathaïm Sophim, sans doute pour la distinguer d'un autre Ramatha situé entre Jérusalem et Lidda, sur le chemin de la première de ces villes à Joppé.

## PAGE 2.

.... *La fertile et rianté vallée....*

Isaïe dit, chap. 65 : « Saharon sera la demeure des troupeaux de brebis. » La forêt de chênes nommée Saronas était aussi, probablement, dans la Saronitide ; et, un peu plus au nord, Capharsalama passait pour un lieu charmant, à cause de l'abondance des eaux et de la beauté des arbres : c'est ce qui décida Hérode à bâtir près de la tour de Straton la ville d'Antipatride, qu'il consacra à son père. Cette vallée riante est couverte de fleurs. Il y croît en abondance des melons d'eau, en hébreu *abatichim* : les Egyptiens les appellent *batich*.



## PAGE 2.

.... *Qui s'étendait vers Joppé...*

Le nom de Joppé ( *Japho* ) lui vient peut-être de la beauté de ses édifices , ou de sa situation ; car ce nom ressemble infiniment au mot *iapheh* , qui signifie beau. Les uns disent que cette ville dépendait de la tribu de Dan , d'autres de celle de Benjamin , et plusieurs pensent que du temps de Salomon ce port appartenait aux Philistins. C'est par là que ce roi recevait les bois du Liban destinés à la construction du Temple , et il en fut de même quand il fallut le relever , au retour de la captivité. C'était le seul port que les Juifs possédassent sur la Méditerranée , et encore n'était-il pas très-sûr , se trouvant trop exposé au vent du nord. Comme c'est là que s'embarqua Jonas , quelques auteurs ont pensé que son histoire avait donné lieu à la fable d'Ambromède ; mais , comme le remarque M. Dindorf , il n'y a pas une grande ressemblance entre ces deux aventures. Strabon dit que de cette ville on découvre Jérusalem , mais Pokoke dit et prouve le

contraire, en alléguant que les montagnes situées entre les deux villes sont plus hautes que celles où Jérusalem est assise. Il paraît seulement que des hauteurs des environs on pouvait voir la tour Pséphine : il est facile de le croire, puisque Josèphe dit que, de cette tour, les regards s'étendaient d'un côté jusqu'en pleine mer ; et vers le reste de l'horizon, au delà des limites de toute la Judée.

## PAGE 4.

.... *Sa fille Esther.*

Selon plusieurs lexicographes, c'est le nom persan de l'épouse d'Assuérus, ou plutôt Ahhaschverosch, et ce nom signifierait myrte vert. Telle est en effet la signification du premier nom d'Esther, Hadassa, de *hadas*, myrte, d'où la ville d'Edesse s'appelle ainsi, probablement. D'autres, en plus grand nombre, cherchent l'explication du nom d'Esther dans *sathar*, il s'est caché. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom d'Esther se trouve dans la Bible long-temps avant l'aventure du sérail d'Assuérus. Michaelis, orientaliste profond et

plus que profond, dont nous avons déjà signalé les opinions bizarres, regardetout le livre d'Es-ther comme imaginé pour donner un motif quelconque à la fête de Purim. Il pense que cette fête a été instituée en souvenir de la grande victoire que Judas Machabée remporta sur les Syriens, le 13 du mois adar. Il engage à voir à ce sujet ses notes sur Es-ther, g. 24, et croit qu'il faut chercher si le nom du lieu où le combat s'est livré n'a point passé de l'histoire dans la fable. Ainsi, d'un côté, cet auteur avance les choses les plus hasardées, tandis que, de l'autre, il met en doute les faits historiques. L'histoire d'Es-ther, dont l'original hébreu s'est perdu, peut, par cela même, avoir subi quelques altérations qui ne donnent pas le droit de la révoquer en doute. Elle est d'ailleurs pleine de charme : nous en attestons l'immortelle tragédie de Racine, où cette histoire est suivie avec tant d'exactitude.

C'était un usage des Hébreux, que de donner aux hommes les noms des plus belles plantes, comme le palmier, le narcisse, etc. Celui du myrte était plus particulièrement consacré au sexe féminin. Les Grecs l'ont employé indiffé-

remment, comme on le voit par Myrtyle, Myrto, etc. Cet usage de donner des noms de fleur existe surtout en Arabie, d'où il a passé en Espagne, et de là chez nous, lorsque l'Espagne, prépondérante dans la politique européenne, l'était aussi dans la littérature, et même dans les modes. Plusieurs noms de comédie nous sont venus de l'arabe par la comédie espagnole, comme celui de Jasmin, fort commun en Arabie. Ainsi le mot laquais vient de l'espagnol *lacayo*, qui venait de l'arabe *lakitho* ou *lakaïtho*, enfant trouvé. C'étaient de petits domestiques, dans le genre de nos jockeis, dont le nom et la mode nous sont venus d'Angleterre, alors que cette puissance a joué le même rôle que l'Espagne jouait deux siècles auparavant. — Selon Prideaux, le nom d'Esther est persan, et la signification lui en est inconnue. La tradition place à Hamadan le tombeau d'Esther et de Mardochée.

## PAGE 4.

.... *L'armée du roi d'Aram*....

Le vaste et beau pays que les Grecs et les Romains ont appelé Souria et Syria, se divi-

sait chez les Hébreux en Aram Naharim ( Syrie des deux fleuves , et non pas Syrie des fleuves , comme on dit communément ) ; en Padan - Aram ( Syrie champêtre , campagne de Syrie ) , que Dindorf dit être une plaine autour de Carrhas , et en Aram Tsobah , qui était la portion comprise entre le Liban et l'Anti - Liban. La capitale de cette dernière était Damas , chez les Hébreux Damesek , et chez les Arabes Dim - Schak. On connaissait encore une Syrie réchabéenne , de Réchaba , sur l'Euphrate. C'est de ce nom d'Aram que viennent les Arimi d'Homère. « Les Arabes désignent ce pays sous le nom de Bar-el-Scham , le rivage de la gauche , en opposition avec l'Yémen , ou le pays de la droite. Ces dénominations ont rapport à la situation de la Mecque , et à l'idée assez juste que la Syrie n'est qu'une côte de l'Arabie (1). » S'il faut en croire un célèbre orientaliste , le mot *Aram* , qui dans les langues arabiques ne signifie rien , dans le sanskrit signifie jardin ; et le paradis tefrestre décrit dans certain livre , est le paradis indou tel que le décrivent les Pouranas : il y voit une in-

(1) Malte-Brun , t. 3 , p. 125.

*dication évidente de la diffusion, du bramisme, dès ce temps reculé. Le savant écrivain attribue cette manière de voir à Wilford. Je conçois qu'en beaucoup de régions disgraciées de la nature, on ait pu considérer les belles vallées de la Syrie comme l'Eden de nos premiers pères; mais l'Inde et Ceylan sont des contrées délicieuses qui n'ont rien à envier au reste du monde, et surtout à la Syrie, qui renferme d'immenses déserts, tant du côté de l'Arabie que du côté de l'Irak. Quant à l'antériorité du sanskrit, il nous semble que c'est une chose à démontrer.*

Bien que les livres saints aient été révélés à Moïse, il était, sans doute, des vérités que le Seigneur n'avait point cachées aux patriarches, où qu'il leur avait permis de connaître par la tradition. Les notions de l'origine du monde et du déluge, par exemple, pouvaient s'être conservées chez les aïeux d'Abraham, qui habitaient la Chaldée; elles pouvaient s'être répandues dans l'Inde avant que d'être effacées parmi les Chaldéens, s'il est vrai qu'elles le fussent aussi entièrement que doit nous le faire présumer le peu qui nous reste sur ce peuple, et qui ne nous est transmis que par

les Grecs. Ceux-ci ne pouvaient apercevoir ni supposer autre chose que Saturne, Jupiter ou Hercule; et même à côté d'eux, à Ephèse, ils avaient pris pour Diane une divinité Panthée (1), qui certes ne lui ressemble guère.

Il est vrai que le mot *Aram* n'offre aucune signification en hébreu : c'est un nom propre, un nom d'homme, insignifiant comme tant d'autres, et comme tant d'autres aussi devenu un nom de pays. Ce nom d'homme se trouve dans la Genèse ( 22. 10. ); car on ne peut mieux faire que de consulter là-dessus ces vénérables archives de l'Orient. C'est ainsi qu'Arrapachitis, par exemple, a tiré son nom d'Arphaxad.

Quant au nom de la Syrie, nous nous permettrons une conjecture si naturelle que sûrement d'autres l'ont émise avant nous, et que notre ignorance seule nous prive de cette connaissance. Tyr, point de départ de Cadmus, fon-

(1) Divinité qui réunit plusieurs attributs, peut-être même plusieurs personnes, comme les divinités indiennes. C'était probablement la grande déesse de Syrie; et celle-là peut-être était la même qu'Isis. Voyez la Dissertation du comte de Caylus.

dateur de Thèbes, Tyr, ville maritime dont les vaisseaux faisaient exclusivement le commerce du monde à peine civilisé, a dû être la première cité connue des Grecs, en Syrie. Or, comme cette ville se nommait et se nomme encore Tsour dans la langue du pays, n'est-il pas probable que les Grecs auront appelé ce pays Souria, au lieu de lui laisser son nom d'Aram ?

On peut encore distinguer la Syrie judaïque, qu'un auteur croit être la province Sériadique.

Quant à la langue syriaque, bien qu'elle passe pour une langue morte, parce qu'en Syrie et en Palestine on entend toujours parler arabe, il est cependant certain qu'on parle le syriaque dans quelques villages des environs de Damas : c'est même avec les caractères de cette langue que les Maronites écrivent l'arabe. Si jamais nous avons les voyages de M. de Seetzen, que la mort a trop tôt enlevé aux sciences, toutes ces choses seront probablement éclaircies.



## PAGE 11.

.... *Adorait secrètement Astarté, la divinité d'Aram.*

C'est ainsi que les Grecs ont nommé l'Aschéreth des Hébreux, dont les rabbins et l'Eglise ont fait le démon Astaroth : c'est la grande déesse de Syrie et d'Ephèse, que tour à tour les Grecs ont prise pour Junon, Cybèle ou Opis, Diane et Vénus, parce qu'elle était peut-être tout cela, comme nous venons de le dire. C'est que l'esprit humain trouve commode d'identifier des objets différens, afin de réduire tout au simple. Les modernes sont peut-être tombés dans le même inconvénient, en croyant voir la même divinité dans les temples de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de Babylone, de Tyr, de l'Egypte et de Carthage.

Les deux colonnes du temple de Tyr, et peut-être même celles du temple de Salomon, étaient consacrées au soleil, et à la lune, mère des vents. Ces colonnes étaient de superbes obélisques, l'un d'or et l'autre d'émeraude,

ou plutôt de verre coloré (1), dans l'intérieur duquel on allumait des lampes pendant la nuit, selon l'opinion de Larcher, car cette seconde colonne répandait une grande clarté. Les colonnes de l'Hercule phénicien, qui est l'Hercule voyageur, étaient probablement aussi consacrées au soleil et à la lune, ou Astarté. De très-anciennes médailles de Chypre font voir que la déesse Astarté était représentée et adorée sous la figure d'une pyramide. A Paphos, siège principal de Vénus, l'image de cette déesse ressemblait à une pyramide, selon Tacite. Platon remarque en effet que le nom de l'étoile du soir, qui n'est autre que Vénus, vient de la Syrie ou de l'Orient. Si les fameuses ruines du palais de la reine, dans l'île de Chypre, sont plus anciennes que je ne l'imagine, si elles sont aussi anciennes qu'on le croit, elles pourraient bien

(1) Michaelis, auteur de l'*Histoire du verre*, chez les Hébreux, dit que le plancher du temple de Jérusalem était recouvert d'une mosaïque de verre imitant une nappe d'eau. Lorsque la reine de Saba visita Salomon, elle prit ce pavé de verre pour de l'eau, et, relevant ses vêtements, elle laissa voir au roi ses beaux pieds.

avoir été consacrées à Belsamina, la reine du ciel, à la reine des bois, à Céleste ou Uranie, la même que la lune. Tels étaient ses noms chez les femmes de Carthage, de Canaan, et surtout chez les Juives, qui lui offraient des gâteaux appelés *cavonim*, ainsi que nous l'avons dit. Isis, qui a beaucoup de rapports avec cette divinité, n'était point adorée sous la figure d'une colonne, il est vrai; mais l'art de la sculpture était sans doute plus ancien et plus perfectionné en Egypte que dans les îles de l'Asie Mineure; et peut-être, ainsi que les Hébreux, les Tyriens, postérieurs à Moïse, n'admettaient-ils point d'images dans leurs temples (1), à moins que l'on ne croie au rapport du faux Sanchonia-

(1) Je ne me rappelle pas s'ils avaient érigé quelques statues à leur dieu Melek, Melkrat, Melkathos ou Méléicerte, que l'on croit être Hercule, je ne sais pourquoi. Dire que ce personnage héroïque ou divin est Hercule phénicien, c'est comme si l'on disait, en ce pays, qu'Alfred est un Charlemagne anglais. Ce Melek, dont le nom signifie roi, pourrait bien être Hannon, roi qui domptait les lions, ou quelque amiral heureux et hardi qui, au retour de son voyage de découvertes au détroit de Gades, aura été fait roi, et, après sa mort,

ton et à sa statue d'or du dieu Agrotès, traînée dans un charriot par plusieurs paires de bœufs. Mais, par des notions plus certaines et plus récentes sur le culte d'Hercule à Gadeira, il paraît que toute statue et toute image était sévèrement bannie de son temple, et nous aurons lieu d'y revenir.

Lucien parle d'un temple de Vénus, bâti par Cyniras, sur le mont Liban. On ne peut douter, en effet, que le culte de Vénus ne vienne du pays où l'on célébrait la fête d'Adonis, nom syriaque, hébreu et phénicien, orné d'une terminaison grecque. Le temple de Hieropolis ou Jerapolis était aussi consacré à la déesse de Syrie, Astarté. Il y avait dans le sanctuaire deux statues d'or, l'une à Jupiter et l'autre à Junon, à qui l'on donnait d'autres noms, dit Lucien. Celle de Junon est assise sur des lions, et celle de Jupiter sur des taureaux. Entre ces deux figures il y en a une autre qui ne ressemble à aucune divinité particulière, mais qui a quelque chose de toutes.

Dieu de Tyr, parce que le peuple ne s'accommode pas long-temps du dieu spirituel et invisible des patriarches et des sages de tous les pays.

Les Syriens ne lui donnent pas d'autre nom que celui de la statue ou de la figure , par excellence , apparemment. En entrant dans le temple à gauche , on remarque un trône vide : c'est celui du soleil , qu'ils n'ont pas voulu représenter. Cependant ils représentent Apollon , mais avec de la barbe et des habits. Un Apollon barbu , habillé , et qui n'est pas le soleil ! On reconnaît bien ici la fureur des anciens de voir leurs divinités partout : manie que rien ne contrariait , puisqu'il était fort rare qu'ils daignassent apprendre les langues barbares , comme ils les appelaient. Ces divinités , richement habillées , nous semblent appartenir aux théogonies orientales , et l'on reconnaît là le style des barbares. Peut-être retrouve-t-on encore la grande déesse dans l'Opis de Babylone : c'est du moins le nom qu'on lui donne , fort mal à propos. C'était une des trois statues colossales que l'on voyait au plus haut du temple. La première était celle de Jupiter ; la seconde,

(1) En syriaque , Mabog. Les Arabes l'appellent aujourd'hui Mambodge. (Géographie de Malte-Brun, t. 3, p. 132.)

celle de Junon , tenant de sa main droite une tête de serpent , et de l'autre un sceptre de pierre, attributs qui n'ont aucun rapport avec Junon , et qui même devaient en exclure le souvenir. La figure d'Opis était assise sur un trône d'or, ayant deux lions à ses genoux , et auprès d'eux des serpens d'argent d'une grandeur démesurée. Devant ces trois divinités, il y avait une table d'or longue de quarante pieds.

Lucien dit que l'on attribuait la fondation du temple de la grande déesse à Deucalion, selon les uns, et selon d'autres à Sémiramis, Attès ou Bacchus. Mais un peu plus bas, il dit que ce temple si vénérable avait été bâti depuis peu par Combabus : il n'y avait d'ancien que le culte et l'idole.

M. Barthélemy cherche à établir que le culte de la divinité d'Ephèse (1) vient des Egyptiens, et pour y parvenir, il dit que leur aversion pour la mer n'a pas toujours existé. Cette opinion semble favorisée par des bas-reliefs sans nombre, représentant des vaisseaux sur le hunier desquels un offi-

(1) *Ephès*, en hébreu, signifie borne, limite.

cier placé dans une sorte de chaire, fait des signaux ou commande la manœuvre. La navigation d'un fleuve n'eût pas exigé cet appareil.

Le dire de Pline sur cette statue faite d'un cep de vigne, démentirait son origine égyptienne, selon quelques auteurs; mais quoique la culture de la vigne n'existe pas eu grand dans l'Egypte, on y trouve cependant quelques treilles : si cette idole eût été de bois, aurait-elle résisté à tant de désastres et d'incendies? demande-t-on. Dans un beau climat et dans un lieu aéré, une statue de bois, que personne ne touche, et qui est enduite de quelque vernis précieux, nous semble pouvoir durer de mille à douze cents ans; et dès-lors, elle eût été aussi ancienne que le culte de la déesse, à notre avis. Quant aux désastres et aux incendies, une statue faite avec un cep de vigne ne saurait être bien volumineuse, ni une figure de bois sec être bien lourde. Ainsi nous supposons que les prêtres, fort intéressés à sa conservation, auront négligé tout autre détail du déménagement, pour en porter une déesse si renommée dans tout le monde connu

des auciens. D'ailleurs, les sphinx, les taureaux, les chats, les cercles, symboles de l'éternité, prouvent qu'elle vient d'Egypte et s'est un peu écartée de la simplicité primitive, par la multiplication des attributs. Telle qu'elle a été représentée par les Grecs, on peut la regarder comme une figure panthée, puisqu'elle est chargée à la fois des attributs de la nature, d'Isis, de la lune, de la nuit, de la terre (1), de Cérès et de Diane. Il paraît que plusieurs représentations des dieux conservaient le caractère égyptien. C'est du moins le sentiment de Pausanias sur la statue d'Hercule, dans le temple d'Erythres.

PAGE 7.

... *Faire laver devant elle les tuniques de couleur hyacinthe, les tuniques de passim, les ceintures, les linceuls, les mantes et les bandelettes....*

L'exemple de la belle Nausicaa n'a pu manquer d'apprendre à tout le monde que les filles des princes dirigeaient elles-mêmes les

(1) Il nous semble qu'elle avait une couronne de créneaux, comme Cybèle.



lessives, puisqu'il faut employer ce terme vulgaire. Aussi, ces détails, ignobles parmi nous, n'étaient pas sans noblesse chez les anciens. Cette délicatesse est malheureuse : car de telles descriptions nous semblent très-poétiques, et sont mal remplacées par des abstractions qui représentent ou plutôt indiquent toute une action, avec un seul mot.

Selon Michaelis, *bor* désigne un sel lixiviel, et cette acception cadre bien dans ce passage de Job : « Si je me purifie avec des eaux de neige et du sel lixiviel, (ou avec un savon composé de soude), vous me plongez de nouveau dans la boue. »

Berith est aussi une sorte de potasse extraite des cendres de divers arbres, arbrisseaux ou plantes. L'alkali était d'un double usage, servant à laver les vêtemens comme à purifier les métaux. St. Jérôme dit que, de de son temps, cette même herbe qui donne la soude (et qui est sans doute une sorte de *salsola*, ou la *salsola* (1) elle-même), croissait

(1) Nous fabriquons la soude avec la *salsola* des côtes d'Espagne, avec le *salicor* ou *salicornia* de Provence, et le varec de Normandie et de Bretagne. Cette dernière soude est la plus pauvre. La guerre d'Espagne

dans la Palestine. Ce mot n'est pourtant pas employé en ce sens dans les livres sacrés : il désignait peut-être aussi le savon.

Les tuniques étaient ordinairement blanches : et telle était celle de Salomon. Il y en avait de couleur hyacinthe, et d'autres que les Hébreux appelaient *passim*. On n'est pas d'accord sur la signification de ce mot, par lequel les uns entendent une tunique rayée, et d'autres une tunique formée de pièces d'étoffe de diverses couleurs. C'est le plus probable, vu l'extrême ancienneté de ce vêtement. Avant de savoir nuancer les *passim*, on a dû réunir artistement des laines de diverses couleurs. On y attachait sans doute quelque prix : car, une tunique semblable (*ket'honeth passim*) donnée par Jacob à Joseph son fils

ayant tari la principale source de cet ingrédient, on fit revivre le procédé de Le Blanc, et, pendant dix-huit mois, on fournit la France de soude faite avec du sel marin traité par l'acide sulphurique. Mais les Orientaux peuvent suppléer autrement aux plantes marines. Le natron est une soude naturelle, un carbonate de soude qui se trouve principalement dans une vallée d'Egypte, au fond de plusieurs lacs qui sont à sec pendant neuf mois de l'année,

bien-aimé, est un des motifs de jalousie des frères du jeune Hébreu. Les Septantes ont en effet rendu *kethoneth passim* par tunique de diverses couleurs. Le premier mot désigne la tunique de dessous, celle qui touche la peau. Selon Michaelis, ce mot signifie non seulement notre lin, mais aussi le coton. C'est Joseph qui a dit que le lin était appelé *cheeton* par les Hébreux : il portait effectivement ce nom chez les Chaldéens, les Samaritains, les Arabes et les Ethiopiens. Le grand-pontife, les prêtres et les filles des rois, dès qu'elles avaient atteint l'âge de puberté, portaient des tuniques fermées de toutes parts et descendant depuis le col jusqu'aux talons. Les manches allaient en s'élargissant de l'épaule à l'extrémité des mains.

Les tuniques des hommes ne descendaient que jusqu'aux genoux, et dès qu'ils se disposaient à marcher, ils étaient dans l'usage de *ceindre leurs reins*, les riches avec une ceinture, et les pauvres seulement avec une courroie. S'il en faut croire quelques auteurs, les tuniques des hommes étaient fendues devant et derrière, ce qui formait quatre pointes, ou comme disent les Hébreux, quatre ailes. Ces

ails appartiennent plutôt à ces petits manteaux ou schals, dont ils parlent si souvent, et dont les franges pourvues de nœuds leur servent encore de chapelet en récitant leurs prières.

Les habits doubles, dont l'Écriture fait une mention très-fréquente, divisent aussi les commentateurs, qui ne savent si c'était la tunique et le manteau, ou bien un vêtement d'hiver et un vêtement d'été. Mais nous croyons plutôt que c'était à la fois la tunique de dessous, servant de chemise en quelque sorte, et une tunique de dessus que l'on mettait pour sortir de chez soi, et lorsque le temps était frais. L'auteur a parlé des manteaux dans le *Voyage à l'Oasis* : ils étaient de laine ou de peau, et ceux des grands, teints en pourpre, ou bien en couleur hyacinthe. Miknas est un voile ou vêtement, et au pluriel une sorte de braies ou culottes, qui n'avaient d'ouverture ni derrière ni devant, afin qu'il fût impossible de les souiller. On les serrait autour du corps à peu près comme les cordons d'une bourse : cet habillement était de lin (1).

(1) Maimonides.

Quant au costume des pauvres gens, on le retrouve encore chez les bergers du pays. C'est, dit Ali-Bey, « une chemise de laine blanche rougeâtre, attachée par une ceinture ou par une courroie : c'est un pagne noir jeté sur l'épaule, et un morceau de toile blanche autour de la tête. » Leurs habitudes sont aussi les mêmes, et si l'on n'eût pas tourmenté ces bonnes gens, ils adoreraient certainement encore Jéhovah, comme les bergers de Jacob ; se contentant de lui faire quelques infidélités sur les hauts lieux, pour Baal, ou la déesse céleste.

Moïse, qui a suivi les Hébreux dans tous les détails de leur vie, sans exception, n'a pas oublié leur habillement. Comme il n'aime pas les mélanges, il ne veut ni qu'on sème dans la vigne, ni qu'on laboure avec un âne et un bœuf ensemble, ni qu'on se revête d'une tunique de laine mêlée de lin. Au lieu du mot qui désigne ordinairement la tunique, il se sert du mot *schaaintenen* qui ne se trouve que là, et une fois dans le Lévitique. Les savans, qui expliquent tout, disent sûrement pourquoi il ne faut pas de laine avec le lin. Les Lévites devaient se vêtir de lin seulement. Il

en était de même des Isiaques , parce que la laine ayant appartenu à des animaux , ne leur semblait pas assez pure : c'était pour le même motif qu'ils rasaient leurs cheveux, etc. D'autres disaient que le lin était préféré , parce que sa fleur est azurée comme le ciel. C'est ce que le lecteur peut voir dans Plutarque , que , par habitude , on appelle le bon Plutarque , parce que la traduction d'Amiot en vieux français , lui donne un air de bon-homme. En effet , il est bon , aussi bon que tout autre auteur de quatre gros volumes in-folio ; mais comme ses parallèles de grands hommes , qui n'ont d'autre rapport que d'avoir vécu à peu près dans le même temps , sont un continuel effort d'esprit ; comme il était d'ailleurs extraordinairement savant , l'épithète de bon n'était pas précisément celle qui convenait à cet admirable écrivain.

## PAGE 7.

.... *Le lin et le coton léger.*

Le peuples'habillait de lin cru , ou de laine : le lin de Mesraïm était fort renommé, C'était

peut-être le coton : car il était cultivé dès longtemps en Egypte, en Arabie, et il est impossible que les Hébreux ne l'aient pas connu. Il est sûrement désigné sous l'un des noms que nous attribuons au lin, ou bien sous quelque nom d'étoffe. Noëma, sœur de Tubalcain, que plusieurs interprètes disent être la même que Minerve, inventa l'art de filer et de tisser le lin, la laine et le coton. L'*othonion* des Grecs paraît venir de l'arabe *gouthoun*, et selon M. Vincent, désigne de la mousseline. L'hébreu *bad* est, à ce qu'on prétend, le même lin ou coton qui est appelé du nom égyptien *schesch* ; mais il nous paraît difficile qu'on ait désigné la même chose par deux noms, dont l'un signifie *un seul*, et l'autre *six*. *Karpas*, (dont les Latins ont fait *carbasus*), paraît désigner principalement des voiles de coton. Le nom et la chose subsistent encore en Orient : vous lisez dans Tavernier : « Il vient de Guilan trois sortes de soies ; la première s'appelle *charbasi*, etc. » (Dindorf) Le mot grec et latin *indon*, que l'on traduit ordinairement par voile, signifie voile de mousseline puisqu'il vient du sanskrit *indon*, mousseline. Il prouve l'ancienneté des rap-

ports de la Grèce avec l'Inde , rapports qui , pendant long - temps , ne furent pas directs , et n'eurent lieu que par l'intermédiaire de la Perse.

• PAGE 7.

.... *Le précieux byssus.*

Ce mot vient du chaldéen *bouts* , qui signifie la même chose. Michaelis pense que le nom et la marchandise vinrent de Phénicie , chez les Grecs. On ne trouve point ce mot avant l'exil, et il se rencontre pour la première fois dans Ezéchiel qui écrivait à Babylone. Il l'emploie comme synonyme de *schesch* , qui vient d'un mot arabe dont la signification est : il a été d'une couleur éclatante , très-blanc etc. Ce qui ne cadrerait pas bien , puisque nous voyons dans le byssus les fils de la pinne marine, qui sont bruns et brillans. On sait que la pinne est un grand coquillage bivalve , qui se trouve à quatre ou cinq toises de profondeur dans la Méditerranée , et s'attache au fond de la mer par un grand nombre de fils très-longs et très-fins qui tiennent au pied de la coquille. On pêche ou plutôt on arrache ces



coquilles avec des rateaux de fer. Quelques Calabrois sont chargés de cette exploitation peu considérable : on en fabrique seulement des bas et des gands d'un tissu admirable. Les Romains, qui avaient le bon esprit d'attacher un grand prix à cette étoffe si belle, tiraient le byssus d'Elide et de Judée; mais ce dernier était le plus beau. Il en est question dans Job (chap. 27) : « S'il amasse l'argent comme de la poussière, et dispose les tuniques de byssus comme l'argile (1) *prête à faire des briques*, il aura préparé, et le juste se vêtira. »

## PAGE 7.

.... *Au mois de sivan*....

L'année des Hébreux, composée de douze mois et de trois cent cinquante-quatre jours,

(1) La plupart disent de la boue. Cependant le verbe *koun*, il a disposé, rangé, placé par ordre, s'applique mal à l'action d'amasser de la boue que l'on jette au rebut comme la plus vile de toutes les matières. La comparaison avec un grand nombre d'habits étendus les uns sur les autres, semble indiquer des couches d'argile ainsi disposées pour la fabrication de la brique.

était une année lunaire. S'ils en eussent fait usage sans aucune modification, toutes leurs années auraient eu le même nombre de mois et de jours. Mais la loi de Moïse les obligeait à fêter le jour où ils sortirent d'esclavage, le 14 du premier mois. « Ils ne devaient point manger de levain en ce jour du mois où les arbres reverdissaient. » Il fallut donc adopter l'année solaire, pour que le 14 de *nisan* arrivât au printemps, lorsque les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs. Il fallait aussi que le milieu de l'année répondît au signe de la balance. Pour cela, ils ajoutèrent aux douze mois de l'année lunaire, le nombre de jours dont la lune se trouve en avance sur l'époque requise, toutes les fois que ce nombre était suffisant pour faire un mois entier. Ils l'appelèrent *adar 1<sup>er</sup>*, et le mois *adar* ordinaire qui suivait l'autre, fut *adar 2<sup>e</sup>*. (*One adar*). Cette année-là, qui se trouvait avoir un mois de trop, reçut un nom dérivé de celui d'une femme enceinte.

Au reste, le calcul des Karaïtes diffère du calcul des Rabbanites, et nous n'osons prendre ici l'espace nécessaire à de si longs détails, forts agréables sans doute pour tout le

monde , mais indispensables seulement pour ceux qui voudraient se faire Juifs. Nous nous contenterons de consacrer quelques pages aux mois, aux semaines, etc.

Mois.

Selon Prideaux.

- 1<sup>er</sup>. Nisan (1).....Mars.....Avril.  
 2<sup>e</sup>. Iyar (2).....Avril.....Mai.  
 3<sup>e</sup>. Sivan.....Mai.....Juin.  
 4<sup>e</sup>. Tammuz (3)....Juin.....Juillet.  
 5<sup>e</sup>. Ab (4).....Juillet.....Août.

(1) Nisan est invariablement de 30 jours. C'est le 15 de ce mois qu'on célèbre la fête de Pâques ; elle dure 7 jours, pendant lesquels on mange du pain sans levain, et on nettoie la maison, en mémoire de la délivrance des enfans d'Israël, arrivée en ce jour-là. Ce mois s'appelait aussi *abib*, comme produisant ou mûrissant les épis.

(2) Yar ou yyar a 29 jours. C'est l'époque de la Pentecôte ou fête des 7 semaines, en mémoire de celles pendant lesquelles nos Israélites reçurent les commandemens du Seigneur. Elle est appelée fête d'Ousarat ou de Khitab.

(3) A 29 jours.

(4) A 30 jours. Les Juifs jeûnent le 7 et le 10, parce qu'en ces jours-là Jérusalem fut saccagée par Nabuchodonosor.

Mois:

6°. Elul (1).....Août.....Septembre.

7°. Tisri (2).....Septembre...Octobre.

8°. Marhheswan (3).Octobre ....Novembre.

9°. Kisleu (4).....Novembre...Décembre.

(1) Elul est de 29 jours.

(2) Dans le calendrier syro-macédonien, il y a deux mois appelés tisrin. Le premier répond au mois d'octobre; le deuxième, qui est surnommé *althani*, répond au mois de novembre.

(3) Marhheswan s'appelle aussi *boul*. Kimchi et R. Solomon font venir ce mot du chaldéen *iabal*, il a amené. Ils en déduisent le mois de la récolte des fruits. D'autres lui donnent ce nom de *boul* à cause des pluies abondantes qui tombent en cette saison. Il a tantôt 30 jours et tantôt 29.

(4) Ce nom ne se trouve qu'après l'exil; et Michaelis fait observer que, dans ce cas, les noms ont souvent une forme barbare et insolite, qui ajoute à la difficulté d'en trouver l'étymologie. Castell. rapporte celle-ci à Orion ou Kesil, parce que cet astre se lève au mois de novembre. Michaelis, dans son *Commentaire sur les Mois hébraïques*, fait venir celui-ci d'un verbe arabe signifiant il a été engourdi. Le nom syriaque du même mois a en effet cette signification; il a tantôt 30 et tantôt 29 jours.

Mois.

10<sup>e</sup>. Tebeth (1).....Décembre...Janvier.

11<sup>e</sup>. Shebat (2).....Janvier.....Février.

12<sup>e</sup>. Adar (3).....Février.....Mars.

Cette distribution des mois , des fêtes et des années , n'était pas une petite affaire chez les Juifs. Ils y mettaient , ils y mettent encore une grande importance. A Jérusalem , la maison du jugement prononçait sur toutes les difficultés qui survenaient à cet égard , et l'on voit dans les Paralipomènes , que parmi les enfans d'Issachar, il y en avait deux cents qui savaient discerner les temps , et prescrivaient tout ce qu'il y avait à faire. Selon les rabbins, les mois lunaires commençaient , non pas au jour de la conjonction de la lune avec le soleil , mais au jour de son apparition. Et pour

(1) Tebeth a 29 jours. Ce dixième mois s'appelait *tuby* ou *tybi* chez les Egyptiens.

(2) Shebat est invariablement de 30 jours.

(3) Le premier adar est aussi de 30 jours dans les années embolismiques ; il est de 29 seulement quand l'année est simple. Le deuxième adar est constamment de 29 jours. Le mois *athir* des Egyptiens était l'époque des semailles , et paraît se rapporter à celui-ci.

la signaler, on postait sur les montagnes des hommes gagés à cet effet.

Les Egyptiens ne donnaient à l'année que trois saisons, l'hiver, le printemps et l'été. L'équerre ou l'A, marquait le premier mois. Toute leur mythologie n'était, en quelque sorte, qu'une peinture de leur calendrier et des réglemens agronomiques qui s'y rapportaient. Par exemple, les anciens mêmes avaient connu que le sphinx désignait le passage du soleil sous les signes du Lion et de la Vierge.

Chez les Romains, les ans étaient dédiés à Jupiter, et les mois à Junon, qui présidait aux enfans, sous le nom de Juno Lucina : le premier mot veut dire jeune, et le second a rapport à la clarté de la lune. Car nous ne doutons pas que la Junon des Latins ne fût la reine du ciel, la déesse céleste, l'Uranie enfin des Cananéens, Phéniciens, Carthaginois, etc. La Diane des Grecs, se trouvant, par la suite, en double emploi, la lune lui fut assignée, pour qu'elle fit quelque chose dans le ciel.

Les Hébreux avaient trois sortes de semaines ; 1<sup>o</sup> celle de sept ans qui se terminait par

l'année sabbatique , pendant laquelle on ne cultivait point la terre ; 2<sup>o</sup> l'année du Jubilé qui était de sept fois sept ans ; 3<sup>o</sup> les semaines de jours.

L'année du Jubilé , civile et sacrée , répondait à peu près à la grande année des Egyptiens.

Quelques Pères disent que les semaines commençaient au soir. Cette coutume , suivie jadis par beaucoup de peuples , existe encore chez quelques-uns.

On sait que chez les anciens Européens , les chefs du peuple se rassemblaient au mois de mai , et que de là vint le nom de *magistrats* et de *majestés*.

Les Athéniens divisaient les mois en trois décades qu'ils appelaient le mois commençant , le mois moyen et le mois finissant. Chaque jour était ensuite nommé par le rang qu'il tenait dans la décade. Pendant quelques temps nous avons fait usage de cette division , dont le défaut unique est de ne s'accorder ni avec nos lois religieuses , ni avec les coutumes de tous les peuples contemporains. Au rapport d'Eusèbe , les Grecs avaient quelque respect pour le septième jour ; mais aucun ves-

tige de l'antiquité ne confirme cette assertion. Les Egyptiens, qui avaient mieux conservé les anciens usages, comptaient leurs jours par sept, comme au temps de Noé. Nous avons déjà dit dans l'Introduction, que non seulement les Orientaux avaient des semaines, mais que les sept jours portaient les noms des planètes, et dans le même ordre.

Les Chaldéens comptaient par sares, mesure de temps, qui a rapport à la lune appelée en cette langue sahara.

#### PAGE 9.

.... *Comme l'effort du bélier destructeur des murailles.*

Le bélier s'appelle *kar*, d'un verbe qui signifie sauter. Les Hébreux donnaient ce nom à la machine de guerre qui le porte encore aujourd'hui. Il en est question dans Ezéchiel.

#### PAGE 10.

.... *Sa voix plus douce que les sons du nebel et du gracieux kinnor. . . .*

On peut remarquer dans la Bible que cette



épithète accompagne souvent le nom du kinnor, et nous n'avons pas besoin de cela pour voir combien les Hébreux étaient sensibles aux charmes de la musique. Mais quoique les noms de ces instrumens reviennent mille fois, nous ne pouvons deviner leur forme. Beaucoup de traducteurs disent le *nablium* : mot étrange pour mot étrange, j'aime autant le mot original que sa traduction latine. Nebel signifie aussi en hébreu outre et bouteille. Les Juifs allemands entendent par nebel un instrument à cordes, que les anciens appelaient pandore, et comme la pandore ne nous est pas mieux connue que le nebel, nous n'en sommes pas plus avancés.

Le nom du nebel signifie aussi une outre, ce qui prouve qu'il avait une forme très-arrondie, comme la mandoline. La citation de quelques passages fera peut-être deviner au lecteur quelle figure avait un nebel. Dans le psaume 71, nous entendons le poète sacré dire à Jéhovah : « Je célébrerai tes vérités saintes sur le vase du nebel : je chanterai pour toi en faisant résonner le kinnor, ô saint d'Israël ! » On lit aussi dans Isaïe, (ch. 22) : « On y suspendra tout ce qui fait la gloire de la

maison de son père, de ses fils et de ses neveux; tous les vases de la moindre dimension, depuis la coupe des festins jusqu'à la coupe *harmonieuse* du nebel. » En ajoutant à ces passages le 2<sup>m</sup> verset du psaume 33 : « Célébrez Jéhovah sur le kinnor; chantez sa gloire avec le nable à dix cordes, » on se représentera probablement une très-grosse mandoline. Le psalmiste dit encore, (psaume 81) : « Elevez au ciel la voix du chant sacré ! frappez les cymbales ! faites résonner avec le nebel, le gracieux kinnor ! » Et psaume 68 : « Les princes, entourés de musiciens et de jeunes filles frappant des cymbales, les princes s'avancent à ta rencontre. » La lettre dit : *Battant du tambour*; mais de jeunes filles battant la caisse forment une image grotesque. D'ailleurs, il est probable que ces tympanes étaient des tambours *de basques* semblables à ceux des bacchantes. Leur nom, *toph*, est assez imitatif du bruit de cet instrument, et de plus il n'est jamais question de baguettes.

Il paraît que les cordes du kinnor étaient anciennement de fil de lin. Le nom asiatique de cet instrument a passé avec lui chez les

Grecs , qui chantaient au son du *kinora*. Les Septante , dans leur traduction , se servent de ce mot et de celui de *kidaran* comme synonymes.

Spanheim nous apprend en quoi la cithare différait du psaltérion. ( En hébreu , *ougab* ) On jouait de la cithare avec un archet , et du psaltérion avec les doigts. Du temps de Joseph , cette cithare avait dix cordes. Cependant , d'après Reland et Eichhorn , les médailles samaritaines ont offert la figure de cithares à quatre cordes. N'en déplaie à ces savans , il est aussi impossible de mettre sur une médaille les dix cordes d'un instrument , que d'y mettre toutes les feuilles d'un arbre ou tous les cheveux d'une tête.

Les Grecs ont peut-être tiré le mot *barbiton* de Barbud , musicien perse , qui donna son nom à une sorte de lyre inventée par lui. D'Herbelot ne présente ceci que comme une conjecture , et il fait bien.

*Mahhalath* est un instrument à cordes que l'on pince avec les doigts ou avec une plume. Dans la version éthiopienne , on trouve mahhleth au lieu de l'hébreu *ougab* , ou plutôt à la place du grec cithare.

Indépendamment des instrumens dont il vient d'être question , et des trois sortes de trompettes dont nous avons parlé précédemment , les Hébreux avaient encore la flûte douce , la flûte à sept tuyaux , une sorte d'orgue , le sistre , etc.

Nous ne pouvons compter ici les noms qui se trouvent à la tête de quelques psaumes , comme *Chichanes* , *Alamoth* , *Miktham* (1) , *Neghinot* et autres. Quelques-uns pensent que ce sont des instrumens de musique , et d'autres , que chacun de ces mots indique un mode musical , ou le timbre de l'air : toutes choses très-possibles , si ce n'est qu'en comptant avec ceux-ci les instrumens désignés clairement , les Hébreux en auraient eu beaucoup plus que nous ne le présumons.

#### PAGE 11.

.... *Filles de Sidon* ....

Tsodon ville forte et ancienne , et de laquelle on a plusieurs médailles où elle est

(1) Au ps. 56 et aux cinq ps. suivans.

appelée mère en Chanaan (1). Homère en parle plusieurs fois. Lorsqu'elle eut été prise par les Philistins d'Ascalon, ceux des habitans qui s'échappèrent sur leurs vaisseaux, fondèrent Tyr, deux cent quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. Sidon n'en subsista pas moins ; mais les habitans s'étant révoltés contre Ochus avec le reste de la Phénicie, ils furent trahis par leur roi Tennes et par Mentor, général grec. Comme ils avaient mis le feu à leurs vaisseaux pour se défendre en désespérés, ils se trouvèrent sans ressources : alors, ils se renfermèrent dans leurs maisons et y mirent le feu. Quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfans, périrent de cette manière. Ochus fit périr Tennes, et vendit bien cher les cendres de la ville, à cause de l'or et de l'argent qui s'y trouvaient. Les Juifs avaient sans doute pris part à cette guerre : car Ochus ne fut pas sitôt maître de Sidon, qu'il

(1) Plusieurs villes de Palestine et de Judée recevaient ce titre, et c'est de là que vient le nom de métropole, ville-mère. Les petites villes ou bourgs environnans s'appelaient filles. Heschon et ses filles, Accaron et ses filles, etc.

attaqua et prit Jéricho. (Prid.) Elle subsiste encore sous le nom de Seyde, en avant d'une vallée charmante entourée des montagnes du Liban.

## PAGE 13.

.... Car c'est l'arbre de vie, que l'espérance découvrant un sentier pour arriver à son but.

Dans les Proverbes, ( chapitre 12 ), Salomon dit : « C'est l'arbre de vie, que le désir qui vient. » Cette manière de parler a, selon l'expression de Schultens, quelque chose de paradisiaque. Plusieurs traducteurs disent : *Le désir qui s'effectue*, l'espérance qui se réalise. C'est mieux parler, sans doute ; mais le mot *vient* est plus pittoresque et plus expressif que ces deux verbes métaphysiques.

Les Orientaux parlent souvent de l'arbre de vie, et plus souvent encore de la fontaine de vie. Ils disent qu'Alexandre chercha vainement cette fontaine, ( en persan, *Ab-Zen-deghian* ) mais que Kheder, son grand-vizir, eut le bonheur d'y boire et de devenir im-

mortel. Elle est située vers l'Orient, dans une région ténébreuse. Les Musulmans, également sujets à confondre les temps et les personnes, disent que ce Kheder était le prophète Elie. Représentez-vous le prophète Elie, remplaçant le gentil Ephestion ou le barbare Cassander.

## PAGE 14.

.... *Dan est ma terre*....

Malgré le rapport de ce mot avec l'hébreu *doun*, (il a jugé), Michaelis le fait dériver de l'arabe *adan*, (écouter). Jacob, dans son testament prophétique, compare Dan à un jeune lion qui va saisir sa proie au-delà de Basan : ce qui fait peut-être allusion à la manière dont fut fondée la capitale, au rapport de Joseph. La ville de Joppé appartient à cette tribu; mais non pas dans les premiers temps.

## PAGE 14.

.... *Les Philistins*....

Ils étaient, dit-on, sortis d'Égypte, et après avoir cherché un asile en Chypre, ils s'éta-

blirent dans la Palestine, qui leur doit son nom. Les Musulmans donnent le nom d'Amalekah ou Amalécites, aux géans qui habitaient la Palestine : ils les confondent avec les Philistins. Les Arabes appellent Gialouth celui que nous appelons Goliath, et ils disent que les rois des Philistins se nommaient ainsi, comme ceux d'Egypte, Pharaons. Selon eux, ce peuple, vaincu par David, se réfugia en Afrique, et fut la souche des Berbers.

## PAGE 14.

.... *M'ont enlevée et m'ont vendue.* ..

Tous les peuples de cette côte avaient le génie du commerce. Joël, 3, 4, reproche aux Tyriens et aux Sidoniens d'avoir enlevé des Juifs et de les avoir vendus aux Grecs.

## PAGE 14.

... *Kaphtor* (1).

Dom Calmet veut que ce soit l'île de Crète, et sa conjecture semble peu fondée à plusieurs interprètes. Il s'étaie du nom d'Aptère qui est

(1) Ce mot signifie une grenade.



en effet une ville de Crète; mais les Grecs n'étaient pas dans l'usage de supprimer la lettre C (1). La plupart des anciens auteurs, entre autres Bochart, ont cru que c'était la Cappadoce.

Le Clerc est pour la grande Syrte, et Michaelis pour l'île de Chypre, ce qui est plus vraisemblable. Aucun des anciens n'avait formé cette conjecture; mais il existe un souvenir d'une colonie de Cypriens, envoyée en Palestine. Voyez Mich., *Spicilegii geog. hebr. ext.*, p. 303. La Genèse fait sortir les Caphtorins et les Philistins de deux fils de Mesraïm; mais elle ne dit pas, comme le prétend Dindorf, que ce fût le nom d'une colonie égyptienne d'où sortirent les Philistins. Elle leur donne seulement une origine commune au deuxième degré. Selon le Deutéronome, ces Caphtorins chassèrent les Hévéens, et s'établirent dans leur territoire. Quelques commentateurs ont placé les Caphtorins sur la côte du grand

(1) Non; mais l'addition de cette lettre nous paraît assez conforme au naturel des langues arabiques, où un grand nombre de mots commence par des lettres analogues, comme *g*, *k*, *q* et *ch*.

désert, entre Gaza et l'Égypte. Mais comment y vivaient-ils ? C'est ce dont les commentateurs ne se soucient guère. D'ailleurs, nous avons déjà fait connaître la conjecture qui suppose cette contrée cultivée au temps de Salomon.

Selon Josephe, nul autre que lui ne connaît cette nation de Caphtorins, nation qu'il dit avoir été détruite entièrement dans la guerre d'Éthiopie. Kaphtor est aussi un ornement rond, une sorte de couronne placée au sommet des colonnes et des candélabres : d'autres disent que c'est un globe. C'est apparemment du peuple ainsi nommé, que les Hébreux en auront pris l'usage.

Après avoir rapporté toutes ces opinions, nous ne pouvons nous empêcher de revenir sur celle de dom Calmet, rejetée un peu légèrement. Nous avons vu que selon la Genèse, les Caphtorins étaient sortis d'un fils de Mesraïm, père des Égyptiens, de Mesraïm, dont le nom désigne l'Égypte dans la Bible, et dans toutes les langues d'une vaste portion de l'Asie. Or, quel peuple eut jamais avec les Égyptiens des rapports plus frappans que les Crétois ? Leur Jupiter est le même qu'Osiris

ou Jupiter Ammon. Le Ménès égyptien , avec ses révélations, ses lois et sa police, est le moule où a été jetée la fable de Minos , législateur de la Crète. Le labyrinthe de cette île rappelle celui d'Egypte ; mais les institutions se ressemblent davantage encore. Je ne me rappelle pas si dom Calmet a fait valoir ces considérations plus solides que la ressemblance , très-réelle pourtant , des noms d'Ap-tère et de Caphtor ; mais il est probable qu'elles auront déterminé l'opinion de ce savant écrivain.

## PAGE 14.

.... *Des hommes de Javan.*

Il n'est pas douteux que Javan ne désigne la Grèce et les Grecs , puisqu'Alexandre est appelé roi de Javan dans Daniel , et que le nom syriaque et arabe des Grecs est à peu près le même. Il est probable que les Hébreux auront étendu à tous les Grecs le nom de l'Ionie ; mais Bochart veut qu'ils aient tiré leur nom de Javan et non pas d'Ionie. Alors , on prétendait reconnaître dans le nom de chaque nation celui d'un petit fils de Noé , ou

plutôt on donnait trop d'extension à ce principe. Selon Joseph, tous les Grecs doivent leur origine à celui-ci, et il cherche à s'appuyer de l'autorité d'Hérodote : la Grèce était autrefois habitée par deux peuples, dit cet historien : 1° Les Ioniens de race Pélasgique (1), et dont la langue, qu'il ne connaît pas bien, lui semble avoir été barbare ; 2° les Doriens qui parlaient grec, et qui sont proprement les Hellènes. Comme le dit Michaelis, il ne serait donc pas étonnant que les Grecs s'étant donné le nom d'Hellènes, les Orientaux leur eussent laissé celui d'Ioniens qu'ils avaient également porté. Et cela semble d'autant plus naturel, que les Ioniens étaient plus puissans que les Doriens.

On voit dans Ezéchiel, les Grecs ou Ioniens, non seulement nommés avec les Mosches et Tibaréniens, mais encore transportant comme eux à Tyr des esclaves et des vases d'airain. Michaelis ne pense pas qu'il soit question dans ce passage, des Grecs habitant la Grèce,

(1) Le nom des Pélasges, ancienne nation grecque, qu'on devrait plutôt appeler Pélasgues, nous semble venir de l'hébreu ou phénicien *pélég*, rivage.

ma is seulement d'anciennes colonies grecques établies dans les environs de Sinope. M. Le Clerc, dans son commentaire sur la Genèse, dit : « Que la première demeure des Grecs ou fils de Javan, avait été dans les environs de Sinope ; qu'il en était sorti des colonies, comme les Macédoniens, les Dodoniens, les Hellènes, qui occupaient déjà la Grèce du temps de Moïse. » Cette émigration, qui aurait précédé les Argonautes et même les temps fabuleux, s'accorde assez bien avec l'arrivée de Cadmus en Béotie. Cependant un anonyme veut que Javan soit la Syrie de Damas et d'Emath. Javan étant nommé dans Moïse, avec Mesech et Tubal, et les noms de ces deux patriarches se retrouvant en Arabie, c'est aux environs de cette contrée qu'il faudrait aussi chercher les vestiges du nom de Javan.

Dindorf, de qui nous avons emprunté presque tout cet article, pense que Javan, cité dans Ezéchiel, 27, 19, avec Dan et Mosel, était une ville ou une contrée d'Arabie, et non pas la Grèce, comme il est dit dans la Vulgate. Nous pensons en effet, que si dans l'esprit de ce prophète, Javan eût été une nation importante comme la Grèce, elle aurait

été citée avec Assur, ou Mesraïm, ou Kousch, et non pas avec deux villes ou petits cantons. Nous disons la Grèce comprenant l'Ionie : car la Grèce proprement dite, était bien peu connue au temps d'Ezéchiel.

On peut aussi s'étonner que les Arabes, qui ont si bien conservé à l'Egypte le nom que lui donnaient les Hébreux, n'aient point agi de même à l'égard des Grecs qu'ils appellent Ellas (supprimant seulement l'h), du nom que ce peuple lui-même s'est donné.

L'Elischah des Hébreux est aussi l'Hellas des Grecs ; c'est surtout le Péloponèse, dont l'Elide est une très-grande partie. La pourpre d'Elisa, (Ezéch., 27) est donc la pourpre du Péloponèse.

Quelques interprètes pensent que les *Kit-tim*, (dont il sera question ailleurs), étaient une colonie grecque établie dans le Latium. On trouvera peut-être que c'est bien loin de nos gens ; mais que dira-t-on alors quand on verra Michaelis faire des Kittim les habitans du Cathai, qui est le Thibet ou la Chine septentrionale ? D'ailleurs, les notions géographiques des Orientaux sont si peu étendues, qu'ils confondent volontiers les Grecs et les

Romains sous le nom de *Roumi*, comprenant, à ce que dit d'Herbelot, l'Arménie, la Géorgie et l'Asie Mineure, dont la capitale était Conia (Iconium). Mais n'en déplaise à d'Herbelot, lorsque les Arabes se sont servi du mot *Roum*, ils comprenaient aussi sous cette dénomination la Grèce et l'Italie, qui leur étaient connues.

Au temps des Machabées, il y eut une ambassade des Juifs aux Lacédémoniens, selon le texte latin, et des Lacédémoniens aux Juifs, selon le texte grec, pour établir entre eux une alliance comme descendant du même aïeul, Abraham. Plusieurs savans, entre autres Scaliger et Bochart, doutent de cette parenté. Le père Tournemine pense que les Lacédémoniens et les Macédoniens, avaient une origine commune et descendaient des Lélèges, peuple fort répandu dans l'Asie. Le père Tournemine croit prouver par le nom même des Lélèges, qu'ils étaient Amalécites et sortaient de la Palestine. Il dit, qu'Astyage ayant suivi Nabuchodonosor, il emmena sa part des captifs, tant hébreux qu'Amalécites. Son but est d'accorder deux passages d'Esther où il est dit qu'Aman était Macédonien, et ensuite qu'il

était Agagite, ce que l'on croit être la même chose qu'Amalécite. Cependant, quelques interprètes croient qu'Agagite signifie un homme de la ville d'Aiges.

M. de la Prise pense que l'Europe a reçu son nom des Phéniciens, et il trouve l'étymologie de cette partie du monde dans le chaldéen *erp* ou *erop*, hiver et pays du nord, signification qu'avait aussi le mot *xiti*, c'est-à-dire *xuti*, prononcé *scuti* chez les Babylo-niens, qui désignaient par ce mot la Scythie, dont le nom grec est écrit *Scuthia*. Hérodote avait cherché en vain la signification du mot Europe. Il faut voir les développemens de cette opinion dans l'ouvrage de M. de la Prise.

PAGE 14.

.... *Qui me condamnèrent aux travaux de la meule.*

Presque tous les interprètes, et même saint Jérôme, ont entendu par là une sorte de prostitution qu'ils ne désignent pas, et que nous n'avons point cherché à deviner. On doit s'é-



tonner que de si graves personnages aient pu concevoir de pareilles turpitudes, et bien gratuitement sans doute, car il est certain que *tahhan* signifie il a moulu, et tout le monde sait que chez tous les peuples anciens, les esclaves, les captifs, les condamnés, étaient employés à ce travail si pénible. Il en fut de même parmi nous autrefois ; car malgré les ~~déclamations du siècle~~ dernières contre les croisades, à qui nous devons une grande partie de notre civilisation, elles nous ont enrichi des moulins à vent et des moulins à eau. Dans les *Thrènes*, (chap. 5), on trouve : « Ils ont enlevé les jeunes hommes pour le travail de la meule ; ils ont accablé les enfans sous le faix du bois qu'ils leur faisaient porter. » Tout porte à croire qu'il s'agit ici réellement de moudre, et nous en sommes convaincus. La Vulgate, prenant cependant le mot moudre dans le même sens que les Grecs et les Latins, dit : « Ils ont abusé des jeunes hommes avec impudicité. » Isaïe s'adressant à Babylone, qu'il personnifie, lui dit : « Descends et siège dans la poussière, ô fille de Babel ! Assieds-toi sur la terre. Plus de trône pour la fille de Babel. Car ils ne te diront plus que tu es tendre et

délicate. — Prends une meule et *hâte-toi* de moudre la farine ; découvre ta chevelure (1) ; marche pieds nus dans les sentiers ; découvre ta cuisse , et passe les fleuves. » Voilà deux exemples qui ne laissent aucun doute : un troisième , tiré de Job , en laissera davantage. « Si mon cœur a été séduit à la vue de la femme , et si j'ai dressé des pièges devant la porte de mon voisin , que ma femme soit réduite à moudre du *blé* , et que d'autres se courbent vers elle ! » Voilà ce qu'il y a de plus concluant pour les partisans de la prostitution ; or, nous demandons si l'ordre même des deux membres du verset n'est pas contraire à cette idée , et ne l'exclut pas entièrement ? Mais nous ne chercherons point à nous appesantir sur cet objet ; ce serait imiter ce que nous condamnons. S'il y a jamais un concile , il ordonnera sûrement une nouvelle traduction canonique de la Bible , et il aura bien d'autres choses à faire.

(1) On sait que c'était une honte pour les filles israélites que de montrer leurs cheveux. Que l'on compare ces mœurs à celles des peuples voisins , et l'on verra si la pudeur était autant honorée à Babylone et dans la Syrie.

---

## ERRATA

### DU TOME TROISIÈME.

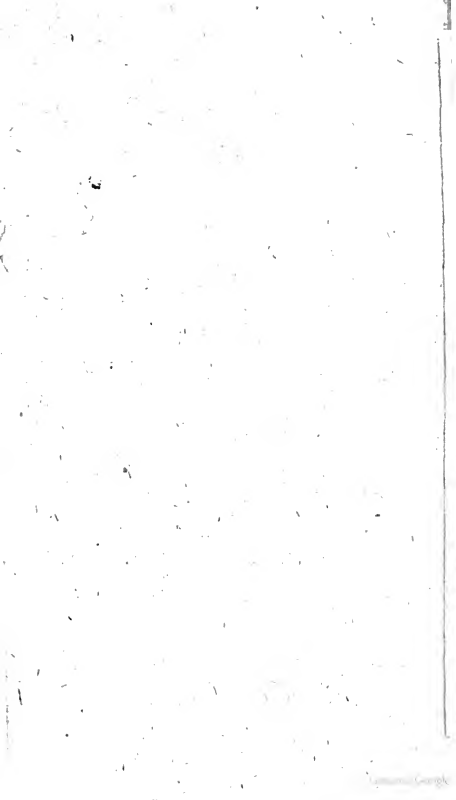
#### 1<sup>re</sup> PARTIE.

- Page 24, ligne 7, et ceux-là en leurs coursiers ;  
*lisez* et d'autres en leurs coursiers.
- 31, — 21, jusqu'e-là, les regards de son père  
étaient les seuls regards que les  
siens eussent rencontré ; *lisez*  
jusqu'e-là, les regards de cet-  
te vierge n'avaient rencontré  
d'autres regards que ceux de  
son père.
- 45, — 7, ne me retire ; *lisez* me retire.
- 48, — 18, le zemer ; *lisez* zemer.
- 86, — 7, le chameau qui portait Néhustan  
le suivait ; *lisez* les suivait.
- 88, — 18, ses jours s'écoulaient ; *lisez* s'écou-  
lèrent.
- 118, — 24, elle reconnaissait ; *lisez* elle con-  
naissait.
- 136, — 10, de part ; *lisez* de sa part.
- 208, — 8, méprisz comme nous un luxe  
odieux ; *lisez* un lucre odieux.
- 241, — 1, il n'en connut jamais ; *lisez* il  
n'en commit jamais.
- 259, — 5, par le moyen d'un canal ; *lisez* au  
moyen d'un canal.

- Page 278, — 15, Le périple de Hannon, roi qui  
avait apprivoisé les lions; *lisez*  
le périple de Hannon roi, qui  
avait apprivoisé, etc. ( On  
distingue ainsi cet Hannon,  
d'Hannon amiral. )
- 287, — 26, les Grecs l'ont employé indiffé-  
remment; *lisez* les Grecs l'ont  
employé dans le même sens.
- 310, — 19, one adar; *lisez* oue adar,

VA1  
2549855





149

D

54

